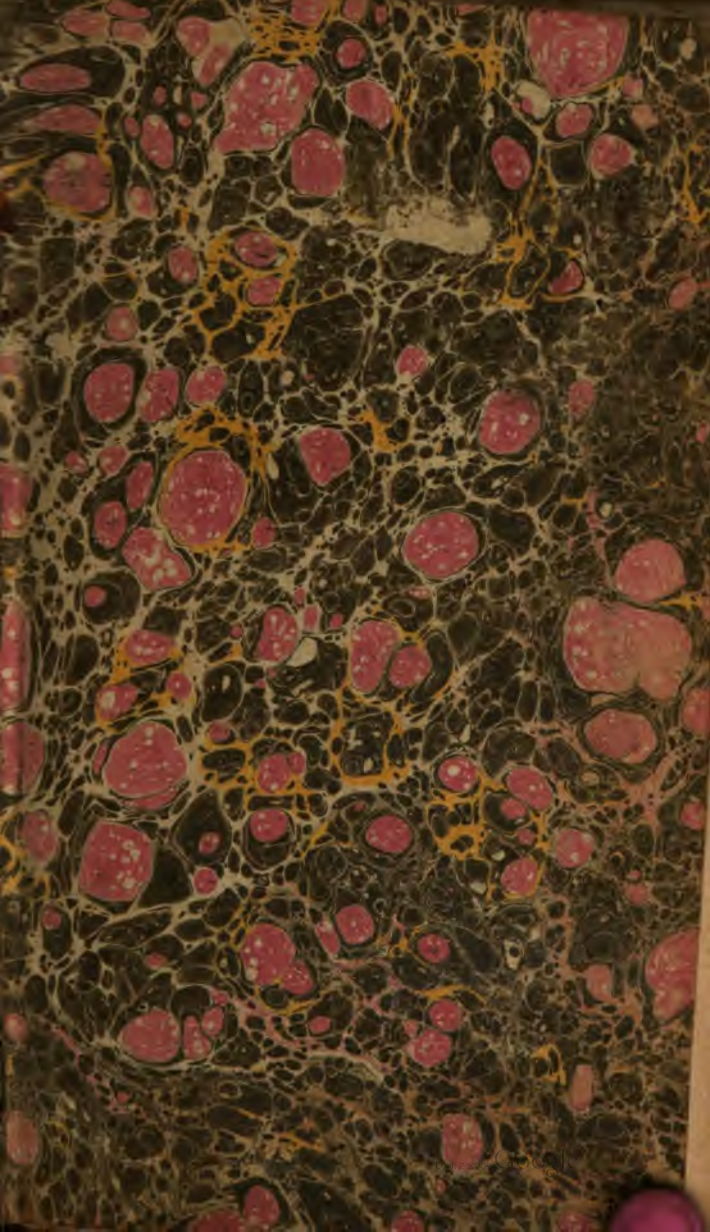


Leatt.

THÉATRE

DES AUTEURS

DU SECOND ORDRE.

Cet ouvrage fait partie du Répertoire général du Théâtre français, 51 vol. in-12, qui se trouve chez le même Libraire.

Répertoire général

THÉATRE

DES AUTEURS

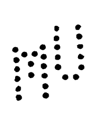
DU SECOND ORDRE.

TOME XIX.

A PARIS,

Chez MÉNARD Fils, Libraire, rue Gît-le-Cœur, N.° 8.

1814.



LE

JEU DE L'AMOUR

ET

DU HASARD,

COMÉDIE,

PAR MARIVAUX,

Représentée, pour la première fois, le 23 janvier 1730.



NOTICE

SUR MARIVAUX.

Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux naquit à Paris, en 1688, d'une famille ancienne dans le parlement de Rouen. Son père, qui n'étoit point riche, s'attacha à lui donner une bonne éducation, afin qu'il pût suppléer par ses talens à la fortune. Dès qu'il eut terminé ses études, il se livra entièrement à son goût pour les lettres, et ne cessa de les cultiver jusqu'aux derniers momens de sa vie. Il a composé dans sa longue carrière littéraire un grand nombre de pièces de théâtre et de romans : celui de *Marianne*, écrit d'un style aussi simple que correct, présente des observations pleines de finesse et de vérité, qui le placent au rang des meilleurs ouvrages que nous ayons en ce genre.

Marivaux débuta dans la carrière dramatique par une tragédie d'*Annibal*. Cette pièce, donnée, pour la première fois, le 16 octobre 1720, n'eut que trois représentations; elle en obtint davantage à sa reprise, en octobre 1747.

Découragé par le foible succès de ce début,

Marivaux quitta dès ce moment Melpomène pour Thalie. Il donna une partie de ses comédies au théâtre Français; mais le plus grand nombre fut représenté à celui des Italiens. Celles qu'il composa pour le premier sont les suivantes :

Le Dénouement imprévu, en un acte, en prose, joué pour la première fois le 2 décembre 1724, eut six représentations.

L'Ile de la Raison, ou *les Petits Hommes*, comédie en trois actes, en prose, avec un prologue et un divertissement, représenté le 11 septembre 1727, ne fut donné que quatre fois.

La Surprise de l'Amour, comédie en trois actes, en prose, jouée pour la première fois le 31 décembre 1727, eut peu de succès; mais elle en obtint davantage à la reprise qui en fut faite, et elle est restée au théâtre. L'auteur avoit donné aux Italiens, cinq ans auparavant, une autre pièce du même titre, qui avoit obtenu une brillante réussite.

La Réunion des Amours, comédie héroïque, en un acte, en prose, fut représentée pour la première fois le 5 novembre 1731. Les demoiselles Gaussin et Dangeville y remplissoient les rôles du dieu de la Tendresse et de Cupidon.

La comédie des *Sermens indiscrets*, en cinq actes, en prose, eut huit représentations. La première, du 8 juin 1732, fut tellement tumultueuse, qu'on entendit à peine le cinquième acte. Cette pièce a été reprise plusieurs fois avec succès.

Le Petit Maître corrigé, comédie en trois actes, en prose, jouée le 6 novembre 1734, n'eut que deux représentations.

Le Legs, en un acte, en prose, parut pour la première fois le 11 juin 1736. Cette comédie est une des meilleures petites pièces du théâtre Français.

La Dispute, comédie en un acte, en prose, donnée le 19 octobre 1744, fut retirée par l'auteur après la première représentation.

La dernière pièce que Marivaux donna au thâtre Français fut le *Préjugé vaincu*, comédie en un acte, en prose, représentée avec succès le 6 août 1746.

Les comédiens Français ont choisi trois pièces parmi celles quecet auteur avoit composées pour le théâtre Italien, et les ont ajoutées à leur répertoire; ce sont : *les Fausses Confidences*, *le Jeu de l'Amour et du Hasard*, et *l'Epreuve*.

La première, en trois actes, qui avoit été jouée pour la première fois le 16 mars 1737, parut au théâtre Français en 1793; la seconde, qui y fut donnée en 1796, avoit été représentée aux italiens le 23 janvier 1730; la dernière avoit été donnée à ce théâtre en 1740. Il est à remarquer que ces trois comédies sont celles de Marivaux qui sont jouées le plus souvent (*).

Cet auteur fut reçu à l'académie française en 1743, et mourut à Paris le 11 février 1763, dans sa soixante-quinzième année.

(*) On a vu les *Fausses Confidences* et l'*Epreuve* dans le volume précédent.

PERSONNAGES.

MONSIEUR ORGON.
MARIO.
SILVIA.
DORANTE.
LISETTE, femme de chambre de Silvia.
PASQUIN *, valet de Dorante.
UN VALET.

La scène est à Paris.

* Dans les anciennes éditions on trouve *Arlèquin*, parce que au théâtre Italien ce rôle étoit représenté par Arlequin.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Mais encore une fois, de quoi vous mêlez-vous? pourquoi répondre de mes sentimens?

LISETTE.

C'est que j'ai cru que dans cette occasion-ci, vos sentimens ressembleroient à ceux de tout le monde. Monsieur votre père me demande si vous êtes bien aise qu'il vous marie, si vous en avez quelque joie; moi je lui réponds qu'oui; cela va tout de suite; et il n'y a peut-être que vous de fille

au monde pour qui ce *oui* là ne soit pas vrai : le *non* n'est pas naturel.

SILVIA.

Le *non* n'est pas naturel? quelle sotte naïveté! Le mariage auroit donc de grands charmes pour vous?

LISETTE.

Eh bien ! c'est encore *oui*, par exemple.

SILVIA.

Taisez-vous; allez répondre vos impertinences ailleurs, et sachez que ce n'est pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LISETTE.

Mon cœur est fait comme celui de tout le monde ; de quoi le vôtre s'avise-t-il de n'être fait comme celui de personne?

SILVIA.

Je vous dis que, si elle osoit, elle m'appelleroit une originale.

LISETTE.

Si j'étois votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Lisette.

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein; mais, dans le fond, voyons; quel mal ai-je fait de dire à M. Orgon que vous étiez bien aise d'être mariée?

SILVIA.

Premièrement, c'est que tu n'as pas dis vrai; je ne m'ennuie pas d'être fille.

LISETTE.

Cela est encore tout neuf.

SILVIA.

C'est qu'il n'est pas nécessaire que mon père croie me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne servira peut-être de rien.

LISETTE.

Quoi! vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine?

SILVIA.

Que sais-je? peut-être ne me conviendra-t-il point, et cela m'inquiète.

LISETTE.

On dit que votre futur est un des plus honnêtes hommes du monde; qu'il est bien fait, aimable, de bonne mine; qu'on ne peut pas avoir plus d'esprit; qu'on ne sauroit être d'un meilleur caractère: que voulez-vous de plus? Peut-on se figurer de mariage plus doux, d'union plus délicieuse?

SILVIA.

Délicieuse? que tu es folle, avec tes expressions!

LISETTE.

Ma foi! Madame, c'est qu'il est heureux qu'un amant de cette espèce-là veuille se marier dans les formes; il n'y a presque point de fille, s'il lui faisoit la cour, qui ne fût en danger de l'épouser sans cérémonie. Aimable, bien fait, voilà de quoi vivre pour l'amour; sociable et spirituel, voilà pour l'entretien de la société: pardi! tout en sera

bon dans cet homme-là; l'utile et l'agréable, tout s'y trouve.

SILVIA.

Oui, dans le portrait que tu en fais, et on dit qu'il y ressemble; mais c'est un *on dit*, et je pourrois bien n'être pas de ce sentiment-là, moi : il est bel homme, dit-on, et c'est presque tant pis.

LISETTE.

Tant pis, tant pis : mais voilà une pensée bien hétéroclite.

SILVIA.

C'est une pensée de très-bon sens; volontiers un bel homme est fat, je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh! il a tort d'être fat; mais il a raison d'être beau.

SILVIA.

On ajoute qu'il est bien fait; passe.

LISETTE.

Oui-dà, cela est pardonnable.

SILVIA.

De beauté et de bonne mine, je l'en dispense; ce sont là des agrémens superflus.

LISETTE.

Vértuchoux; si je me marie jamais, ce superflu là sera mon nécessaire.

SILVIA.

Tu ne sais ce que tu dis; dans le mariage, on a plus souvent affaire à l'homme raisonnable qu'à l'aimable homme : en un mot, je ne lui demande qu'un bon caractère; et cela est plus difficile à

trouver qu'on ne pense; on loue beaucoup le sien, mais qui est-ce qui a vécu avec lui? Les hommes ne se contrefont-ils pas, surtout quand ils ont de l'esprit? n'en ai-je pas vu moi qui paroissoient, avec leurs amis, les meilleures gens du monde? C'est la douceur, la raison, l'enjouement même; il n'y a pas jusqu'à leur physionomie qui ne soit garant de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. Monsieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raisonnable, disoit-on tous les jours d'Ergaste: aussi l'est-il, répondoit-on; je l'ai répondu moi-même: sa physionomie ne vous ment pas d'un mot. Oui, fiez-vous-y à cette physionomie si douce, si prévenante, qui disparoît un quart-d'heure après, pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maison. Ergaste s'est marié; sa femme, ses enfans, son domestique ne lui connoissent encore que ce visage-là, pendant qu'il promène partout ailleurs cette physionomie si aimable que nous lui voyons, et qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez lui.

LISETTE.

Quel fantasque avec ces deux visages?

SILVIA.

N'est-on pas content de Léandre quand on le voit? Eh bien! chez lui, c'est un homme qui ne dit mot, qui ne rit, ni qui ne gronde; c'est une ame glacée, solitaire, inaccessible; sa femme ne la connoît point, n'a point de commerce avec elle; elle n'est mariée qu'avec une figure qui sort

d'un cabinet, qui vient à table, et qui fait expirer de langueur, de froid et d'ennui tout ce qui l'environne : n'est-ce pas là un mari bien amusant?

LISETTE.

Je gèle au récit que vous m'en faites; mais Tersandre, par exemple?

SILVIA.

Oui, Tersandre! il venoit l'autre jour de s'emporter contre sa femme; j'arrive, on m'annonce; je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air serein, dégagé; vous auriez dit qu'il sortoit de la conversation la plus badine; sa bouche et ses yeux rioient encore. Le fourbe! Voilà ce que c'est que les hommes : qui est-ce qui croit que sa femme est à plaindre avec lui? Je la trouvai tout abattue, le teint plombé, avec des yeux qui venoient de pleurer; je la trouvai comme je serai peut-être : voilà mon portrait à venir; je vais du moins risquer d'en être une copie. Elle me fit pitié, Lisette; si j'allois te faire pitié aussi? cela est terrible, qu'en dis-tu? songe à ce que c'est qu'un mari.

LISETTE.

Un mari? c'est un mari : vous ne deviez pas finir par ce mot-là, il me raccommode avec tout le reste.

SCÈNE II.

M. ORGON, SILVIA, LISETTE.

M. ORGON.

Eh! bonjour, ma fille. La nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t-elle plaisir? Ton prétendu arrive aujourd'hui; son père me l'apprend par cette lettre-ci. Tu ne me réponds rien : tu me parois triste. Lisette, de son côté, baisse les yeux; qu'est-ce que cela signifie? Parle donc, toi, de quoi s'agit-il?

LISETTE.

Monsieur, un visage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une ame gelée qui se tient à l'écart, et puis le portrait d'une femme qui a le visage abattu, un teint plombé, des yeux bouffis et qui viennent de pleurer; voilà, Monsieur, tout ce que nous considérons avec tant de recueillement.

M. ORGON.

Que veut dire ce galimatias? une ame, un portrait. Explique-toi donc : je n'y entends rien.

SILVIA.

C'est que j'entretenois Lisette du malheur d'une femme maltraitée par son mari : je lui citois celle de Tersandre, que je trouvai l'autre jour fort abattue, parce que son mari venoit de la quereller, et je faisois là-dessus mes réflexions.

LISETTE.

Oui, nous parlions d'une physionomie qui va

et qui vient ; nous disions qu'un mari porte un masque avec le monde, et une grimace avec sa femme.

M. ORGON.

De tout cela, ma fille, je comprends que le mariage t'alarme, d'autant plus que tu ne connois point Dorante.

LISETTE.

Premièrement, il est beau ; et c'est presque tant pis.

M. ORGON.

Tant pis! Rêves-tu, avec ton tant pis ?

LISETTE.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend ; c'est la doctrine de Madame ; j'étudie sous elle.

M. ORGON.

Allons, allons, il n'est pas question de tout cela ; tiens, ma chère enfant, tu sais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouser ; dans le dernier voyage que je fis en province, j'arrêtai ce mariage-là avec son père, qui est mon intime et ancien ami ; mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, et que vous auriez entière liberté de vous expliquer là-dessus. Je te défends toute complaisance à mon égard ; si Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, et il repart ; si tu ne lui convenois pas, il repart de même.

LISETTE.

Un *duo* de tendresse en décidera comme à l'opéra ; vous me voulez ; je vous veux : vîte un

notaire; ou bien : m'aimez-vous ? non, ni moi non plus; vîte à cheval.

M. ORGON.

Pour moi, je n'ai jamais vu Dorante; il étoit absent quand j'étois chez son père; mais sur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne saurois craindre que vous vous remerciez ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je suis pénétrée de vos bontés, mon père; vous me défendez toute complaisance, et je vous obéirai.

M. ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais si j'osois, je vous proposerois, sur une idée qui me vient, de m'accorder une grâce qui me tranquilliseroit tout à fait.

M. ORGON.

Parle, si la chose est faisable, je te l'accorde.

SILVIA.

Elle est très-faisable; mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontés.

M. ORGON.

Eh bien! abuse : va, dans ce monde il faut être un peu trop bon pour l'être assez.

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

M. ORGON.

Explique-toi, ma fille.

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui; si je pouvois le voir, l'examiner un peu sans qu'il me connût: Lisette a de l'esprit, Monsieur: elle pourroit prendre ma place pour un peu de temps, et je prendrois la sienne.

M. ORGON, *à part.*

Son idée est plaisante. (*Haut.*) Laisse-moi rêver un peu à ce que tu me dis là. (*A part.*) Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier; elle ne s'y attend pas elle-même. (*Haut.*) Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soutenir le tien, Lisette?

LISETTE.

Moi, Monsieur? vous savez qui je suis; essayez de m'en conter, et manquez de respect, si vous l'osez, à cette contenance-ci: voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends. Qu'en dites-vous? Hem! retrouvez-vous Lisette?

M. ORGON.

Comment donc! je m'y trompe actuellement moi-même; mais il n'y a point de temps à perdre: va t'ajuster suivant ton rôle. Dorante peut nous surprendre; hâtez-vous, et qu'on donne le mot à toute la maison.

SILVIA.

Il ne me faut presque qu'un tablier.

LISETTE.

Et moi, je vais à ma toilette; venez m'y coiffer, Lisette, pour vous accoutumer à vos fonc-

tions. Un peu d'attention à votre service, s'il vous plaît.

SILVIA.

Vous serez contente, Marquise, marchons.

SCÈNE III.

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

MARIO.

Ma sœur, je te félicite de la nouvelle que j'apprends; nous allons voir ton amant, dit-on.

SILVIA.

Oui, mon frère; mais je n'ai pas le temps de m'arrêter; j'ai des affaires sérieuses, et mon père vous les dira; je vous quitte.

SCÈNE IV.

M. ORGON, MARIO.

M. ORGON.

Ne l'amusez pas, Mario; venez, vous saurez de quoi il s'agit.

MARIO.

Qu'y a-t-il de nouveau, Monsieur?

M. ORGON.

Je commence par vous recommander d'être discret sur ce que je vais vous dire, au moins.

MARIO.

Je suivrai vos ordres.

M. ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui; mais nous ne le verrons que déguisé.

MARIO.

Déguisé! Viendra-t-il en partie de masque? lui donnerez-vous le bal?

M. ORGON.

Ecoutez l'article de la lettre du père. Hum. « Je » ne sais, au reste, ce que vous penserez d'une » imagination qui est venue à mon fils; elle est bi- » zarre, il en convient lui-même, mais le motif » en est pardonnable et même délicat; c'est qu'il » m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord » chez vous que sous la figure de son valet, qui, » de son côté, fera le personnage de son maître... »

MARIO.

Ah! ah! cela sera plaisant.

M. ORGON.

Ecoutez le reste. « Mon fils sait combien l'en- » gagement qu'il va prendre est sérieux, et il es- » père, dit-il, sous ce déguisement de peu de du- » rée, saisir quelques traits du caractère de notre » future et la mieux connoître, pour se régler en- » suite sur ce qu'il doit faire, suivant la liberté » que nous sommes convenus de leur laisser. Pour » moi, qui m'en fie bien à ce que vous m'avez dit » de votre aimable fille, j'ai consenti à tout, en » prenant la précaution de vous avertir, quoiqu'il » m'ait demandé le secret: de votre côté, vous en » userez là-dessus avec la future comme vous le » jugerez à propos. » Voilà ce que le père m'écrit.

Ce n'est pas le tout, voici ce qui arrive; c'est que votre sœur, inquiète de son côté sur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le secret, m'a demandé de jouer ici la même comédie, et cela précisément pour observer Dorante, comme Dorante veut l'observer. Qu'en dites-vous? Savez-vous rien de plus particulier que cela? Actuellement la maîtresse et la suivante se travestissent. Que me conseillez-vous, Mario? Avertirai-je votre sœur, ou non?

MARIO.

Ma foi, Monsieur, puisque les choses prennent ce train-là, je ne voudrois pas les déranger, et je respecterois l'idée qui leur est inspirée à l'un et à l'autre: il faudra bien qu'ils se parlent souvent tous deux sous ce déguisement; voyons si leur cœur ne les avertira pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma sœur, toute soubrette qu'elle sera, et cela seroit charmant pour elle.

M. ORGON.

Nous verrons un peu comment elle se tirera d'intrigue.

MARIO.

C'est une aventure qui ne sauroit manquer de nous divertir; je veux me trouver au début et les agacer tous deux.

SCÈNE V.

M. ORGON, MARIO, SILVIA, UN VALET.

SILVIA.

Me voilà, Monsieur; ai-je mauvaise grâce en femme de chambre? Et vous, mon frère, vous savez de quoi il s'agit, apparemment; comment me trouvez-vous?

MARIO.

Ma foi, ma sœur, c'est autant de pris que le valet; mais tu pourrois bien aussi escamoter Dorante à ta maîtresse.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrois pas de lui plaire sous le personnage que je joue; je ne serois pas fâchée de subjuguer sa raison, de l'étourdir un peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi; si mes charmes font ce coup-là, ils me feront plaisir, je les estimerai. D'ailleurs, cela m'aideroit à démêler Dorante. A l'égard de son valet, je ne crains pas ses soupirs; ils n'oseront m'aborder: il y aura quelque chose dans ma physionomie qui inspirera plus de respect que d'amour à ce faquin-là.

MARIO.

Allons, doucement, ma sœur, ce faquin-là sera votre égal.

M. ORGON.

Et ne manquera pas de t'aimer.

SILVIA.

Eh bien! l'honneur de lui plaire ne me sera pas

inutile; les valets sont naturellement indiscrets; l'amour est babillard, et j'en ferai l'historien de son maître.

LE VALET, *arrivant.*

Monsieur, il vient d'arriver un domestique qui demande à vous parler. Il est suivi d'un crocheteur qui porte une valise.

M. ORGON.

Qu'il entre. C'est sans doute le valet de Dorante; son maître peut être resté au bureau pour affaires. Où est Lisette?

SILVIA.

Lisette s'habille, et dans son miroir nous trouve très-imprudens de lui livrer Dorante; et elle aura bientôt fait.

M. ORGON.

Doucement, on vient.

SCÈNE VI.

M. ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE *en valet.*

DORANTE.

Je cherche M. Orgon, n'est-ce pas à lui que j'ai l'honneur de faire la révérence?

M. ORGON.

Oui, mon ami, c'est à lui-même.

DORANTE.

Monsieur, vous avez sans doute reçu de nos nouvelles; j'appartiens à M. Dorante, qui me suit, et qui m'envoie toujours devant, vous as-

surer de ses respects, en attendant qu'il vous en assure lui-même.

M. ORGON.

Tu fais ta commission de fort bonne grâce. Lisette, que dis-tu de ce garçon-là?

SILVIA.

Moi, Monsieur, je dis qu'il est bien venu, et qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté; je fais du mieux qu'il m'est possible.

MARIO.

Il n'est pas mal tourné, au moins; ton cœur n'a qu'à se bien tenir, Lisette.

SILVIA.

Mon cœur? c'est bien des affaires.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, Mademoiselle; ce que dit Monsieur ne m'en fait point accroire.

SILVIA.

Cette modestie-là me plaît; continuez de même.

MARIO.

Fort bien! mais il me semble que ce nom de mademoiselle qu'il te donne est bien sérieux. Entre gens comme vous, le style des complimens ne doit pas être si grave, vous seriez toujours sur le qui vive; allons, traitez-vous plus commodément; tu as nom Lisette, et toi, mon garçon, comment t'appelles-tu?

DORANTE.

Bourguignon, Monsieur, pour vous servir.

SILVIA.

Eh! bien! Bourguignon soit.

DORANTE.

Va donc pour Lisette; je n'en serai pas moins votre serviteur.

MARIO.

Votre serviteur! ce n'est point encore là votre jargon; c'est ton serviteur qu'il faut dire.

M. ORGON.

Ah! ah! ah! ah!

SILVIA, *bas, à Mario.*

Vous me jouez, mon frère.

DORANTE.

A l'égard du tutoiement, j'attends les ordres de Lisette.

SILVIA.

Fais comme tu voudras, Bourguignon; voilà la glace rompue, puisque cela divertit ces messieurs.

DORANTE.

Je t'en remercie, Lisette, et je réponds sur le champ à l'honneur que tu me fais.

M. ORGON.

Courage, mes enfans! si vous commencez à vous aimer, vous voilà débarrassés des cérémonies.

MARIO.

Oh! doucement, s'aimer, c'est une autre affaire; vous ne savez peut-être pas que j'en veux au cœur de Lisette, moi qui vous parle. Il est vrai qu'il m'est cruel, mais je ne veux pas que Bourguignon aille sur mes brisées.

SILVIA.

Oui : le prenez-vous sur ce ton là ? et moi je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire je veux, belle Lisette ; tu n'as pas besoin d'ordonner pour être servie.

MARIO.

M. Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie là quelque part.

DORANTE.

Vous avez raison, Monsieur ; c'est dans ses yeux que je l'ai prise.

MARIO.

Tais-toi, c'est encore pis ; je te défends d'avoir tant d'esprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens, et s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

M. ORGON.

Mon fils, vous perdrez votre procès, retirons-nous : Dorante va venir, allons le dire à ma fille ; et vous, Lisette, montrez à ce garçon l'appartement de son maître. Adieu, Bourguignon.

DORANTE.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

SCÈNE

SCÈNE VII.

SILVIA, DORANTE.

SILVIA, *à part.*

Ils se donnent la comédie, n'importe, mettons tout à profit; ce garçon-ci n'est pas sot, et je ne plains pas la soubrette qui l'aura; il va m'en conter, laissons-le dire, pourvu qu'il m'instruise.

DORANTE, *à part.*

Cette fille-ci m'étonne: il n'y a point de femme au monde à qui sa physionomie ne fît honneur: lions connoissance avec elle... (*Haut.*) Puisque nous sommes dans le style amical, et que nous avons abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta maîtresse te vaut-elle? Elle est bien hardie d'oser avoir une femme de chambre comme toi.

SILVIA.

Bourguignon, cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me conter des douceurs, n'est-il pas vrai?

DORANTE.

Ma foi! je n'étois pas venu dans ce dessein là, je te l'avoue; tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec les soubrettes: je n'aime pas l'esprit domestique; mais à ton égard, c'est une autre affaire. Comment donc! tu me soumets, je suis presque timide, ma familiarité n'oseroit s'apprivoiser avec toi; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma

tête; et quand je te tutoie, il me semble que je joue; enfin, j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feroient rire. Quelle espèce de suivante es-tu donc avec ton air de princesse?

SILVIA.

Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en me voyant, est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE.

Ma foi! je ne serois pas surpris quand ce seroit aussi l'histoire de tous les maîtres.

SILVIA.

Le trait est joli assurément; mais je te le répète encore, je ne suis point faite aux cajoleries de ceux dont la garderobe ressemble à la tienne.

DORANTE.

C'est-à-dire que ma parure ne te plaît pas?

SILVIA.

Non, Bourguignon; laissons là l'amour, et soyons bons amis.

DORANTE.

Rien que cela : ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

SILVIA, *à part.*

Quel homme pour un valet! (*Haut.*) Il faut pourtant qu'il s'exécute; on m'a prédit que je n'épouserai jamais qu'un homme de condition, et j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE.

Parbleu! cela est plaisant; ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi; j'ai

fait serment de n'aimer sérieusement qu'une fille de condition.

SILVIA.

Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons; tu as l'air bien distingué, et l'on est quelquefois fille de condition sans le savoir.

SILVIA.

Ah! ah! ah! je te remercierois de ton éloge, si ma mère n'en faisoit pas les frais.

DORANTE.

Eh bien! venge-t'en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA, *à part.*

Il le mériteroit. (*Haut.*) Mais ce n'est pas là de quoi il est question; trève de badinage, c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, et je n'en rabattrai rien.

DORANTE.

Parbleu! si j'étois tel, la prédiction me menaceroit, j'aurois peur de la vérifier, je n'ai pas de foi à l'astrologie, mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, *à part.*

Il ne tarit point. (*Haut.*) Finiras-tu? que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut?

DORANTE.

Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerois point.

SILVIA.

Non, mais elle a dit que tu n'y gagnerois rien, et moi je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Lisette; cette fierté-là te va à merveille, et quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien aise de te la voir; je te l'ai souhaitée d'abord que je t'ai vue; il te falloit encore cette grâce-là, et je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes.

SILVIA, *à part.*

Mais, en vérité, voilà un garçon qui me surprend, malgré que j'en aie. (*Haut.*) Dis-moi, qui es-tu, toi qui me parles ainsi?

DORANTE.

Le fils d'honnêtes gens qui n'étoient pas riches.

SILVIA.

Va; je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, et je voudrois pouvoir y contribuer: la fortune a tort avec toi.

DORANTE.

Ma foi! l'amour a plus de tort qu'elle: j'aimerois mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, *à part.*

Nous voilà, grâce au ciel, en conversation réglée. (*Haut.*) Bourguignon, je ne saurois me fâcher des discours que tu me tiens: mais, je t'en prie, changeons d'entretien: venons à ton maître: tu peux te passer de me parler d'amour, je pense?

DORANTE.

Tu pourrois bien te passer de m'en faire sentir, toi.

SILVIA.

Ah! je me fâcherai, tu m'impatientes; encore une fois, laisse-là ton amour.

DORANTE.

Quitte donc ta figure.

SILVIA, *à part.*

A la fin, je crois qu'il m'amuse. (*Haut.*) Eh bien! Bourguignon, tu ne veux donc pas finir? faudra-t-il que je te quitte? (*A part.*) Je devrois déjà l'avoir fait.

DORANTE.

Attends, Lisette; je voulois moi-même te parler d'autre chose, mais je ne sais plus ce que c'est.

SILVIA.

J'avois, de mon côté, quelque chose à te dire; mais tu m'as fait perdre mes idées aussi, à moi.

DORANTE.

Je me rappelle de t'avoir demandé si ta maîtresse te valoit.

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour. Adieu.

DORANTE.

Et non, te dis-je, Lisette, il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA.

Eh bien! soit; je voulois te parler de lui aussi, et j'espère que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il est; ton attachement pour lui

m'en donne bonne opinion : il faut qu'il ait du mérite, puisque tu le sers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis là, par exemple?

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eue de le lire?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponses qui m'emportent : fais comme tu voudras, je n'y résiste point, et je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi, je voudrois bien savoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter; car, assurément, cela est singulier.

DORANTE.

Tu as raison, notre aventure est unique.

SILVIA, *à part.*

Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, et je réponds! En vérité, cela passe la raillerie. (*Haut.*) Adieu.

DORANTE.

Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je, plus de quartier; quand ton maître sera venu, je tâcherai, en faveur de ma maîtresse, de le connoître par moi-même, s'il en vaut la peine : en attendant, tu vois cet appartement; c'est le vôtre.

DORANTE.

Tiens, voici mon maître.

SCÈNE VIII.

SILVIA, DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Ah! te voilà, Bourguignon? Mon porte-manteau et toi, avez-vous été bien reçus ici?

DORANTE.

Il n'étoit pas possible qu'on nous reçût mal, Monsieur.

PASQUIN.

Un domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, et qu'on alloit avertir mon beau-père, qui étoit avec ma femme.

SILVIA.

Vous voulez dire M. Orgon et sa fille, sans doute, Monsieur?

PASQUIN.

Et oui, mon beau-père et ma femme, autant vaut; je viens pour épouser, et ils m'attendent pour être mariés, cela est convenu! il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

SILVIA.

C'est une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y pense.

PASQUIN.

Oui, mais, quand on y a pensé, on n'y pense plus.

SILVIA, *bas, à Dorante.*

Bourguignon, on est homme de mérite à bon marché chez vous, ce me semble?

PASQUIN.

Que dites-vous-là à mon valet, la belle?

SILVIA.

Rien; je lui dis seulement que je vais faire descendre M. Orgon.

PASQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon beau-père, comme moi?

SILVIA.

C'est qu'il ne l'est pas encore.

DORANTE.

Elle a raison, Monsieur, le mariage n'est pas fait.

PASQUIN.

Eh bien! me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il soit fait.

PASQUIN.

Pardi! voilà bien des façons pour un beau-père de la veille ou du lendemain.

SILVIA.

En effet, quelle si grande différence y a-t-il entre être marié ou ne l'être pas? Oui, Monsieur, nous avons tort, et je cours informer votre beau-père de votre arrivée.

PASQUIN.

Et ma femme aussi, je vous prie; mais, avant

que de partir, dites-moi une chose, vous qui êtes si jolie, n'êtes-vous pas la soubrette de l'hôtel?

SILVIA.

Vous l'avez dit.

PASQUIN.

C'est fort bien fait, je m'en réjouis : croyez-vous que je plaise ici? Comment me trouvez-vous?

SILVIA.

Je vous trouve.... plaisant.

PASQUIN.

Bon! tant mieux, entretenez-vous dans ce sentiment-là, il pourra trouver sa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeste de vous en contenter; mais je vous quitte. Il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-père; car assurément il seroit venu; et j'y vais.

PASQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affection.

SILVIA, *à part.*

Que le sort est bizarre. Aucun de ces deux hommes n'est à sa place.

SCÈNE IX.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Eh bien! Monsieur, mon commencement va bien; je plais déjà à la soubrette.

DORANTE.

Butor que tu es!

PASQUIN.

Pourquoi donc? mon entrée est si gentille!

DORANTE.

Tu m'avois tant promis de laisser là tes façons de parler sottes et triviales, je t'avois donné de si bonnes instructions, je ne t'avois recommandé que d'être sérieux. Va, je vois bien que je suis un étourdi de m'en être fié à toi.

PASQUIN.

Je ferai encore mieux dans la suite, et puisque le sérieux n'est pas suffisant, je donnerai du mélancolique; je pleurerai, s'il le faut.

DORANTE.

Je ne sais plus où j'en suis; cette aventure-ci m'étourdit: que faut-il que je fasse?

PASQUIN.

Est-ce que la fille n'est pas plaisante?

DORANTE.

Tais-toi; voici M. Orgon qui vient.

SCÈNE X.

M. ORGON, DORANTE, PASQUIN.

M. ORGON.

Mon cher Monsieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre; mais ce n'est que de cet instant que j'apprends que vous êtes ici.

PASQUIN.

Monsieur, mille pardons, c'est beaucoup trop, et il n'en faut qu'un quand on n'a fait qu'une

faute; au surplus, tous mes pardons sont à votre service.

M. ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas besoin.

PASQUIN.

Vous êtes le maître, et moi votre serviteur.

M. ORGON.

Je suis, je vous assure, charmé de vous voir, et je vous attendois avec impatience.

PASQUIN.

Je serois d'abord venu ici avec Bourguignon; mais, quand on arrive de voyage, vous savez qu'on est si mal bâti, et j'étois bien aise de me présenter dans un état plus ragoûtant.

M. ORGON.

Vous y avez fort bien réussi, ma fille s'habille: elle a été un peu indisposée, en attendant qu'elle descende, voulez-vous vous rafraîchir?

PASQUIN.

Oh! je n'ai jamais refusé de trinquer avec personne.

M. ORGON.

Bourguignon, ayez soin de vous, mon garçon.

PASQUIN.

Le gaillard est gourmet; il boira du meilleur.

M. ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. ORGON, LISETTE.

M. ORGON.

Eh bien! que me veux-tu, Lisette?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment.

M. ORGON.

De quoi s'agit-il?

LISETTE.

De vous dire l'état où sont les choses, parce qu'il est important que vous en soyez éclairci, afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

M. ORGON.

Ceci est donc bien sérieux?

LISETTE.

Oui, très-sérieux. Vous avez consenti au déguisement de mademoiselle Silvia: moi-même je l'ai trouvé d'abord sans conséquence; mais je me suis trompée.

M. ORGON.

Et de quelle conséquence est-il donc?

LISETTE.

Monsieur, on a de la peine à se louer soi-même;

mais, malgré toutes les règles de la modestie, il faut pourtant que je vous dise que, si vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu gendre n'aura plus de cœur à donner à mademoiselle votre fille : il est temps qu'elle se déclare, cela presse; car, un jour plus tard, je n'en réponds plus.

M. ORGON.

Eh! d'où vient qu'il ne voudroit plus de ma fille quand il la connoîtra? te défies-tu de ses charmes?

LISETTE.

Non, mais vous ne vous méfiez pas assez des miens; je vous avertis qu'ils vont leur train, et que je ne vous conseille pas de les laisser faire.

M. ORGON.

Je vous en fais mes complimens, Lisette. (*Il rit.*) Ah! ah! ah!

LISETTE.

Nous y voilà; vous plaisantez, Monsieur, vous vous moquez de moi : j'en suis fâchée, car vous y serez pris.

M. ORGON.

Ne t'en embarrasse pas, Lisette, va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le répète encore, le cœur de Dorante va bien vite : tenez, actuellement je lui plais beaucoup, ce soir il m'aimera, il m'adorera demain; je ne le mérite pas, il est de mauvais goût, vous en direz ce qu'il vous plaira; mais cela ne

laissera pas que d'être, voyez-vous; demain je me garantis adorée.

M. ORGON.

Eh bien! que vous importe? s'il vous aime tant, qu'il vous épouse.

LISETTE.

Quoi! vous ne l'en empêcheriez pas?

M. ORGON.

Non, d'homme d'honneur, si tu le mènes jusque-là.

LISETTE.

Monsieur, prenez-y garde; jusqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laissé faire tout seuls; j'ai ménagé sa tête; si je m'en mêle, je la renverse, il n'y aura plus de remède.

M. ORGON.

Renverse, ravage, brûle, enfin épouse, je te le permets, si tu le peux.

LISETTE.

Sur ce pied-là, je compte ma fortune faite.

M. ORGON.

Mais, dis-moi, ma fille t'a-t-elle parlé? Que pense-t-elle de son prétendu?

LISETTE.

Nous n'avons encore guère trouvé le moment de nous parler, car ce prétendu m'obsède; mais, à vue de pays, je ne la crois pas contente : je la trouve triste, rêveuse, et je m'attends bien qu'elle me priera de le rebuter.

M. ORGON.

Et moi, je te le défends; j'évite de m'expliquer

avec elle, j'ai mes raisons pour faire durer ce déguisement. Je veux qu'elle examine son futur plus à loisir. Mais le valet, comment se gouverne-t-il? Ne se mêle-t-il pas d'aimer ma fille?

LISETTE.

C'est un original; j'ai remarqué qu'il fait l'homme de conséquence avec elle, parce qu'il est bien fait. Il la regarde et soupire.

M. ORGON.

Et cela la fâche?

LISETTE.

Mais.... elle rougit.

M. ORGON.

Bon, tu te trompes; les regards d'un valet ne l'embarrassent pas jusque-là.

LISETTE.

Monsieur, elle rougit.

M. ORGON.

C'est donc d'indignation.

LISETTE.

A la bonne heure.

M. ORGON.

Eh bien! quand tu lui parleras, dis-lui que tu soupçonnes ce valet de la prévenir contre son maître; et si elle se fâche, ne t'en inquiète point, ce sont mes affaires; mais voici Dorante, qui te cherche apparemment.

SCÈNE II.

M. ORGON, LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Ah! je vous trouve, merveilleuse dame, je vous demandois à tout le monde. Serviteur, cher beau-père ou peu s'en faut.

M. ORGON.

Serviteur. Adieu, mes enfans, je vous laisse ensemble, il est bon que vous vous aimiez un peu avant que de vous marier.

PASQUIN.

Je ferois bien ces deux besognes-là à la fois, moi.

M. ORGON.

Point d'impatience. Adieu.

SCÈNE III.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Madame, il dit que je ne m'impatiente pas; il en parle bien à son aise le bon homme.

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tant d'attendre, Monsieur; c'est par galanterie que vous faites l'impatient; à peine êtes-vous arrivé! Votre amour ne sauroit être bien fort; ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

PASQUIN.

Vous vous trompez, prodige de nos jours, un

amour de votre façon ne reste pas long-temps au berceau; votre premier coup-d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces, et le troisième l'a rendu grand garçon; tâchons de l'établir au plus vîte, ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mère.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite? est-il si abandonné?

PASQUIN.

En attendant qu'il soit pourvu, donnez-lui seulement votre belle main blanche pour l'amuser un peu.

LISETTE.

Tenez donc, petit importun, puisqu'on ne sauroit avoir la paix qu'en vous amusant.

PASQUIN, *lui baisant la main.*

Cher joujou de mon ame! cela me réjouit comme du vin délicieux. Quel dommage de n'en avoir que roquille!

LISETTE.

Allons, arrêtez-vous; vous êtes trop avide.

PASQUIN.

Je ne demande qu'à me soutenir en attendant que je vive.

LISETTE.

Ne faut-il pas avoir de la raison?

PASQUIN.

De la raison? hélas! je l'ai perdue: vos beaux yeux sont les filous qui me l'ont volée.

4

LISETTE.

Mais est-il possible que vous m'aimiez tant ? je ne saurois me le persuader.

PASQUIN.

Je ne me soucie pas de ce qui est possible, moi; mais je vous aime comme un perdu, et vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste.

LISETTE.

Mon miroir ne serviroit qu'à me rendre plus incrédule.

PASQUIN.

Ah! mignonne adorable, votre humilité ne seroit donc qu'une hypocrisie!

LISETTE.

Quelqu'un vient à nous ; c'est votre valet.

SCÈNE IV.

DORANTE, LISETTE, PASQUIN.

DORANTE.

Monsieur, pourrois-je vous entretenir un moment?

PASQUIN.

Non : maudit soit la valetaille, qui ne sauroit nous laisser en repos !

LISETTE.

Voyez ce qu'il vous veut, Monsieur.

DORANTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

PASQUIN.

Madame, s'il en dit deux, son congé fera le troisième. Voyons.

DORANTE, *bas, à Pasquin.*

Viens donc, impertinent.

PASQUIN, *bas, à Dorante.*

Ce sont des injures et non pas des mots cela... (*A Lisette.*) Ma reine, excusez.

LISETTE.

Faites, faites.

DORANTE.

Débarrasse-moi de tout ceci, ne te livre point, parois sérieux et rêveur, et même mécontent, entends-tu?

PASQUIN.

Oui, mon ami, ne vous inquiétez pas, et retirez-vous.

SCÈNE V.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

Ah! Madame, sans lui j'allois vous dire de belles choses, et je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour qui est extraordinaire; mais à propos de mon amour, quand est-ce que le vôtre lui tiendra compagnie?

LISETTE.

Il faut espérer que cela viendra.

PASQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne?

LISETTE.

La question est vive ; savez-vous bien que vous m'embarrassez ?

PASQUIN.

Que voulez-vous ? je brûle, et je crie au feu.

LISETTE.

S'il m'étoit permis de m'expliquer si vîte.

PASQUIN.

Je suis du sentiment que vous le pouvez en conscience.

LISETTE.

La retenue de mon sexe ne le veut pas.

PASQUIN.

Ce n'est donc pas la retenue d'à présent, qui donne bien d'autres permissions.

LISETTE.

Mais, que me demandez-vous ?

PASQUIN.

Dites-moi un petit brin que vous m'aimez ; tenez, je vous aime, moi, faites l'écho, répétez, princesse.

LISETTE.

Quel insatiable ! eh bien ! Monsieur, je vous aime.

PASQUIN.

Eh bien ! Madame, je me meurs ; mon bonheur me confond, j'ai peur d'en courir les champs ; vous m'aimez, cela est admirable.

LISETTE.

J'aurois lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage ; peut-être m'ai-

merez-vous moins, quand nous nous connoîtrons mieux.

PASQUIN.

Ah! Madame, quand nous en serons là, j'y perdrai beaucoup, il y aura bien à décompter.

LISETTE.

Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

PASQUIN.

Et vous, Madame, vous ne savez pas les miennes, et je ne devrois vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'est pas les maîtres de son sort.

PASQUIN.

Les pères et mères font tout à leur tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous auroit choisi dans quelque état que vous eussiez été.

PASQUIN.

Il a beau jeu pour me choisir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous êtes de même à mon égard?

PASQUIN.

Hélas! quand vous ne seriez que Perrette ou Margot, quand je vous aurois vue le martinet à la main descendre à la cave, vous auriez toujours été ma princesse.

LISETTE.

Puissent de si beaux sentimens être durables!

PASQUIN.

Pour les fortifier de part et d'autre, jurons-nous de nous aimer toujours en dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous aurez faites sur mon compte.

LISETTE.

J'ai plus d'intérêt à ce serment là que vous, et je le fais de tout mon cœur.

PASQUIN, *se mettant à genoux.*

Votre bonté m'éblouit, et je me prosterne devant elle.

LISETTE.

Arrêtez-vous, je ne saurois vous souffrir dans cette posture-là, je serois ridicule de vous y laisser; levez-vous. Voilà encore quelqu'un.

SCÈNE VI.

SILVIA, LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

Que voulez-vous, Lisette?

SILVIA.

J'aurois à vous parler, Madame.

PASQUIN.

Ne voilà-t-il pas: eh! ma mie, revenez dans un quart-d'heure: allez, les femmes de chambre de mon pays n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA.

Monsieur, il faut que je parle à Madame.

PASQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre soubrette! Reine de ma

vie, renvoyez-la. Retournez-vous-en, ma fille, nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie, n'interrompez point nos fonctions.

LISETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Lisette?

SILVIA.

Mais, Madame.

PASQUIN.

Mais, ce mais-là n'est bon qu'à me donner la fièvre.

SILVIA, *à part les premiers mots.*

Ah! le vilain homme! Madame, je vous assure que cela est pressé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défasse, Monsieur.

PASQUIN.

Puisque le diable le veut et elle aussi... Patience..... je me promenerai en attendant qu'elle ait fait. Ah! les sottes gens que nos gens!

SCÈNE VII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Je vous trouve admirable de ne pas le renvoyer tout d'un coup, et de me faire essuyer les brutalités de cet animal-là.

LISETTE.

Pardi! Madame, je ne puis pas jouer deux rôles à a fois; il faut que je paroisse ou la maî-

tresse, ou la suivante; que j'obéisse, ou que j'ordonne.

SILVIA.

Fort bien; mais puisqu'il n'y est plus, écoutez-moi comme votre maîtresse : vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point.

LISETTE.

Vous n'avez pas eu le temps de l'examiner beaucoup.

SILVIA.

Etes-vous folle avec votre examen? Est-il nécessaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance? En un mot, je n'en veux point. Apparemment que mon père n'approuve pas la répugnance qu'il me voit, car il me fuit, et ne me dit mot; dans cette conjoncture, c'est à vous à me tirer tout doucement d'affaire, en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouser.

LISETTE.

Je ne saurois, Madame.

SILVIA.

Vous ne sauriez? et qu'est-ce qui vous en empêche?

LISETTE.

M. Orgon me l'a défendu.

SILVIA.

Il vous l'a défendu? Mais je ne reconnois point mon père à ce procédé-là.

LISETTE.

Positivement défendu.

SILVIA.

SILVIA.

Eh bien! je vous charge de lui dire mes dégoûts, et de l'assurer qu'ils sont invincibles; je ne saurois me persuader qu'après cela il veuille pousser les choses plus loin.

LISETTE.

Mais, Madame, le futur, qu'a-t-il donc de si désagréable, de si rebutant?

SILVIA.

Il me déplaît, vous dis-je, et votre peu de zèle aussi.

LISETTE.

Donnez-vous le temps de voir ce qu'il est, voilà tout ce qu'on vous demande.

SILVIA.

Je le hais assez sans prendre du temps pour le haïr davantage.

LISETTE.

Son valet, qui fait l'important, ne vous auroit-il point gâté l'esprit sur son compte?

SILVIA.

Hum! la sotte! son valet a bien affaire ici!

LISETTE.

C'est que je me défie de lui, car il est raisonneur.

SILVIA.

Finissez vos portraits, on n'en a que faire; j'ai soin que ce valet me parle peu, et dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très-sage.

LISETTE.

Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires maladroites, pour faire briller son bel esprit.

SILVIA.

Mon déguisement ne m'expose-t-il pas à m'entendre dire de jolies choses? A qui en avez-vous? D'où vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part? car enfin vous m'obligez à le justifier; il n'est pas question de le brouiller avec son maître, ni d'en faire un fourbe pour me faire moi une imbécille qui écoute ses histoires.

LISETTE.

Oh! Madame, dès que vous le défendez sur ce ton-là, et que cela va jusqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

SILVIA.

Dès que je le défends sur ce ton-là? Qu'est-ce que c'est que le ton dont vous dites cela vous-même? qu'entendez-vous par ce discours? que se passe-t-il dans votre esprit?

LISETTE.

Je dis, Madame, que je ne vous ai jamais vue comme vous êtes, et que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien! si ce valet n'a rien dit, à la bonne heure, il ne faut pas vous emporter pour le justifier; je vous crois, voilà qui est fini, je ne m'oppose pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

SILVIA.

Voyez-vous le mauvais esprit! comme elle tourne les choses! je me sens dans une indignation.... qui.... va jusqu'aux larmes.

LISETTE.

En quoi donc, Madame? quelle finesse entendez-vous à ce que je dis?

SILVIA.

Moi, j'y entends finesse! moi, je vous querelle pour lui! j'ai bonne opinion de lui! vous me manquez de respect jusque-là? Bonne opinion, juste ciel! bonne opinion! Que faut-il que je réponde à cela? Qu'est-ce que cela veut-dire? à qui parlez-vous? qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive? où en sommes-nous?

LISETTE.

Je n'en sais rien; mais je ne reviendrai de longtemps de la surprise où vous me jetez.

SILVIA.

Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi! retirez-vous, vous m'êtes insupportable; laissez-moi, je prendrai d'autres mesures.

SCÈNE VIII.

SILVIA.

Je frissonne encore de ce que je lui ai entendu dire; avec quelle impudence les domestiques ne nous traitent-ils pas dans leur esprit! comme ces gens-là vous dégradent! Je ne saurois m'en remettre; je n'oserois songer aux termes dont elle

s'est servie, ils me font toujours peur; il s'agit d'un valet : ah! l'étrange chose! Ecartons l'idée dont cette insolente est venue me noircir l'imagination. Voici Bourguignon, voilà cet objet en question pour lequel je m'emporte; mais ce n'est pas sa faute, le pauvre garçon, et je ne dois pas m'en prendre à lui.

SCÈNE IX.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE.

Lisette, quelque éloignement que tu aies pour moi, je suis forcé de te parler, je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non plus : tu me dis: Je t'en prie.

SILVIA.

C'est que cela m'est échappé.

DORANTE.

Eh bien! crois-moi, parlons comme nous pourrons; ce n'est pas là peine de nous gêner pour le peu de temps que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Est-ce que ton maître s'en va? Il n'y auroit pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'est-il pas vrai? J'achève ta pensée.

SILVIA.

Je l'acheverois bien moi-même, si j'en avois envie; mais je ne songe pas à toi.

DORANTE.

Et moi, je ne te perds point de vue.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, et me l'est en effet; je ne te veux ni bien ni mal, je ne te hais ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'esprit ne me tourne; voilà mes dispositions; ma raison ne m'en permet point d'autres, et je devrois me dispenser de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur est inconcevable; tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit! Il me fait de la peine: reviens à toi; tu me parles, je te réponds; c'est beaucoup, c'est trop même, tu peux m'en croire; et si tu étois instruit, en vérité, tu serois content de moi, tu me trouverois d'une bonté sans exemple, d'une bonté que je blâmerois dans une autre; je ne me

la reproche pourtant pas, le fond de mon cœur me rassure; ce que je fais est louable; c'est par générosité que je te parle, mais il ne faut pas que cela dure; ces générosités-là ne sont bonnes qu'en passant, et je ne suis pas faite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions; à la fin, cela ne ressembleroit plus à rien; ainsi, finissons, Bourguignon, finissons, je t'en prie: qu'est-ce que cela signifie? C'est se moquer; allons, qu'il n'en soit plus parlé.

DORANTE.

Ah! ma chère Lisette, que je souffre!

SILVIA.

Venons à ce que tu voulois me dire: tu te plaignois de moi quand tu es entré; de quoi étoit-il question?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle; j'avois envie de te voir, et je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA, *à part.*

Que dire à cela? Quand je m'en fâcherois, il n'en seroit ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta maîtresse, en partant, a paru m'accuser de t'avoir parlé au désavantage de mon maître.

SILVIA.

Elle se l'imagine, et si elle t'en parle encore, tu peux le nier hardiment; je me charge du reste.

DORANTE.

Eh! ce n'est pas cela qui m'occupe.

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire ensemble.

DORANTE.

Laisse-moi du moins le plaisir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit là ! j'amuserai la passion de Bourguignon ! Le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles ; tu as raison, je ne sais ce que je dis, ni ce que je te demande. Adieu.

SILVIA.

Adieu : tu prends le bon parti... Mais, à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à savoir. Vous partez, m'as-tu dit ; cela est-il sérieux ?

DORANTE.

Pour moi, il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtois pas pour cette réponse-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute, c'est de n'être pas parti dès que je t'ai vue.

SILVIA, *à part.*

J'ai besoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu savois, Lisette, l'état où je me trouve...

SILVIA.

Oh! il n'est pas si curieux à savoir que le mien, je t'en assure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher? je ne me propose pas de te rendre sensible.

SILVIA.

Il ne faudroit pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrois-je espérer en tâchant de me faire aimer? Hélas! quand même j'aurois ton cœur...

SILVIA.

Que le ciel m'en préserve! Quand tu l'aurois, tu ne le saurois pas, et je ferois si bien, que je ne le saurois pas moi-même. Tenez, quelle idée il lui vient là!

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté! Qu'ai-je donc de si affreux?

SILVIA.

Rien : ce n'est pas là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien! chère Lisette! dis-le-moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh! je te l'ai assez dit; tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je le croie! Désespère une passion dangereuse, sauve-moi des effets que j'en crains: tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras! Accable mon cœur de cette certitude-là! J'agis de bonne foi; donne-moi du secours contre moi-même, il m'est nécessaire, je te le demande à genoux.

(*Il se jette à genoux. Dans ce moment, M. Orgon et Mario entrent, et ne disent mot.*)

SCÈNE X.

M. ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE.

SILVIA.

Ah! nous y voilà! il ne manquoit plus que cette façon-là à mon aventure. Que je suis malheureuse! c'est ma facilité qui le place là. Lève-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure; il peut venir quelqu'un; je dirai ce qu'il te plaira; que me veux-tu? je ne te hais point, lève-toi; je t'aimerois si je pouvois; tu ne me déplais point, cela doit te suffire.

DORANTE.

Quoi! Lisette, si je n'étois pas ce que je suis, si j'étois riche, d'une condition honnête, et que je t'aimasse autant que je t'aime, ton cœur n'auroit point de répugnance pour moi?

SILVIA.

Assurément.

DORANTE.

Tu ne me haïrois pas ? tu me souffrirois ?

SILVIA.

Volontiers : mais lève-toi.

DORANTE.

Tu parois le dire sérieusement ; et si cela est, ma raison est perdue.

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, et tu ne te lèves point.

M. ORGON, *s'approchant.*

C'est bien dommage de vous interrompre ; cela va à merveille, mes enfans, courage.

SILVIA.

Je ne saurois empêcher ce garçon de se mettre à genoux, Monsieur ; je ne suis pas en état de lui en imposer, je pense.

M. ORGON.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux ; mais j'ai à te dire un mot, Lisette, et vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis : vous le voulez bien, Bourguignon?

DORANTE.

Je me retire, Monsieur.

M. ORGON.

Allez, et tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

DORANTE.

Moi, Monsieur?

MARIO.

Vous-même, M. Bourguignon ; vous ne brillez

pas trop dans le respect que vous avez pour votre maître, dit-on.

DORANTE.

Je ne sais ce qu'on veut dire.

M. ORGON.

Adieu, adieu; vous vous justifierez une autre fois.

SCÈNE XI.

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

M. ORGON.

En bien! Silvia, vous ne nous regardez pas; vous avez l'air tout embarrassé.

SILVIA.

Moi, mon père? et où seroit le motif de mon embarras? je suis, grâce au ciel, comme à mon ordinaire; je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

MARIO.

Il y a quelque chose, ma sœur, il y a quelque chose.

SILVIA.

Quelque chose dans votre tête, à la bonne heure, mon frère; mais pour dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

M. ORGON.

C'est donc ce garçon qui vient de sortir qui t'inspire cette extrême antipathie que tu as pour son maître?

SILVIA.

Qui? le domestique de Dorante?

M. ORGON.

Oui, le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne savois pas l'épithète, ne me parle pas de lui.

M. ORGON.

Cependant on prétend que c'est lui qui le détruit auprès de toi, et c'est sur quoi j'étois bien aise de te parler.

SILVIA.

Ce n'est pas la peine, mon père, et personne au monde que son maître ne m'a donné l'aversion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi, tu as beau dire, ma sœur, elle est trop forte pour être si naturelle, et quelqu'un y a aidé.

SILVIA, *avec vivacité.*

Avec quel air mystérieux vous me dites cela, mon frère! et qui est donc ce quelqu'un qui y a aidé? voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur es-tu, ma sœur! comme tu t'emportes!

SILVIA.

C'est que je suis bien lasse de mon personnage, et que je me serois déjà démasquée, si je n'avois pas craint de fâcher mon père.

M. ORGON.

Gardez-vous-en bien, ma fille; je viens ici pour vous le recommander. Puisque j'ai eu la complaisance de vous permettre votre déguisement, il

faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de suspendre votre jugement sur Dorante, et de voir si l'aversion qu'on vous a donnée pour lui est légitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon père? Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

MARIO.

Quoi! ce babillard qui vient de sortir ne t'a pas un peu dégoûtée de lui?

SILVIA, *avec feu.*

Que vos discours sont désobligeans! M'a dégoûtée de lui, dégoûtée! J'essuie des expressions bien étranges; je n'entends plus que des choses inouïes, qu'un langage inconcevable; j'ai l'air embarrassé, il y a quelque chose, et puis c'est le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée: c'est tout ce qu'il vous plaira, mais je n'y entends rien.

MARIO.

Pour le coup, c'est toi qui es étrange; à qui en as-tu donc? d'où vient que tu es si fort sur le qui vive? dans quelle idée nous soupçonnes-tu?

SILVIA.

Courage! mon frère. Par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque? Quel soupçon voulez-vous qui me vienne? avez-vous des visions?

M. ORGON.

Il est vrai que tu es si agitée, que je ne te reconnois point non plus. Ce sont apparemment ces mouvemens-là qui sont cause que Lisette nous a

parlé comme elle a fait ; elle accusoit ce valet de ne t'avoir pas entretenue à l'avantage de son maître ; et madame, nous a-t-elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colère, que j'en suis encore toute surprise, et c'est sur ce mot de surprise que nous l'avons querellée ; mais ces gens-là ne savent pas la conséquence d'un mot.

SILVIA.

L'impertinente ! y a-t-il rien de plus haïssable que cette fille-là ? J'avoue que je me suis fâchée par un esprit de justice pour ce garçon.

MARIO.

Je ne vois point de mal à cela.

SILVIA.

Y a-t-il rien de plus simple ? Quoi ! parce que je suis équitable, et que je veux qu'on ne nuise à personne, que je veux sauver un domestique du tort qu'on peut lui faire auprès de son maître, on dit que j'ai des emportemens, des fureurs dont on est surpris. Un moment après, un mauvais esprit raisonne ; il faut se fâcher, il faut la faire taire, et prendre mon parti contre elle à cause de la conséquence de ce qu'elle dit. Mon parti ! J'ai donc besoin qu'on me défende, qu'on me justifie ? on peut donc mal interpréter ce que je fais ? mais que fais-je ? de quoi m'accuse-t-on ? instruisez-moi, je vous en conjure ; cela est-il sérieux ? me joue-t-on ? se moque-t-on de moi ? je ne suis pas tranquille.

M. ORGON.

Doucement donc.

SILVIA.

Non, Monsieur, il n'y a point de douceur qui tienne; comment donc, des surprises! des conséquences! Eh! qu'on s'explique, que veut-on dire? On accuse ce valet, et on a tort; vous vous trompez tous, Lisette est une folle, il est innocent, et voilà qui est fini : pourquoi donc m'en parler encore? car je suis outrée.

M. ORGON.

Tu te retiens, ma fille, tu aurois grande envie de me quereller aussi; mais faisons mieux, il n'y a que ce valet qui est suspect ici, Dorante n'a qu'à le chasser.

SILVIA.

Quel malheureux déguisement! Surtout, que Lisette ne m'approche pas; je la hais plus que Dorante.

M. ORGON.

Tu la verras, si tu veux : mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille; car il t'aime, et cela t'importune assurément.

SILVIA.

Je n'ai point à m'en plaindre; il me prend pour une suivante; et il me parle sur ce ton-là; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

MARIO.

Tu n'en es pas tant la maîtresse que tu le dis bien.

M. ORGON.

Ne l'avons-nous pas vu se mettre à genoux malgré toi? n'as-tu pas été obligée pour le faire lever de lui dire qu'il ne te déplaisoit pas?

SILVIA, *à part.*

J'étouffe!

MARIO.

Encore a-t-il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerois, que tu aies tendrement ajouté, volontiers, sans quoi il y seroit encore.

SILVIA.

L'heureuse apostille! mon frère, mais comme l'action m'a déplu, la répétition n'en est pas aimable. Ah çà! parlons sérieusement: quand finira la comédie que vous vous donnez sur mon compte?

M. ORGON.

La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connoissance de cause; attends encore, tu me remercieras du délai que je demande, je t'en réponds.

MARIO.

Tu épouseras Dorante, et même avec inclination, je te le prédis... Mais, mon père, je vous demande grâce pour le valet.

SILVIA,

Pourquoi grâce? et moi je veux qu'il sorte.

M. ORGON.

Son maître en décidera; allons-nous-en.

MARIO.

Adieu, adieu, ma sœur; sans rancune.

SCÈNE XII.

SILVIA, *seule;* DORANTE, *qui vient peu après.*

SILVIA.

Ah! que j'ai le cœur serré! je ne sais ce qui se mêle à l'embarras où je me trouve; toute cette aventure-ci m'afflige; je me défie de tous les visages, je ne suis contente de personne, je ne le suis pas de moi-même.

DORANTE.

Ah! je te cherchois, Lisette.

SILVIA.

Ce n'étoit pas la peine de me trouver, car je te fuis, moi.

DORANTE, *l'empêchant de sortir.*

Arrête donc, Lisette, j'ai à te parler pour la dernière fois; il s'agit d'une chose de conséquence qui regarde tes maîtres.

SILVIA.

Va la dire à eux-mêmes; je ne te vois jamais que tu ne me chagrines, laisse-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant; mais écoute-moi, te dis-je: tu vas voir les choses bien changer de face par ce que je te vais dire.

SILVIA.

Eh bien! parle donc, je t'écoute, puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le secret?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois; mais tâche de m'estimer sans me le dire, car cela sent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes, Lisette: tu m'as promis le secret; achevons. Tu m'as vu dans de grands mouvemens, je n'ai pu me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà, je me défendrai bien de t'entendre, moi; adieu.

DORANTE.

Reste, ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh! qui es-tu donc?

DORANTE.

Ah! Lisette, c'est ici où tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'est pas à ton cœur que je parle, c'est à toi.

DORANTE.

Personne ne vient-il?

SILVIA.

Non.

DORANTE.

L'état où sont les choses me force à te le dire,

je suis trop honnête homme pour ne pas en arrêter le cours.

SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Sache que celui qui est avec ta maîtresse n'est pas ce qu'on pense.

SILVIA, *vivement.*

Qui est-il donc ?

DORANTE.

Un valet.

SILVIA.

Après ?

DORANTE.

C'est moi qui suis Dorante.

SILVIA, *à part.*

Ah ! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulois sous cet habit pénétrer un peu ce que c'étoit que ta maîtresse avant que de l'épouser. Mon père en partant me permit ce que j'ai fait, et l'événement m'en paroît un songe. Je hais la maîtresse dont je devois être l'époux, et j'aime la suivante qui ne devoit trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je fasse à présent? Je rougis pour elle de le dire, mais ta maîtresse a si peu de goût, qu'elle est éprise de mon valet au point qu'elle l'épousera si on la laisse faire : quel parti prendre ?

SILVIA, *à part.*

Cachons-lui qui je suis... (*Haut.*) Votre situa-

tion est neuve assurément. Mais, Monsieur, je vous fais d'abord mes excuses de tout ce que mes discours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

DORANTE, *vivement.*

Tais-toi, Lisette, tes excuses me chagrinent : elles me rappellent la distance qui nous sépare, et ne me la rendent que plus douloureuse.

SILVIA.

Votre penchant pour moi est-il si sérieux ? m'aimez-vous jusque là ?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien; et dans cet état, la seule douceur que je pouvois goûter, c'étoit de croire que tu ne me haïssois pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choisi dans la condition où je suis, est assurément bien digne qu'on l'accepte, et je le paierois volontiers du mien, si je ne craignois pas de le jeter dans un engagement qui lui feroit tort.

DORANTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette ? y ajoutes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles ?

SILVIA.

J'entends quelqu'un, patientez encore sur l'article de votre valet, les choses n'iront pas si vîte,

vous nous reverrons, et nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je suivrai tes conseils. (*Il sort.*)

SILVIA.

Allons, j'avois grand besoin que ce fût là Dorante.

SCÈNE XIII.

MARIO, SILVIA.

MARIO.

Je viens te retrouver, ma sœur : nous t'avons laissée dans des inquiétudes qui me touchent; je veux t'en tirer, écoute-moi.

SILVIA, *vivement.*

Ah! vraiment, mon frère, il y a bien d'autres nouvelles.

MARIO.

Qu'est-ce que c'est ?

SILVIA.

Ce n'est point Bourguignon, mon frère, c'est Dorante.

MARIO.

Duquel parlez-vous donc ?

SILVIA.

De lui, vous dis-je; je viens de l'apprendre tout à l'heure; il sort : il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas ?

MARIO.

Si j'y comprends rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, sortons d'ici, allons trouver mon père, il faut qu'il le sache. J'aurai besoin de vous aussi, mon frère; il me vient de nouvelles idées : il faudra feindre de m'aimer, vous en avez déjà dit quelque chose en badinant; mais surtout gardez bien le secret, je vous en prie.

MARIO.

Oh! je le garderai bien, car je ne sais ce que c'est.

SILVIA.

Allons, mon frère, venez, ne perdons point de temps; il n'est jamais rien arrivé d'égal à cela.

MARIO.

Je prie le ciel qu'elle n'extravague pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Hélas! Monsieur, mon très-honoré maître, je vous en conjure.

DORANTE.

Encore ?

PASQUIN.

Ayez compassion de ma bonne aventure ; ne pòrtez point guignon à mon bonheur, qui va son train si rondement : ne lui fermez point le passage.

DORANTE.

Allons donc, misérable ; je crois que tu te moques de moi ! Tu mériterois cent coups de bâton.

PASQUIN.

Je ne les refuse point, si je les mérite ; mais, quand je les aurai reçus, permettez-moi d'en mériter d'autres. Voulez-vous que j'aille chercher le bâton ?

DORANTE.

Maraud.

PASQUIN.

Maraud, soit; mais cela n'est point contraire à faire fortune.

DORANTE.

Ce coquin! quelle imagination il lui prend!

PASQUIN.

Coquin est encore bon; il me convient aussi. Un maraud n'est point déshonoré d'être appelé coquin; mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment! insolent! tu veux que je laisse un honnête homme dans l'erreur, et que je souffre que tu épouses sa fille sous mon nom? Ecoute, si tu me parles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti M. Orgon de ce que tu es, je te chasse, entends-tu?

PASQUIN.

Accommodons-nous: cette demoiselle m'adore, elle m'idolâtre; si je lui dis mon état de valet, et que nonobstant, son tendre cœur soit toujours friand de la noce avec moi, ne laisserez-vous pas jouer les violons?

DORANTE.

Dès qu'on te connoîtra, je ne m'en embarrasse plus.

PASQUIN.

Bon! et je vais de ce pas prévenir cette généreuse personne sur mon habit de caractère; j'espère que ce ne sera pas un galon de couleur qui nous brouillera ensemble, et que son amour me fera

fera passer à la table en dépit du sort, qui ne m'a mis qu'au buffet.

SCÈNE II.

DORANTE, *seul, et ensuite* MARIO.

DORANTE.

Tout ce qui se passe ici, tout ce qui m'y est arrivé à moi-même est incroyable.... Je voudrois pourtant bien voir Lisette, et savoir le succès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de sa maîtresse pour me tirer d'embarras. Allons voir si je pourrai la trouver seule.

MARIO.

Arrêtez, Bourguignon, j'ai un mot à vous dire.

DORANTE.

Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur?

MARIO.

Vous en contez à Lisette?

DORANTE.

Elle est si aimable qu'on auroit de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites?

DORANTE.

Monsieur, elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'esprit: ne fais-tu pas l'hypocrite?

DORANTE.

Non; mais qu'est-ce que cela vous fait, supposé que Lisette eût du goût pour moi?

MARIO.

Du goût pour lui! Où prenez-vous vos termes? Vous avez le langage bien précieux pour un garçon de votre espèce.

DORANTE.

Monsieur, je ne saurois parler autrement.

MARIO.

C'est apparemment avec ces petites délicatesses là que vous attaquez Lisette? Cela imite l'homme de condition.

DORANTE.

Je vous assure, Monsieur, que je n'imite personne : mais sans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, et vous aviez autre chose à me dire? Nous parlions de Lisette, de mon inclination pour elle et de l'intérêt que vous y prenez.

MARIO.

Comment! morbleu! il y a déjà un ton de jalousie dans ce que tu me réponds? Modère-toi un peu. Eh bien! tu me disois qu'en supposant que Lisette eût du goût pour toi; après?

DORANTE.

Pourquoi faudroit-il que vous le sussiez, Monsieur?

MARIO.

Ah! le voici : c'est que malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je serois très-fâché qu'elle t'aimât; c'est que, sans autre raisonnement, je te défends de t'adresser davantage à elle : non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime, elle me paroît

avoir le cœur trop haut pour cela ; mais c'est qu'il me déplaît, à moi, d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi! je vous crois; car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il est, n'est pas même content que vous soyez le sien.

MARIO.

Il prendra patience.

DORANTE.

Il faudra bien : mais, Monsieur, vous l'aimez donc beaucoup?

MARIO.

Assez pour m'attacher sérieusement à elle dès que j'aurai pris de certaines mesures. Comprends-tu ce que cela signifie?

DORANTE.

Oui, je crois que je suis au fait ; et sur ce pied-là vous êtes aimé, sans doute.

MARIO,

Qu'en penses-tu? Est-ce que je ne vaux pas la peine de l'être?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loué par vos propres rivaux, peut-être?

MARIO.

La réponse est de bon sens, je te la pardonne; mais je suis bien mortifié de ne pouvoir pas dire qu'on m'aime, et je ne le dis pas pour t'en rendre compte, comme tu le crois bien; mais c'est qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez, Monsieur, Lisette ne sait donc pas vos desseins?

MARIO.

Lisette sait tout le bien que je lui veux, et n'y paroît pas sensible; mais j'espère que la raison me gagnera son cœur. Adieu; retire-toi sans bruit. Son indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre, doit te consoler du sacrifice que tu feras... ta livrée n'est pas propre à faire pencher la balance en ta faveur, et tu n'es pas fait pour lutter contre moi.

SCÈNE III.

MARIO, SILVIA, DORANTE.

MARIO.

Ah! te voilà, Lisette?

SILVIA.

Qu'avez-vous, Monsieur? vous me paroissez ému.

MARIO.

Ce n'est rien; je disois un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il est triste: est-ce que vous le querelliez?

DORANTE.

Monsieur m'apprend qu'il vous aime, Lisette.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute.

DORANTE.

Et me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il me défend donc de vous paroître aimable.

MARIO.

Je ne saurois empêcher qu'il ne t'aime, belle Lisette ; mais je ne veux pas qu'il te le dise.

SILVIA.

Il ne me le dit plus, il ne fait que me le répéter.

MARIO.

Du moins ne te le répétera-t-il pas quand je serai présent. Retirez-vous, Bourguignon.

DORANTE.

J'attends qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

Encore ?

SILVIA.

Il dit qu'il attend, ayez donc patience.

DORANTE.

Avez-vous de l'inclination pour Monsieur ?

SILVIA.

Quoi, de l'amour ? Oh ! je crois qu'il ne sera pas nécessaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas ?

MARIO.

En vérité, je joue ici un joli personnage : qu'il sorte donc ; à qui est-ce que je parle ?

DORANTE.

A Bourguignon, voilà tout.

MARIO.

Eh bien ! qu'il s'en aille.

DORANTE, *à part.*

Je souffre.

SILVIA.

Cédez, puisqu'il se fâche.

DORANTE, *bas, à Silvia.*

Vous ne demandez peut-être pas mieux?

MARIO.

Allons, finissons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Lisette.

SCÈNE IV.

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

SILVIA.

Si je n'aimois pas cet homme-là, avouons que je serois bien ingrate.

MARIO, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

M. ORGON.

De quoi riez-vous, Mario?

MARIO.

De la colère de Dorante, qui sort, et que j'ai obligé de quitter Lisette.

SILVIA.

Mais que vous a-t-il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête à tête avec lui?

MARIO.

Je n'ai jamais vu d'homme, ni plus intrigué, ni de plus mauvaise humeur.

M. ORGON.

Je ne suis pas fâché qu'il soit la dupe de son propre stratagême; et d'ailleurs, à le bien prendre, il n'y a rien de si flatteur ni de plus obligeant pour lui que tout ce que tu as fait jusqu'ici, ma fille; mais en voilà assez.

MARIO.

Mais où en est-il précisément, ma sœur?

SILVIA.

Hélas! mon frère, je vous avoue que j'ai lieu d'être contente.

MARIO.

Hélas! mon frère, me dit-elle; sentez-vous cette paix douce qui se mêle à ce qu'elle dit?

M. ORGON.

Quoi! ma fille, tu espères qu'il ira jusqu'à t'offrir sa main sous le déguisement où te voilà?

SILVIA.

Oui, mon cher père, je l'espère.

MARIO.

Friponne que tu es, avec ton cher père; tu ne nous grondes plus à présent; tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me passez rien.

MARIO.

Ah! ah! je prends ma revanche; tu m'as tantôt chicané sur les expressions, il faut bien à mon tour que je badine un peu sur les tiennes; ta joie est bien aussi divertissante que l'étoit ton inquiétude.

M. ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille, j'acquiesce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA.

Ah! Monsieur, si vous saviez combien je vous aurai d'obligation! Dorante et moi, nous sommes destinés l'un pour l'autre, il doit m'épouser; « si » vous saviez combien je lui tiendrai compte de » ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien » mon cœur gardera le souvenir de l'excès de » tendresse qu'il me montre »; si vous saviez combien tout ceci va rendre notre union aimable: Il ne pourra jamais se rappeler notre histoire sans m'aimer, je n'y songerai jamais que je ne l'aime. Vous avez fondé notre bonheur pour la vie, en me laissant faire; c'est un mariage unique, c'est une aventure dont le seul récit est attendrissant; c'est le coup de hasard le plus singulier, le plus heureux, le plus....

MARIO.

Ah! ah! ah! que ton cœur a de caquet, ma sœur! quelle éloquence!

M. ORGON.

Il faut convenir que le régal que tu te donnes est charmant, surtout si tu achèves.

SILVIA.

Cela vaut fait, Dorante est vaincu; j'attends mon captif.

MARIO.

Ses fers seront plus dorés qu'il ne pense; mais

je lui crois l'ame en peine, et j'ai pitié de ce qu'il souffre.

SILVIA.

Ce qui lui en coûte à se déterminer ne me le rend que plus estimable : il pense qu'il chagrinera son père en m'épousant ; il croit trahir sa fortune et sa naissance, voilà de grands sujets de réflexion, je serai charmée de triompher ; mais il faut que j'arrache ma victoire, et non pas qu'il me la donne ; je veux un combat entre l'amour et la raison.

MARIO.

Et que la raison y périsse?

M. ORGON.

C'est-à-dire, que tu veux qu'il sente toute l'étendue de l'impertinence qu'il croira faire : quelle insatiable vanité d'amour-propre !

MARIO.

Cela, c'est l'amour-propre d'une femme, et il est tout au plus uni.

SCÈNE V.

M. ORGON, MARIO, SILVIA, LISETTE.

M. ORGON.

Paix, voici Lisette : voyons ce qu'elle nous veut.

LISETTE.

Monsieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante, que vous livriez sa tête à ma discrétion ; je vous ai pris au mot, j'ai tra-

vaillé comme pour moi, et vous verrez de l'ouvrage bien fait; allez, c'est une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en fasse à présent, Madame me le cède-t-elle?

M. ORGON.

Ma fille, encore une fois n'y prétendez-vous rien?

SILVIA.

Non, je te le donne, Lisette, je te remets tous mes droits; et pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

LISETTE.

Quoi! vous voulez bien que je l'épouse? Monsieur le veut bien aussi?

M. ORGON.

Oui, qu'il s'accommode: pourquoi t'aime-t-il?

MARIO.

J'y consens aussi, moi.

LISETTE.

Moi aussi, et je vous en remercie tous.

M. ORGON.

Attends, j'y mets pourtant une petite restriction; c'est qu'il faudroit, pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui dises un peu qui tu es.

LISETTE.

Mais si je le lui dis un peu, il le saura tout à fait.

M. ORGON.

Eh bien! cette tête en si bon état ne soutien-

dra-t-elle pas cette secousse là? je ne le crois pas de caractère à s'effaroucher là-dessus.

LISETTE.

Le voici qui me cherche, ayez donc la bonté de me laisser le champ libre; il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

M. ORGON.

Cela est juste, retirons-nous.

SILVIA.

De tout mon cœur.

MARIO.

Allons.

SCÈNE VI.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Enfin, ma reine, je vous vois, et je ne vous quitte plus; car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, et j'ai cru que vous esquiviez la mienne.

LISETTE.

Il faut vous avouer, Monsieur, qu'il en étoit quelque chose.

PASQUIN.

Comment donc, ma chère ame, élixir de mon cœur! avez-vous entrepris la fin de ma vie?

LISETTE.

Non, mon cher, la durée m'en est trop précieuse.

PASQUIN.

Ah! que ces paroles me fortifient!

LISETTE.

Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

PASQUIN.

Je voudrois bien pouvoir baiser ces petits mots-là, et les cueillir sur votre bouche avec la mienne.

LISETTE.

Mais vous me pressiez sur notre mariage, et mon père ne m'avoit pas encore permis de vous répondre. Je viens de lui parler, et j'ai son aveu, pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

PASQUIN.

Avant que je la demande à lui, souffrez que je la demande à vous; je veux lui rendre mes grâces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne, qui en est véritablement indigne.

LISETTE.

Je ne refuse pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toujours.

PASQUIN.

Chère petite main rondelette et potelée, je vous prends sans marchander : je ne suis pas en peine de l'honneur que vous me ferez; il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiète.

LISETTE.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

PASQUIN.

Ah! que nenni; vous ne savez pas cette arithmétique-là aussi bien que moi.

LISETTE.

Je regarde pourtant votre amour comme un présent du ciel.

PASQUIN.

Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas, il est bien mesquin.

LISETTE.

Je ne le trouve que trop magnifique.

PASQUIN.

C'est que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE.

Vous ne sauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.

PASQUIN.

Ne faites point dépense d'embarras; je serois bien effronté, si je n'étois pas modeste.

LISETTE.

Enfin, Monsieur, faut-il vous dire que c'est moi que votre tendresse honore?

PASQUIN.

Ahi! ahi! je ne sais plus où me mettre.

LISETTE.

Encore une fois, Monsieur, je me connois.

PASQUIN.

Eh! je me connois bien aussi, et je n'ai pas là une fameuse connoissance, ni vous non plus, quand vous l'aurez faite: mais, c'est-là le diable,

que de me connoître; vous ne vous attendez pas au fond du sac.

LISETTE, *à part.*

Tant d'abaissement n'est pas naturel. (*Haut.*) D'où vient me dites-vous cela?

PASQUIN.

Et voilà où gît le lièvre.

LISETTE.

Mais encore? Vous m'inquiétez : est-ce que vous n'êtes pas?...

PASQUIN.

Ahi, ahi! vous m'ôtez ma couverture.

LISETTE.

Sachons de quoi il s'agit?

PASQUIN, *à part.*

Préparons un peu cette affaire-là. (*Haut.*) Madame, votre amour est-il d'une constitution bien robuste? soutiendra-t-il bien la fatigue que je vais lui donner? un mauvais gîte lui fait-il peur? je vais le loger petitement.

LISETTE.

Ah! tirez-moi d'inquiétude : en un mot, quî êtes-vous?

PASQUIN.

Je suis... N'avez-vous jamais vu de fausse monnoie? savez-vous ce que c'est qu'un louis d'or faux? Eh bien! je ressemble assez à cela.

LISETTE.

Achevez donc; quel est votre nom?

PASQUIN.

Mon nom? (*A part.*) Lui dirai-je que je m'appelle Pasquin? Non, cela rime trop avec coquin.

LISETTE.

Eh bien?

PASQUIN.

Ah! dame, il y a un peu à tirer ici. Haïssez-vous la qualité de soldat?

LISETTE.

Qu'appelez-vous un soldat?

PASQUIN.

Oui; par exemple, un soldat d'antichambre.

LISETTE.

Un soldat d'antichambre! Ce n'est donc point Dorante à qui je parle, enfin?

PASQUIN.

C'est lui qui est mon capitaine.

LISETTE.

Faquin!

PASQUIN, *à part.*

Je n'ai pu éviter la rime.

LISETTE.

Mais voyez ce magot! tenez!

PASQUIN, *à part.*

La jolie culbute que je fais là!

LISETTE.

Il y a une heure que je lui demande grâce et que je m'épuise en humilités pour cet animal-là!

PASQUIN.

Hélas! Madame, si vous préfériez l'amour à la

gloire, je vous ferois bien autant de profit qu'un Monsieur.

LISETTE, *riant.*

Ah! ah! ah! je ne saurois pourtant m'empêcher d'en rire, avec sa gloire; et il n'y a plus que ce parti-là à prendre. Va, va, ma gloire te pardonne, elle est de bonne composition.

PASQUIN.

Tout de bon, charitable dame? ah! que mon amour vous promet de reconnoissance!

LISETTE.

Touche là, Pasquin, je suis prise pour dupe: le soldat d'antichambre de monsieur vaut bien la coiffeuse de madame.

PASQUIN.

La coiffeuse de madame?

LISETTE.

C'est mon capitaine, ou l'équivalent.

PASQUIN.

Masque!

LISETTE.

Prends ta revanche.

PASQUIN.

Mais, voyez cette magotte, avec qui, depuis une heure, j'entre en confusion de ma misère!

LISETTE.

Venons au fait; m'aimes-tu?

PASQUIN.

Pardi oui! en changeant de nom, tu n'as pas changé de visage, et tu sais bien que nous nous

sommes promis fidélité en dépit de toutes les fautes d'orthographe!

LISETTE.

Va, le mal n'est pas grand; consolons-nous, ne faisons semblant de rien, et n'apprêtons point à rire; il y a apparence que ton maître est encore dans l'erreur à l'égard de ma maîtresse : ne l'avertis de rien, laissons les choses comme elles sont. Je crois que le voici qui entre. Monsieur, je suis votre servante.

PASQUIN.

Et moi votre valet, Madame. (*Riant.*) Ah! ah! ah!

SCÈNE VII.

DORANTE, PASQUIN.

DORANTE.

Eh bien! tu quittes la fille d'Orgon, lui as-tu dit qui tu étois?

PASQUIN.

Pardi oui! la pauvre enfant! j'ai trouvé son cœur plus doux qu'un agneau; il n'a pas soufflé. Quand je lui ai dit que je m'appelois Pasquin, que j'avois un habit d'ordonnance : Eh bien! mon ami, m'a-t-elle dit, chacun a son nom dans la vie, chacun a son habit; le vôtre ne vous coûte rien, cela ne laisse pas que d'être gracieux.

DORANTE.

Quelle sotte histoire me contes-tu là?

PASQUIN.

Tant y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE.

Comment! elle consent à t'épouser?

PASQUIN.

La voilà bien malade.

DORANTE.

Tu m'en imposes; elle ne sait pas qui tu es.

PASQUIN.

Par la ventrebleu! voulez-vous gager que je l'épouse avec la casaque sur le corps, avec une souquenille si vous me fâchez? je veux bien que vous sachiez qu'un amour de ma façon n'est point sujet à la casse, que je n'ai pas besoin de votre friperie pour pousser ma pointe, et que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

DORANTE.

Tu es un fourbe, cela n'est pas concevable, et je vois bien qu'il faudra que j'avertisse M. Orgon.

PASQUIN.

Qui? notre père? Ah! le bon-homme, nous l'avons dans notre manche; c'est le meilleur humain, la meilleure pâte d'homme.... Vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE.

Quel extravagant! As-tu vu Lisette?

PASQUIN.

Lisette? non; peut-être a-t-elle passé devant mes yeux; mais un honnête homme ne prend pas garde à une chambrière : je vous cède ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t'en; la tête te tourne.

PASQUIN.

Vos petites manières sont un peu aisées; mais c'est la grande habitude qui fait cela. Adieu, quand j'aurai épousé, nous vivrons but à but; votre soubrette arrive. Bonjour, Lisette, je vous recommande Bourguignon; c'est un garçon qui a quelque mérite.

SCÈNE VIII.

SILVIA, DORANTE.

DORANTE, *à part.*

Qu'ELLE est digne d'être aimée! Pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu?

SILVIA.

Où étiez-vous donc, Monsieur? depuis que j'ai quitté Mario, je n'ai pu vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à M. Orgon.

DORANTE.

Je ne me suis pourtant pas éloigné; mais de quoi s'agit-il?

SILVIA, *à part.*

Quelle froideur! (*Haut.*) J'ai eu beau décrier votre valet, et prendre sa conscience à témoin de son peu de mérite; j'ai eu beau lui représenter qu'on pouvoit du moins reculer le mariage, il ne m'a pas seulement écoutée; je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le notaire, et qu'il est temps de vous déclarer.

DORANTE.

C'est mon intention; je vais partir *incognito*,

et je laisserai un billet qui instruira M. Orgon de tout.

SILVIA, *à part.*

Partir! ce n'est pas là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée?

SILVIA.

Mais... pas trop.

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la situation où je suis, à moins que de parler moi-même, et je ne saurois m'y résoudre; j'ai d'ailleurs d'autres raisons qui veulent que je me retire; je n'ai plus que faire ici.

SILVIA.

Comme je ne sais pas vos raisons; je ne puis ni les approuver, ni les combattre; et ce n'est pas à moi à vous les demander.

DORANTE.

Il vous est aisé de les soupçonner, Lisette.

SILVIA.

Mais, je pense, par exemple, que vous avez du dégoût pour la fille de M. Orgon.

DORANTE.

Ne voyez-vous que cela?

SILVIA.

Il y a bien encore certaines choses que je pourrois supposer; mais je ne suis pas folle, et je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire. Adieu, Lisette.

SILVIA.

Prenez garde; je crois que vous ne m'entendez pas, je suis obligée de vous le dire.

DORANTE.

A merveille! et l'explication ne me seroit pas favorable; gardez-moi le secret jusqu'à mon départ.

SILVIA.

Quoi! sérieusement vous partez?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable d'être si bien au fait!

DORANTE.

Cela est bien naïf. Adieu. (*Il s'en va.*)

SILVIA, *à part.*

S'il part, je ne l'aime plus; je ne l'épouserai jamais... (*Elle le regarde aller.*) Il s'arrête pourtant, il rêve, il regarde si je tourne la tête; je ne saurois le rappeler, moi... Il seroit pourtant singulier qu'il partît après tout ce que j'ai fait... Ah! voilà qui est fini, il s'en va, je n'ai pas tant de pouvoir sur lui que je le croyois: mon frère est un maladroit; il s'y est mal pris; les gens indifférens gâtent tout. Ne suis-je pas bien avancée? quel dénouement!... Dorante reparoît pourtant; il me semble qu'il revient; je me dédis donc, je l'aime encore... Feignons de sortir, afin qu'il

m'arrête : il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque chose.

DORANTE, *l'arrêtant.*

Restez, je vous prie, j'ai encore quelque chose à vous dire.

SILVIA.

A moi, Monsieur?

DORANTE.

J'ai de la peine à partir sans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh! Monsieur, de quelle conséquence est-il de vous justifier auprès de moi? Ce n'est pas la peine, je ne suis qu'une suivante, et vous me le faites bien sentir.

DORANTE.

Moi, Lisette! est-ce à vous à vous plaindre? vous qui me voyez prendre mon parti, sans me rien dire.

SILVIA.

Hum! si je voulois, je vous répondrois bien là-dessus.

DORANTE.

Répondez donc, je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais, que dis-je! Mario vous aime.

SILVIA.

Cela est vrai.

DORANTE.

Vous êtes sensible à son amour, je l'ai vu par

l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allasse, ainsi vous ne sauriez m'aimer.

SILVIA.

Je suis sensible à son amour, qui est-ce qui vous l'a dit? Je ne saurois vous aimer, qu'en savez-vous? vous décidez bien vîte.

DORANTE.

Eh bien! Lisette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, instruisez-moi de ce qui en est, je vous en conjure.

SILVIA.

Instruire un homme qui part.

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laissez-moi, tenez, si vous m'aimez, ne m'interrogez point; vous ne craignez que mon indifférence, et vous êtes trop heureux que je me taise. Que vous importent mes sentimens?

DORANTE.

Ce qu'ils m'importent, Lisette! peux-tu douter encore que je ne t'adore?

SILVIA.

Non, et vous me le répétez si souvent, que je vous crois; mais pourquoi m'en persuadez-vous? que voulez-vous que je fasse de cette pensée-là, Monsieur? je vais vous parler à cœur ouvert, vous m'aimez, mais votre amour n'est pas une chose bien sérieuse pour vous. Que de ressources n'avez-vous pas pour vous en défaire? La distance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver sur votre chemin, l'envie qu'on aura

de vous rendre sensible, les amusemens d'un homme de condition, tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez peut-être au sortir d'ici, et vous aurez raison; mais moi, Monsieur, si je m'en ressouviens, comme j'en ai peur, s'il m'a frappée, quel secours aurai-je contre l'impression qu'il m'aura faite? qui est-ce qui me dédommagera de votre perte? qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place? Savez-vous bien que si je vous aimois, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucheroit plus? Jugez donc de l'état où je resterois; ayez la générosité de me cacher votre amour: moi qui vous parle, je me ferois un scrupule de vous dire que je vous aime dans les dispositions où vous êtes, l'aveu de mes sentimens pourroit exposer votre raison, et vous voyez bien aussi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah! ma chère Lisette! que viens-je d'entendre? tes paroles ont un feu qui me pénètre, je t'adore, je te respecte. Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune qui ne disparoisse devant une ame comme la tienne; j'aurois honte que mon orgueil tînt encore contre toi, et mon cœur et ma main t'appartiennent.

SILVIA.

En vérité, ne mériteriez-vous pas que je les prisse? ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font, et croyez-vous que cela puisse durer?

DORANTE.

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

SILVIA.

Non, non; mais si vous me le demandez encore, tant pis pour vous.

DORANTE.

Vos menaces ne me font point de peur.

SILVIA.

Et Mario, vous n'y songez donc plus?

DORANTE.

Non, Lisette; Mario ne m'alarme plus, vous ne l'aimez point, vous ne pouvez plus me tromper, vous avez le cœur vrai, vous êtes sensible à ma tendresse, je ne saurois en douter au transport qui m'a pris, j'en suis sûr, et vous ne sauriez plus m'ôter cette certitude-là.

SILVIA.

Oh! je n'y tâcherai point, gardez-la, nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE.

Ne consentez-vous pas d'être à moi?

SILVIA.

Quoi! vous m'épouseriez malgré ce que vous êtes; malgré la colère d'un père, malgré votre fortune?

DORANTE.

Mon père me pardonnera dès qu'il vous aura vue, ma fortune nous suffit à tous deux, et le mérite vaut bien la naissance: ne disputons point, car je ne changerai jamais.

SILVIA.

Il ne changera jamais! Savez-vous bien que vous me charmez, Dorante?

DORANTE.

Ne gênez donc plus votre tendresse, et laissez-la répondre...

SILVIA.

Enfin, j'en suis venue à bout, vous... vous ne changerez jamais.

DORANTE.

Non, ma chère Lisette.

SILVIA.

Que d'amour!

SCÈNE IX.

M. ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE, LISETTE, PASQUIN.

SILVIA.

Ah! mon père, vous avez voulu que je fusse à Dorante, venez voir votre fille vous obéir avec plus de joie qu'on n'en eut jamais.

DORANTE.

Qu'entends-je! vous, son père, Monsieur?

SILVIA.

Oui, Dorante, la même idée de nous connoître nous est venue à tous deux; après cela je n'ai plus rien à vous dire; vous m'aimez, je n'en saurois douter : mais, à votre tour, jugez de mes sentimens pour vous, jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicatesse avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir.

M. ORGON.

Connoissez-vous cette lettre-là? Voilà par où j'ai appris votre déguisement, qu'elle n'a pourtant su que par vous.

DORANTE.

Je ne saurois vous exprimer mon bonheur, Madame, mais, ce qui m'enchante le plus, ce sont les preuves que je vous ai données de ma tendresse.

MARIO.

Dorante me pardonne-t-il la colère où j'ai mis Bourguignon?

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie.

PASQUIN.

De la joie, Madame; vous avez perdu votre rang, mais vous n'êtes point à plaindre puisque Pasquin vous reste.

LISETTE.

Belle consolation! il n'y a que toi qui gagnes à cela.

PASQUIN.

Je n'y perds pas; avant notre reconnoissance votre dot valoit mieux que vous, à présent vous valez mieux que votre dot. Allons, saute, marquis.

FIN DU JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD.

LA
SURPRISE DE L'AMOUR,

COMÉDIE,

PAR MARIVAUX,

Représentée, pour la première fois, le
31 décembre 1727.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE, veuve.
LE CHEVALIER.
LE COMTE.
LISETTE, suivante de la marquise.
LUBIN, valet du chevalier.
MONSIEUR HORTENSIUS, pédant.
UN LAQUAIS.

LA SURPRISE DE L'AMOUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, LISETTE.

(*La marquise entre tristement sur la scène, Lisette la suit sans qu'elle le sache.*)

LA MARQUISE, *s'arrêtant et soupirant.*

Ah!

LISETTE, *derrière elle.*

Ah!

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que j'entends? Ah! c'est vous?

LISETTE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

De quoi soupirez-vous?

LISETTE.

Moi? de rien. Vous soupirez, je prends cela pour une parole, et je vous réponds de même.

LA MARQUISE.

Fort bien; mais qui est-ce qui vous a dit de me suivre?

LISETTE.

Qui me l'a dit, Madame? vous m'appelez, je viens; vous marchez, je vous suis; j'attends le reste.

LA MARQUISE.

Je vous ai appelée, moi?

LISETTE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Allez, vous rêvez, retournez-vous-en; je n'ai pas besoin de vous.

LISETTE.

Retournez-vous-en! Les personnes affligées ne doivent point rester seules, Madame.

LA MARQUISE.

Ce sont mes affaires; laissez-moi.

LISETTE.

Cela ne fait qu'augmenter leur tristesse.

LA MARQUISE.

Ma tristesse me plaît.

LISETTE.

Et c'est à ceux qui vous aiment à vous secourir dans cet état-là; je ne veux pas vous laisser mourir de chagrin.

LA MARQUISE.

Ah! voyons donc où cela ira.

LISETTE.

Pardi! il faut bien se servir de sa raison dans la vie, et ne pas quereller les gens qui sont attachés à nous.

LA MARQUISE.

Il est vrai que votre zèle est fort bien entendu; pour m'empêcher d'être triste, il me met en colère.

LISETTE.

Eh bien! cela distrait toujours un peu : il vaut mieux quereller que soupirer.

LA MARQUISE.

Eh! laissez-moi; je dois soupirer toute ma vie.

LISETTE.

Vous devez, dites-vous? Oh! vous ne paierez jamais cette dette-là; vous êtes trop jeune, elle ne sauroit être sérieuse.

LA MARQUISE.

Eh! ce que je dis-là n'est que trop vrai; il n'y a plus de consolation pour moi, il n'y en a plus. Après deux ans de l'amour le plus tendre, épouser ce que l'on aime, ce qu'il y avoit de plus aimable au monde, l'épouser, et le perdre un mois après!

LISETTE.

Un mois! c'est toujours autant de pris. Je connois une dame qui n'a gardé son mari que deux jours : c'est cela qui est piquant.

LA MARQUISE.

J'ai tout perdu, vous dis-je.

LISETTE.

Tout perdu! Vous me faites trembler. Est-ce que tous les hommes sont morts?

LA MARQUISE.

Eh! que m'importe qu'il reste des hommes?

LISETTE.

Ah! Madame, que dites-vous là? Que le ciel les conserve: ne méprisons jamais nos ressources.

LA MARQUISE.

Mes ressources! à moi qui ne veux plus m'occuper que de ma douleur, moi qui ne vis presque plus que par un effort de raison!

LISETTE.

Comment donc, par un effort de raison? Voilà une pensée qui n'est pas de ce monde; mais vous êtes bien fraîche pour une personne qui se fatigue tant.

LA MARQUISE.

Je vous prie, Lisette, point de plaisanterie: vous me divertissez quelquefois, mais je ne suis pas à présent en situation de vous écouter.

LISETTE.

Ah çà! Madame, sérieusement, je vous trouve le meilleur visage du monde; voyez ce que c'est! quand vous aimiez la vie, peut-être que vous n'étiez pas si belle; la peine de vivre vous donne un air plus vif et plus mutin dans les yeux, et je vous conseille de batailler toujours contre la vie, cela vous réussit on ne peut pas mieux.

LA MARQUISE.

Que vous êtes folle! Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

LISETTE.

N'auriez-vous point dormi en rêvant que vous ne dormiez point? car vous avez le teint bien reposé : mais vous êtes un peu trop négligée, et je suis d'avis de vous arranger un peu la tête. Labrie, qu'on apporte ici la toilette de Madame.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que tu vas faire? Je n'en veux point.

LISETTE.

Vous n'en voulez point, vous refusez le miroir, un miroir, Madame; savez-vous bien que vous me faites peur? cela seroit sérieux, pour le coup, et nous allons voir cela. Il ne sera pas dit que vous serez charmante impunément; il faut que vous le voyez; et que cela vous console, et qu'il vous plaise de vivre. (*On apporte la toilette. Elle prend un siége.*) Allons, Madame, mettez-vous là, que je vous ajuste. Tenez, le savant que vous avez pris chez vous ne vous lira point de livre si consolant que ce que vous allez voir.

LA MARQUISE.

Oh! tu m'ennuyes : qu'ai-je besoin d'être mieux que je suis? Je ne veux voir personne.

LISETTE.

De grâce! un petit coup d'œil sur la glace, un seul petit coup d'œil, quand vous ne le donneriez que de côté; tâtez-en seulement.

LA MARQUISE.

Si tu voulois bien me laisser en repos?

LISETTE.

Quoi! votre amour-propre ne dit plus mot, et vous n'êtes pas à l'extrémité? cela n'est pas naturel, et vous trichez : faut-il vous parler franchement? je vous disois que vous étiez plus belle qu'à l'ordinaire, mais la vérité est que vous êtes très-changée, et je voulois vous attendrir un peu pour un visage que vous abandonnez bien durement.

LA MARQUISE.

Il est vrai que je suis dans un terrible état.

LISETTE.

Il n'y a donc qu'à emporter la toilette. Labrie, remettez cela où vous l'avez pris.

LA MARQUISE.

Je ne me pique plus, ni d'agrémens, ni de beauté.

LISETTE.

Madame, la toilette s'en va, je vous en avertis.

LA MARQUISE.

Mais, Lisette, je suis donc bien épouvantable?

LISETTE.

Extrêmement changée.

LA MARQUISE.

Voyons donc, car il faut bien que je me débarrasse de toi.

LISETTE.

Ah! je respire, vous voilà sauvée. Allons, courage, Madame. (*On rapporte le miroir.*)

LA MARQUISE.

Donne le miroir. Tu as raison, je suis bien abattue.

LISETTE, *lui donnant le miroir.*

Ne seroit-ce pas un meurtre que de laisser dépérir ce teint-là, qui n'est que lis et que rose quand on en a soin? Rangez-moi ces cheveux qui vous cachent les yeux. Ah! les fripons! comme ils ont encore l'œillade assassine! ils m'auroient déjà brûlée, si j'étois de leur compétence; ils ne demandent qu'à faire du mal.

LA MARQUISE, *rendant le miroir.*

Tu rêves; on ne peut pas les avoir plus battus.

LISETTE.

Oui, battus. Ce sont de bons hypocrites; que l'ennemi vienne, il verra beau jeu. Mais voici, je pense, un domestique de monsieur le chevalier. C'est ce valet de campagne si naïf, qui vous a tant divertie il y a quelques jours.

LA MARQUISE.

Que me veut son maître? Je ne vois personne.

LISETTE.

Il faut bien l'écouter.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LISETTE, LUBIN.

LUBIN.

Madame, pardonnez l'embarras....

LISETTE.

Abrège, abrège; il t'appartient bien d'embarrasser Madame!

LUBIN.

Il vous appartient bien de m'interrompre, ma mie! est-ce qu'il ne m'est pas libre d'être honnête?

LA MARQUISE.

Finis; de quoi s'agit-il?

LUBIN.

Il s'agit, Madame, que monsieur le chevalier m'a dit de vous dire..... ce que votre femme de chambre m'a fait oublier.

LISETTE.

Quel original!

LUBIN.

Cela est vrai; mais, quand la colère me prend, ordinairement la mémoire me quitte.

LA MARQUISE.

Retourne donc savoir ce que tu me veux.

LUBIN.

Oh! ce n'est pas la peine, Madame, et je m'en ressouviens à cette heure; c'est que nous arrivâmes hier tous deux à Paris, monsieur le chevalier et moi, et que nous en partons demain pour n'y revenir jamais; ce qui fait que monsieur le chevalier vous mande que vous ayez à trouver bon qu'il ne vous voie point cette après-dînée, et qu'il ne vous assure point de ses respects, sinon ce matin, si cela ne vous déplaisoit pas, pour vous dire adieu, à cause de l'incommodité de ses embarras.

LISETTE.

Tout ce galimatias-là signifie que monsieur le chevalier souhaiteroit vous voir à présent.

LA MARQUISE.

Sais-tu ce qu'il a à me dire? car je suis dans l'affliction.

LUBIN, *d'un ton triste, et à la fin pleurant.*

Il a à vous dire que vous ayez la bonté de l'entretenir un quart-d'heure. Pour ce qui est d'affliction, ne vous embarrassez pas, Madame; il ne nuira pas à la vôtre : au contraire; car il est encore plus triste que vous, et moi aussi : nous faisons compassion à tout le monde.

LISETTE.

Mais, en effet, je crois qu'il pleure.

LUBIN.

Oh! vous ne voyez rien; je pleure bien autrement quand je suis seul; mais je me retiens par honnêteté.

LISETTE.

Tais-toi.

LA MARQUISE.

Dis à ton maître qu'il peut venir et que je l'attends; et vous, Lisette, quand monsieur Hortensius sera revenu, qu'il vienne sur le champ me montrer les livres qu'il a dû m'acheter. (*Elle soupire en s'en allant.*) Ah!

SCÈNE III.

LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

La voilà qui soupire, et c'est toi qui en es cause, butor que tu es; nous avons bien affaire de tes pleurs.

LUBIN.

Ceux qui n'en veulent pas n'ont qu'à les laisser; ils ont fait plaisir à Madame, et monsieur le chevalier l'accommodera bien autrement, car il soupire encore bien mieux que moi.

LISETTE.

Qu'il s'en garde bien : dis-lui de cacher sa douleur; je ne t'arrête que pour cela; ma maîtresse n'en a déjà que trop, et je veux tâcher de l'en guérir, entends-tu?

LUBIN.

Pardi! tu cries assez haut.

LISETTE.

Tu es bien brusque. Eh! de quoi pleurez-vous donc tous deux? peut-on le savoir?

LUBIN.

Ma foi, de rien; moi, je pleure parce que je le veux bien; car si je voulois, je serois gaillard.

LISETTE.

Le plaisant garçon!

LUBIN.

Oui, mon maître soupire, parce qu'il a perdu une maîtresse; et comme je suis le meilleur cœur

du monde, moi, je me suis mis à faire comme lui pour l'amuser; de sorte que je vais toujours pleurant sans être fâché; seulement par compliment.

LISETTE, *rit.*

Ah! ah! ah! ah!

LUBIN, *en riant.*

Eh! eh! eh! tu en ris; j'en ris quelquefois de même, mais rarement, car cela me dérange; j'ai pourtant perdu aussi une maîtresse, moi; mais, comme je ne la verrai plus, je l'aime toujours sans en être plus triste. (*Il rit.*) Eh! eh! eh!

LISETTE.

Il me divertit. Adieu. Fais ta commission, et ne manque pas d'avertir monsieur le Chevalier de ce que je t'ai dit.

LUBIN, *riant.*

Adieu, adieu.

LISETTE.

Comment donc! tu me lorgnes, je pense?

LUBIN.

Oui-dà, je te lorgne.

LISETTE.

Tu ne pourras plus te remettre à pleurer.

LUBIN.

Gageons que si. Veux-tu voir?

LISETTE.

Va-t'en; ton maître t'attendra.

LUBIN.

Je ne l'en empêche pas.

LISETTE.

Je n'ai que faire d'un homme qui part demain; retire-toi.

LUBIN.

A propos, tu as raison, et ce n'est pas la peine d'en dire davantage. Adieu donc, la fille.

LISETTE.

Bonjour, l'ami.

SCÈNE IV.

LISETTE.

Ce bouffon-là est amusant; mais voici monsieur Hortensius aussi chargé de livres qu'une bibliothèque. Que cet homme-là m'ennuie avec sa doctrine ignorante! Quelle fantaisie a Madame d'avoir pris ce personnage-là chez elle pour la conduire dans ses lectures et amuser sa douleur! Que les femmes du monde ont de travers!

SCÈNE V.

LISETTE, HORTENSIUS.

LISETTE.

Monsieur Hortensius, Madame, m'a chargé de vous dire que vous alliez lui montrer les livres que vous avez achetés pour elle.

HORTENSIUS.

Je serai ponctuel à obéir, mademoiselle Lisette, et madame la marquise ne pouvoit charger de ses ordres personne qui me les rendît plus dignes de ma prompte obéissance.

LISETTE.

Ah! le joli tour de phrase! Comment! vous me saluez de la période la plus galante qui se puisse, et l'on sent bien qu'elle part d'un homme qui sait sa rhétorique.

HORTENSIUS.

La rhétorique que je sais là-dessus, Mademoiselle, ce sont vos beaux yeux qui me l'ont apprise.

LISETTE.

Mais ce que vous me dites-là est merveilleux, je ne savois pas que mes beaux yeux enseignassent la rhétorique.

HORTENSIUS.

Ils ont mis mon cœur en état de soutenir thèse, Mademoiselle, et pour essai de ma science, je vais, si vous l'avez pour agréable, vous donner un petit argument en forme.

LISETTE.

Un argument à moi! je ne sais ce que c'est, je ne veux point tâter de cela. Adieu.

HORTENSIUS.

Arrêtez; voyez mon petit syllogisme; je vous assure qu'il est concluant.

LISETTE.

Un syllogisme? Et que voulez-vous que je fasse de cela?

HORTENSIUS.

Ecoutez: on doit son cœur à ceux qui vous donnent le leur; je vous donne le mien; *ergo*, vous me devez le vôtre.

LISETTE.

Est-ce là tout? Oh! je sais la rhétorique aussi, moi. Tenez, on ne doit son cœur qu'à ceux qui le prennent; assurément vous ne prenez pas le mien; *ergo*, vous ne l'aurez pas. Bonjour.

HORTENSIUS, *l'arrêtant.*

La raison répond...

LISETTE.

Oh! pour la raison, je ne m'en mêle point: les filles de mon âge n'ont point de commerce avec elle. Adieu, monsieur Hortensius; que le ciel vous bénisse, vous, votre thèse et votre syllogisme.

HORTENSIUS.

J'avois pourtant fait de petits vers latins sur vos beautés.

LISETTE.

Eh! mais, monsieur Hortensius, mes beautés n'entendent que le français.

HORTENSIUS.

On peut vous les traduire.

LISETTE.

Achevez donc, car j'ai hâte.

HORTENSIUS.

Je crois les avoir serrés dans un livre. (*Pendant qu'il cherche, Lisette voit venir la marquise, et dit:*)

LISETTE.

Voilà Madame. Laissons-le chercher son papier. (*Elle sort.*)

HORTENSIUS, *continue en feuilletant.*

Je vous y donne le nom d'Hélène de la ma-

nière du monde la plus poétique, et j'ai pris la liberté de m'appeler le Pâris de l'aventure. Les voilà; cela est galant.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, HORTENSIUS, UN LAQUAIS.

LA MARQUISE.

QUE voulez-vous donc dire, avec cette aventure où vous vous appelez Pâris? à qui parliez-vous? Voyons ce papier.

HORTENSIUS.

Madame, c'est un trait de l'histoire des Grecs, dont mademoiselle Lisette me demandoit l'explication.

LA MARQUISE.

Elle est bien curieuse, et vous bien complaisant. Où sont les livres que vous m'avez achetés, Monsieur?

HORTENSIUS.

Je les tiens, Madame, tous bien conditionnés, et d'un prix fort raisonnable; souhaitez-vous les voir?

LA MARQUISE.

Montrez.

LE LAQUAIS.

Voici monsieur le chevalier, Madame.

LA MARQUISE.

Faites entrer. (*Et à Hortensius.*) Portez-les chez moi; nous les verrons tantôt.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, Madame, d'une visite sans doute importune, surtout dans la situation où je sais que vous êtes.

LA MARQUISE.

Ah! votre visite ne m'est point importune, je la reçois avec plaisir. Puis-je vous rendre quelque service? de quoi s'agit-il? Vous me paroissez bien triste.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, Madame, un homme au désespoir, et qui va se confiner dans le fond de sa province, pour y finir une vie qui lui est à charge.

LA MARQUISE.

Que me dites-vous là! vous m'inquiétez, que vous est-il donc arrivé?

LE CHEVALIER.

Le plus grand de tous les malheurs, le plus sensible, le plus irréparable; j'ai perdu Angélique, et je la perds pour jamais.

LA MARQUISE.

Comment donc! est-ce qu'elle est morte?

LE CHEVALIER.

C'est la même chose pour moi : vous savez où elle s'étoit retirée depuis huit mois, pour se soustraire au mariage où son père vouloit la contraindre; nous espérions tous deux que sa retraite flé-

chiroit le père, il a continué de la persécuter, et lasse apparemment de ses persécutions, accoutumée à notre absence, désespérant sans doute de me voir jamais à elle, elle a cédé, renoncé au monde, et s'est liée par des nœuds qu'elle ne peut plus rompre. Il y a deux mois que la chose est faite; je la vis la veille, je lui parlai, je me désespérai, et ma désolation, mes prières, mon amour, tout m'a été inutile; j'ai été témoin de mon malheur; j'ai depuis toujours demeuré dans le lieu, il a fallu m'en arracher; je n'en arrivai qu'avant-hier. Je me meurs, je voudrois mourir, je ne sais pas comment je vis encore.

LA MARQUISE.

En vérité, il semble dans le monde que les afflictions ne soient faites que pour les honnêtes gens.

LE CHEVALIER.

Je devrois retenir ma douleur, Madame, vous n'êtes que trop affligée vous-même.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier, ne vous gênez point; votre douleur fait votre éloge; je la regarde comme une vertu; j'aime à voir un cœur estimable, car cela est si rare! Hélas! il n'y a plus de mœurs, plus de sentiment dans le monde; moi qui vous parle, on trouve étonnant que je pleure depuis six mois: vous passerez aussi pour un homme extraordinaire; il n'y aura que moi qui vous plaindrai véritablement, et vous êtes le seul qui rendez justice

à mes pleurs; vous me ressemblez : vous êtes né sensible, je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Il est vrai, Madame, que mes chagrins ne m'empêchent pas d'être touché des vôtres.

LA MARQUISE.

J'en suis persuadée, mais venons au reste : que me voulez-vous ?

LE CHEVALIER.

Je ne verrai plus Angélique, elle me l'a défendu, et je veux lui obéir.

LA MARQUISE.

Voilà comment pense un honnête homme, par exemple.

LE CHEVALIER.

Voici une lettre que je ne saurois lui faire tenir, et qu'elle ne recevroit point de ma part; vous allez incessamment à votre campagne qui est voisine du lieu où elle est; faites-moi, je vous supplie, le plaisir de la lui donner vous-même; la lire est la seule grâce que je lui demande; et si à mon tour, Madame, je pouvois jamais vous obliger...

LA MARQUISE, *l'interrompant.*

Eh! qui est-ce qui en doute? Dès que vous êtes capable d'une vraie tendresse, vous êtes né généreux, cela va sans dire; je sais à présent votre caractère comme le mien; les bons cœurs se ressemblent, Chevalier : mais la lettre n'est point cachetée.

LE CHEVALIER.

Je ne sais ce que je fais dans le trouble où je

suis;

suis ; puisqu'elle ne l'est point, lisez-la, Madame, vous en jugerez mieux combien je suis à plaindre, nous causerons plus long-temps ensemble, et je sens que votre conversation me soulage.

LA MARQUISE.

Tenez, sans compliment, depuis six mois je n'ai eu de moment supportable que celui-ci; et la raison de cela, c'est qu'on aime à soupirer avec ceux qui vous entendent. Lisons la lettre.

(*Elle lit.*)

« J'avois dessein de vous revoir encore, Angé-
» lique, mais j'ai songé que je vous désobligerois,
» et je m'en abstiens : après tout, qu'aurois-je été
» chercher ? Je ne saurois le dire ; tout ce que je
» sais, c'est que je vous ai perdue, que je voudrois
» vous parler pour redoubler la douleur de ma
» perte, pour m'en pénétrer jusqu'à mourir. »

(*La marquise, répétant les derniers mots et s'interrompant.*)

« Pour m'en pénétrer jusqu'à mourir. » Mais cela est étonnant ; ce que vous dites-là, Chevalier, je l'ai pensé mot pour mot dans mon affliction : peut-on se rencontrer jusque-là! En vérité, vous me donnez bien de l'estime pour vous ; achevons.

(*Elle lit.*)

« Mais c'est fait, et je ne vous écris que pour
» vous demander pardon de ce qui m'échappa
» contre vous à notre dernière entrevue ; vous me
» quittiez pour jamais, Angélique, j'étois au dé-
» sespoir; et, dans ce moment-là, je vous aimois
» trop pour vous rendre justice ; mes reproches

» vous coûtèrent des larmes, je ne voulois pas les
» voir, je voulois que vous fussiez coupable, et que
» vous crussiez l'être, et j'avoue que j'offensois la
» vertu même. Adieu, Angélique, ma tendresse ne
» finira qu'avec ma vie, et je renonce à tout en-
» gagement; j'ai voulu que vous fussiez contente
» de mon cœur, afin que l'estime que vous aurez
» pour lui, excuse la tendresse dont vous m'ho-
» norâtes. »

(*La marquise, après avoir lu et rendant la lettre.*)

Allez, Chevalier, avec cette façon de sentir-là, vous n'êtes point à plaindre; quelle lettre! Autrefois le marquis m'en écrivit une à peu près de même, je croyois qu'il n'y avoit que lui au monde qui en fût capable; vous étiez son ami, et je ne m'en étonne pas.

LE CHEVALIER.

Vous savez combien son amitié m'étoit chère.

LA MARQUISE.

Il ne la donnoit qu'à ceux qui la méritoient.

LE CHEVALIER.

Que cette amitié-là me seroit d'un grand secours, s'il vivoit encore!

LA MARQUISE, *pleurant.*

Sur ce pied-là, nous l'avons donc perdu tous deux.

LE CHEVALIER.

Je crois que je ne lui survivrai pas long-temps.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier, vivez pour me donner la satis-

faction de voir son ami le regretter avec moi; à la place de son amitié, je vous donne la mienne.

LE CHEVALIER.

Je vous la demande de tout mon cœur; elle sera ma ressource, je prendrai la liberté de vous écrire. vous voudrez bien me répondre, et c'est une espérance consolante que j'emporte en partant.

LA MARQUISE.

En vérité, Chevalier, je souhaiterois que vous restassiez; il n'y a qu'avec vous que ma douleur se verroit libre.

LE CHEVALIER.

Si je restois, je romprois avec tout le monde, et ne voudrois voir que vous.

LA MARQUISE.

Mais effectivement, faites-vous bien de partir? Consultez-vous : il me semble qu'il vous sera plus doux d'être moins éloigné d'Angélique.

LE CHEVALIER.

Il est vrai que je pourrois vous en parler quelquefois.

LA MARQUISE.

Oui, je vous plaindrois du moins, et vous me plaindriez aussi; cela rend la douleur plus supportable.

LE CHEVALIER.

En vérité, je crois que vous avez raison.

LA MARQUISE.

Nous sommes voisins.

LE CHEVALIER.

Nous demeurons comme dans la même maison, puisque le même jardin nous est commun.

LA MARQUISE.

Nous sommes affligés, nous pensons de même.

LE CHEVALIER.

L'amitié nous sera d'un grand secours.

LA MARQUISE.

Nous n'avons que cette ressource-là dans les afflictions, vous en conviendrez. Aimez-vous la lecture?

LE CHEVALIER.

Beaucoup.

LA MARQUISE.

Cela vient encore fort bien : j'ai pris, depuis quinze jours, un homme à qui j'ai donné le soin de ma bibliothèque. Je n'ai pas la vanité de devenir savante, mais je suis bien aise de m'occuper. Il me lit tous les jours quelque chose; nos lectures sont sérieuses, raisonnables; il y met un ordre qui m'instruit en m'amusant. Voulez-vous être de la partie?

LE CHEVALIER.

Voilà qui est fini, Madame, vous me déterminez; c'est un bonheur pour moi que de vous avoir vue, je me sens déjà plus tranquille. Allons, je ne partirai point, j'ai des livres aussi en assez grande quantité; celui qui a soin des vôtres les mettra tous ensemble, et je vais appeler mon valet pour changer les ordres que je lui ai donnés. Que je vous ai d'obligation! peut-être que vous me sau-

vez la raison, mon désespoir se calme ; vous avez dans l'esprit une douceur qui m'étoit nécessaire et qui me gagne ; vous avez renoncé à l'amour et moi aussi, et votre amitié me tiendra lieu de tout, si vous êtes sensible à la mienne.

LA MARQUISE.

Sérieusement, je m'y crois presque obligée, pour vous dédommager de celle du marquis : allez, Chevalier, faites vîte vos affaires ; je vais, de mon côté, donner quelque ordre aussi : nous nous reverrons tantôt. (*A part.*) En vérité, ce garçon-là a un fonds de probité qui me charme.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER.

VOILA vraiment de ces esprits propres à consoler une personne affligée. Que cette femme-là a de mérite ! je ne la connoissois pas encore. Quelle solidité d'esprit ! quelle bonté de cœur ! C'est un caractère à peu près comme celui d'Angélique, et ce sont des trésors que ces caractères-là : oui, je la préfère à tous les amis du monde. (*Il appelle Lubin.*) Lubin? Il me semble que je le vois dans le jardin.

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, LUBIN.

LUBIN *répond derrière le théâtre.*

MONSIEUR... (*Et puis il arrive très-triste.*) Que vous plaît-il, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu donc, avec cet air triste?

LUBIN.

Hélas! Monsieur, quand je suis à rien faire, je m'attriste à cause de votre maîtresse, et un peu à cause de la mienne. Je suis fâché de ce que nous partons; si nous restions, je serois fâché de même.

LE CHEVALIER.

Nous ne partons point; ainsi ne fais rien de ce que je t'avois ordonné pour notre départ.

LUBIN.

Nous ne partons point?

LE CHEVALIER.

Non, j'ai changé d'avis.

LUBIN.

Mais, Monsieur, j'ai fait mon paquet.

LE CHEVALIER.

Eh bien! tu n'as qu'à le défaire.

LUBIN.

J'ai dit adieu à tout le monde; je ne pourrai donc plus voir personne?

LE CHEVALIER.

Eh! tais-toi. Rends-moi mes lettres.

LUBIN.

Ce n'est pas la peine, je les porterai tantôt.

LE CHEVALIER.

Cela n'est plus nécessaire, puisque je reste ici.

LUBIN.

Je n'y comprends rien. C'est donc encore autant de perdu que ces lettres-là? Mais, Monsieur, qui

est-ce qui vous empêche de partir? est-ce madame la marquise?

LE CHEVALIER.

Oui.

LUBIN.

Et nous ne changeons point de maison?

LE CHEVALIER.

Et pourquoi en changer?

LUBIN.

Ah! me voilà perdu.

LE CHEVALIER.

Comment donc?

LUBIN.

Vos maisons se communiquent, de l'une on entre dans l'autre: je n'ai plus ma maîtresse; madame la marquise a une femme de chambre toute agréable; de chez vous j'irai chez elle, crac, me voilà infidèle tout de plain-pied, et cela m'afflige. Pauvre Marthon! faudra-t-il que je t'oublie?

LE CHEVALIER.

Tu serois un bien mauvais cœur.

LUBIN.

Ah! pour cela oui, cela sera bien vilain; mais cela ne manquera pas d'arriver, car j'y sens déjà du plaisir, et cela me met au désespoir; encore si vous aviez la bonté de montrer l'exemple, tenez; la voilà qui vient, Lisette.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, LE COMTE, LISETTE, LUBIN.

LE COMTE.

J'ALLOIS chez vous, Chevalier, et j'ai su de Lisette que vous étiez ici. Elle m'a dit votre affliction, et je vous assure que j'y prends beaucoup de part. Il faut tâcher de se dissiper.

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas aisé, monsieur le Comte.

LUBIN, *faisant un sanglot.*

Eh!

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

LE COMTE.

Que lui est-il donc arrivé à ce pauvre garçon?

LE CHEVALIER.

Il a, dit-il, du chagrin de ce que je ne pars point, comme je l'avois résolu.

LUBIN, *riant.*

Et pourtant je suis bien aise de rester, à cause de Lisette.

LISETTE.

Cela est galant. Mais, monsieur le Chevalier, venons à ce qui nous amène, monsieur le Comte et moi. J'étois sous le berceau pendant votre conversation avec madame la marquise, et j'en ai entendu une partie sans le vouloir. Votre voyage est rompu, ma maîtresse vous a conseillé de res-

ter, vous êtes tous deux dans la tristesse, et la conformité de vos sentimens fera que vous vous verrez souvent. Je suis attachée à ma maîtresse plus que je ne saurois vous le dire, et je suis désolée de voir qu'elle ne veut pas se consoler, qu'elle soupire et pleure toujours; à la fin, elle n'y résistera pas; n'entretenez point sa douleur, tâchez même de la tirer de sa mélancolie. Voilà monsieur le Comte qui l'aime, vous le connoissez, il est de vos amis, madame la marquise n'a point de répugnance à le voir, ce seroit un mariage qui conviendroit, je tâche de le faire réussir; aidez-nous de votre côté, monsieur le Chevalier; rendez ce service à votre ami, servez ma maîtresse elle-même.

LE CHEVALIER.

Mais, Lisette, ne me dites-vous pas que madame la marquise voit le Comte sans répugnance?

LE COMTE.

Mais, sans répugnance, cela veut dire qu'elle me souffre, voilà tout.

LISETTE.

Et qu'elle reçoit vos visites.

LE CHEVALIER.

Fort bien. Mais s'aperçoit-elle que vous l'aimez?

LE COMTE.

Je crois que oui.

LISETTE.

De temps en temps, de mon côté, je glisse de petits mots, afin qu'elle y prenne garde.

LE CHEVALIER.

Mais, vraiment, ces petits mots-là doivent faire un grand effet, et vous êtes entre de bonnes mains, monsieur le Comte. Et que vous dit la marquise? vous répond-elle d'une façon qui promette quelque chose?

LE COMTE.

Jusqu'ici elle me traite avec beaucoup de douceur.

LE CHEVALIER.

Avec douceur, sérieusement?

LE COMTE.

Il me le paroît.

LE CHEVALIER, *brusquement.*

Mais, sur ce pied-là, vous n'avez donc pas besoin de moi?

LE COMTE.

C'est conclure d'une manière qui m'étonne.

LE CHEVALIER.

Point du tout, je dis fort bien : on voit votre amour, on le souffre, on y fait accueil; apparemment qu'on s'y plaît, et je gâterois peut-être tout si je m'en mêlois; cela va tout seul.

LISETTE.

Je vous avoue que voilà un raisonnement auquel je n'entends rien.

LE COMTE.

J'en suis aussi surpris que vous.

LE CHEVALIER.

Ma foi, monsieur le Comte, je faisois tout pour le mieux; mais puisque vous le voulez, je parle-

rai ; il en arrivera ce qu'il pourra, vous le voulez ; malgré mes bonnes raisons, je suis votre serviteur et votre ami.

LE COMTE.

Non, Monsieur, je vous suis bien obligé, et vous aurez la bonté de ne rien dire ; j'irai mon chemin. Adieu, Lisette, ne m'oubliez pas ; puisque madame la marquise a des affaires, je reviendrai une autre fois.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LE CHEVALIER.

Faites entendre raison aux gens, voilà ce qui en arrive ; assurément, cela est original, il me quitte aussi froidement que s'il quittoit un rival.

LUBIN.

Eh bien ! tout coup vaille ; il ne faut jurer de rien dans la vie ; cela dépend des fantaisies ; fournissez-vous toujours ; et vive les provisions ! n'est-ce pas, Lisette ?

LISETTE.

Oserois-je, monsieur le Chevalier, vous parler à cœur ouvert ?

LE CHEVALIER.

Parlez.

LISETTE.

Mademoiselle Angélique est perdue pour vous.

LE CHEVALIER.

Je ne le sais que trop.

LISETTE.

Madame la marquise est riche, jeune et belle.

LUBIN.

Cela est friand.

LE CHEVALIER.

Après.

LISETTE.

Eh bien! monsieur le Chevalier, tantôt vous l'avez vue soupirer de ses afflictions; n'auriez-vous pas trouvé qu'elle a bonne grâce à soupirer? Je crois que vous m'entendez?

LUBIN.

Courage, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous; qu'est-ce que cela signifie, que j'ai de l'inclination pour elle?

LISETTE.

Pourquoi non? je le voudrois de tout mon cœur. Dans l'état où je vois ma maîtresse, que m'importe par qui elle en sorte, pourvu qu'elle épouse un honnête homme?

LE CHEVALIER.

Lisette, je pardonne le zèle que vous avez pour votre maîtresse, mais votre discours ne me plaît point.

LUBIN.

Il est incivil.

LE CHEVALIER.

Mon voyage est rompu; on ne change pas à tout moment de résolution, et je ne partirai point; à l'égard de monsieur le comte, je parlerai en sa fa-

veur à votre maîtresse : et s'il est vrai, comme je le préjuge, qu'elle ait du penchant pour lui, ne vous inquiétez de rien, mes visites ne seront pas fréquentes, et ma tristesse ne gâtera rien ici.

LISETTE.

N'avez-vous que cela à me dire, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Que pourrois-je vous dire davantage?

LISETTE.

Adieu, Monsieur, je suis votre servante.

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, LUBIN.

LE CHEVALIER, *quelque temps sérieux.*

Tout ce que j'entends-là me rend la perte d'Angélique encore plus sensible.

LUBIN.

Ma foi, Angélique me coupe la gorge.

LE CHEVALIER, *comme en se promenant.*

Je m'attendois à trouver quelque consolation dans la marquise; sa généreuse résolution de ne plus aimer me la rendoit respectable, et la voilà qui va se remarier; à la bonne heure : je la distinguois, et ce n'est qu'une femme comme une autre.

LUBIN.

Mettez-vous à la place d'une veuve qui s'ennuie.

LE CHEVALIER.

Ah! chère Angélique! s'il y a quelque chose au monde qui puisse me consoler, c'est de sentir com-

bien vous êtes au-dessus de votre sexe, c'est de voir combien vous méritez mon amour.

LUBIN.

Ah! Marthon! Marthon! je t'oubliois d'un grand courage; mais mon maître ne veut pas que j'achève, je m'en vais donc me remettre à te regretter comme auparavant, et que le ciel m'assiste....

LE CHEVALIER, *se promenant.*

Je me sens plus que jamais accablé de ma douleur.

LUBIN.

Lisette m'avoit un peu ragaillardi.

LE CHEVALIER.

Je vais m'enfermer chez moi; je ne verrai que tantôt la marquise. Je n'ai plus que faire ici, si elle se marie : suis-je en état de voir des fêtes? En vérité, la marquise y songe-t-elle, et qu'est devenue la mémoire de son mari?

LUBIN.

Ah! Monsieur! qu'est-ce que vous voulez qu'elle fasse d'une mémoire?

LE CHEVALIER.

Quoi qu'il en soit, je lui ai dit que je ferois apporter mes livres, et l'honnêteté veut que je tienne parole : va me chercher celui qui a soin des siens : ne seroit-ce pas lui qui entre?

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, LUBIN, HORTENSIUS.

HORTENSIUS.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monsieur. Je m'appelle Hortensius; madame la marquise, dont j'ai l'avantage de diriger les lectures, et à qui j'enseigne tour à tour les belles-lettres, la morale et la philosophie, sans préjudice des autres sciences que je pourrois lui enseigner encore, m'a fait entendre, Monsieur, le désir que vous avez de me montrer vos livres, lesquels témoigneront, sans doute, l'excellence de votre bon goût; partant, Monsieur, que vous plaît-il qu'il en soit?

LE CHEVALIER.

Lubin va vous mener à ma bibliothèque, Monsieur, et vous pouvez en faire apporter les livres ici.

HORTENSIUS.

Soit fait comme vous le commandez.

SCÈNE XIV.

LUBIN, HORTENSIUS.

HORTENSIUS.

Eh bien! mon garçon, je vous attends.

LUBIN.

Un petit moment d'audience, monsieur le docteur Hortus.

HORTENSIUS.

Hortensius, Hortensius, ne défigurez point mon nom.

LUBIN.

Qu'il reste comme il est; je n'ai pas envie de lui gâter la taille.

HORTENSIUS.

Je le crois, mais que voulez-vous? (*A part.*) Il faut gagner la bienveillance de tout le monde.

LUBIN.

Vous apprenez la morale et la philosophie à la marquise?

HORTENSIUS.

Oui.

LUBIN.

A quoi cela sert-il, ces choses-là?...

HORTENSIUS.

A purger l'âme de toutes ses passions.

LUBIN.

Tant mieux; faites-moi prendre un doigt de cette médecine-là contre ma mélancolie.

HORTENSIUS.

Est-ce que vous avez du chagrin?

LUBIN.

Taut, que j'en mourrois, sans le bon appétit qui me sauve.

HORTENSIUS.

Vous avez-là un puissant antidote: je vous dirai pourtant, mon ami, que le chagrin est toujours inutile, parce qu'il ne remédie à rien; et que la raison doit être notre règle dans tous les états.

LUBIN.

Ne parlons point de raison; je la sais par cœur celle-là: purgez-moi plutôt avec de la morale.

HORTENSIUS.

Je vous en dis, et de la meilleure.

LUBIN.

Elle ne vaut donc rien pour mon tempérament; servez-moi de la philosophie.

HORTENSIUS.

Ce seroit à peu près la même chose.

LUBIN.

Voyons donc les belles-lettres.

HORTENSIUS.

Elles ne vous conviendroient pas; mais quel est votre chagrin?

LUBIN.

C'est l'amour.

HORTENSIUS.

Oh! la philosophie ne veut pas qu'on prenne d'amour.

LUBIN.

Oui; mais quand il est pris, que veut-elle qu'on en fasse?

HORTENSIUS.

Qu'on y renonce, qu'on le laisse là.

LUBIN.

Qu'on le laisse là? Et s'il ne s'y tient pas? car il court après vous.

HORTENSIUS.

Il faut fuir de toutes ses forces.

LUBIN.

Bon ! quand on a de l'amour, est-ce qu'on a des jambes ? La philosophie en fournit donc ?

HORTENSIUS.

Elle nous donne d'excellens conseils.

LUBIN.

Des conseils ? Ah ! le triste équipage pour gagner pays !

HORTENSIUS.

Ecoutez ; voulez-vous un remède infaillible ? vous pleurez une maîtresse, faites-en une autre.

LUBIN.

Eh morbleu ! que ne parlez-vous ? voilà qui est bon, cela. Gageons que c'est avec cette morale là que vous traitez la marquise, qui va se marier avec monsieur le Comte ?

HORTENSIUS, *étonné.*

Elle va se marier, dites-vous ?

LUBIN.

Assurément, et si nous avions voulu d'elle, nous l'aurions eue par préférence, car Lisette nous l'a offerte.

HORTENSIUS.

Etes-vous bien sûr de ce que vous me dites ?

LUBIN.

A telles enseignes, que Lisette nous a ensuite proposé de nous retirer, parce que nous sommes tristes, et que vous êtes un peu pédant, à ce qu'elle dit, et qu'il faut que la marquise se tienne en joie.

HORTENSIUS, *à part.*

Benè, benè. Je te rends grâces, ô fortune ! de m'avoir instruit de cela ; je me trouve bien ici, ce mariage m'en chasseroit ; mais je vais soulever un orage qu'on ne pourra vaincre.

LUBIN.

Que marmottez-vous-là dans vos dents, docteur ?

HORTENSIUS.

Rien. Allons toujours chercher les livres, car le temps presse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LUBIN, HORTENSIUS.

LUBIN, *chargé d'une manne de livres et s'asseyant dessus.*

AH! je n'aurois jamais cru que la science fût si pesante.

HORTENSIUS.

Belle bagatelle! j'ai bien plus de livres que tout cela dans ma tête.

LUBIN.

Vous?

HORTENSIUS.

Moi-même.

LUBIN.

Et qu'est-ce que vous faites de tout cela dans votre tête?

HORTENSIUS.

J'en nourris mon esprit.

LUBIN.

Il me semble que cette nourriture là ne lui profite point; je l'ai trouvé maigre.

HORTENSIUS.

Vous ne vous y connoissez point. Mais, repo-

sez-vous un moment, vous viendrez me trouver après dans la bibliothèque, où je vais faire de la place à ces livres.

LUBIN.

Allez, allez toujours devant.

SCÈNE II.

LISETTE, LUBIN.

LUBIN, *un moment seul et assis.*

Ah! pauvre Lubin! j'ai bien du tourment dans le cœur : je ne sais plus à présent si c'est Marthon que j'aime ou si c'est Lisette : je crois pourtant que c'est Lisette, à moins que ce ne soit Marthon.

(*Lisette arrive avec quelques Laquais qui portent des siéges.*)

LISETTE.

Apportez, apportez-en encore un ou deux, et mettez-les là.

LUBIN, *assis.*

Bonjour, mamour.

LISETTE.

Que fais-tu donc ici?

LUBIN.

Je me repose sur un paquet de livres que je viens d'apporter pour nourrir l'esprit de madame, car le docteur le dit ainsi.

LISETTE.

La sotte nourriture! Quand verrai-je finir toutes ces folies-là? Va, va, porte ton impertinent ballot.

LUBIN.

C'est de la morale et de la philosophie. Ils disent que cela purge l'ame, j'en ai pris une petite dose, mais cela ne m'a pas seulement fait éternuer.

LISETTE.

Je ne sais ce que tu viens me conter; laisse-moi en repos, va-t'en.

LUBIN.

Eh! pardi, ce n'est donc pas pour moi que tu faisois apporter des siéges?

LISETTE.

Le butor! c'est pour Madame, qui va venir ici.

LUBIN.

Voudrois-tu, en passant, prendre la peine de t'asseoir un moment, Mademoiselle? je t'en prie, j'aurois quelque chose à te communiquer.

LISETTE.

Eh bien! que me veux-tu, Monsieur?

LUBIN.

Je te dirai, Lisette, que je viens de regarder ce qui se passe dans mon cœur, et je te confie que j'ai vu la figure de Marthon qui en délogeoit, et la tienne qui demandoit à se nicher dedans; je lui ai dit que je t'en parlerois; elle attend. Veux-tu que je la laisse entrer?

LISETTE.

Non, Lubin, je te conseille de la renvoyer; car, dis-moi, que ferois-tu? à quoi cela aboutiroit-il? à quoi nous serviroit de nous aimer?

LUBIN.

Ah! on trouve toujours bien le débit de cela entre deux personnes.

LISETTE.

Non, te dis-je; ton maître ne veut point s'attacher à ma maîtresse, et ma fortune dépend de demeurer avec elle, comme la tienne dépend de rester avec le chevalier.

LUBIN.

Cela est vrai; j'oubliois que j'avois une fortune qui n'est pas d'avis que je te trouve belle. Cependant, si tu me trouvois à ton gré! c'est dommage que tu n'aies pas la satisfaction de m'aimer à ton aise; c'est un hasard qui ne se trouve pas toujours. Serois-tu d'avis que j'en touchasse un petit mot à la marquise? elle a de l'amitié pour le chevalier, le chevalier en a pour elle; ils pourroient fort bien se faire l'amitié de s'épouser par amour, et notre affaire iroit tout de suite.

LISETTE.

Tais-toi, voici Madame.

LUBIN.

Laisse-moi faire.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LISETTE, LUBIN, HORTENSIUS.

LA MARQUISE.

Lisette, allez dire là-bas qu'on ne laisse entrer personne; je crois que voilà l'heure de notre

lecture ; il faudroit avertir le chevalier. Ah ! te voilà, Lubin ? où est ton maître ?

LUBIN.

Je crois, Madame, qu'il est allé soupirer chez lui.

LA MARQUISE.

Va lui dire que nous l'attendons.

LUBIN.

Oui, Madame ; et j'aurai aussi, pour moi, une petite bagatelle à vous proposer, dont je prendrai la liberté de vous entretenir en toute humilité, comme cela se doit.

LA MARQUISE.

Eh ! de quoi s'agit-il ?

LUBIN.

Oh ! presque de rien : nous parlerons de cela tantôt, quand j'aurai fait votre commission.

LA MARQUISE.

Je te rendrai service si je le puis.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, HORTENSIUS.

LA MARQUISE, *nonchalamment.*

Eh bien ! Monsieur, vous n'aimez donc pas les livres du chevalier ?

HORTENSIUS.

Non, Madame, le choix ne m'en paroît pas docte ; dans dix tomes, pas la moindre citation de nos auteurs grecs ou latins, lesquels, quand on

on compose, doivent fournir tout le suc d'un ouvrage.

LA MARQUISE.

Changeons de discours : que me lirez-vous aujourd'hui?

HORTENSIUS.

Je m'étois proposé de vous lire un peu du traité de la patience, chapitre premier; du veuvage.

LA MARQUISE.

Oh! prenez autre chose, rien ne me donne moins de patience que les traités qui en parlent.

HORTENSIUS.

Ce que vous me dites est probable.

LA MARQUISE.

J'aime assez l'éloge de l'amitié; nous en lirons quelque chose.

HORTENSIUS.

Je vous supplierai de m'en dispenser, Madame; ce n'est pas la peine pour le peu de temps que nous avons à rester ensemble, puisque vous vous mariez avec monsieur le comte.

LA MARQUISE.

Moi?

HORTENSIUS.

Oui, Madame; au moyen duquel mariage je deviens à présent un serviteur superflu. Je combattois vos passions : vous vous accommodez avec elles, et je me retire avant qu'on me réforme.

LA MARQUISE.

Vous tenez-là de jolis discours; avec vos pas-

sions: il est vrai que vous êtes assez propre à leur faire peur, mais je n'ai que faire de vous pour les combattre. Des passions avec qui je m'accommode! En vérité, vous êtes burlesque. Et ce mariage, de qui le tenez-vous donc?

HORTENSIUS.

De mademoiselle Lisette, qui l'a dit à Lubin, lequel me l'a rapporté, avec cette apostille contre moi, qui est que ce mariage m'expulseroit d'ici.

LA MARQUISE, *étonnée.*

Mais qu'est-ce que cela signifie? Le chevalier croira que je suis folle, et je veux savoir ce qu'il a répondu; ne me cachez rien, parlez.

HORTENSIUS.

Madame, je ne sais rien là-dessus que de très-vague.

LA MARQUISE.

Du vague! voilà qui est bien instructif; voyons donc ce vague.

HORTENSIUS.

Je pense donc que Lisette ne disoit à monsieur le chevalier que vous épousiez monsieur le comte...

LA MARQUISE.

Abrégez les qualités.

HORTENSIUS.

Qu'afin de savoir si ledit chevalier ne voudroit pas vous rechercher lui-même, et se substituer au lieu et place dudit comte; et même il appert, par le récit dudit Lubin, que ladite Lisette vous a offerte au sieur chevalier.

LA MARQUISE.

Voilà, par exemple, de ces faits incroyables: c'est promener la main d'une femme, et dire aux gens: La voulez-vous? Ah! ah! je m'imagine voir le chevalier reculer de dix pas à la proposition; n'est-il pas vrai?

HORTENSIUS.

Je cherche sa réponse littérale.

LA MARQUISE.

Ne vous brouillez point, vous avez la mémoire fort nette ordinairement.

HORTENSIUS.

L'histoire rapporte qu'il s'est d'abord écrié dans sa surprise, et qu'ensuite il a refusé la chose.

LA MARQUISE.

Oh! pour l'exclamation, il pouvoit la retrancher, ce me semble; elle me paroît très-imprudente et très-impolie. J'en approuve l'esprit; s'il pensoit autrement, je ne le verrois de ma vie: mais se récrier devant des domestiques, m'exposer à leur raillerie, ah! c'en est un peu trop; il n'y a point de situation qui dispense d'être honnête.

HORTENSIUS.

La remarque critique est judicieuse.

LA MARQUISE.

Oh! je vous assure que je mettrai ordre à cela. Comment donc? cela m'attaque directement, cela va presque au mépris. Oh! monsieur le chevalier, aimez votre Angélique tant que vous voudrez, mais que je n'en souffre pas, s'il vous plaît. Je ne

veux pas me marier, mais je ne veux pas qu'on me refuse.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites est sans faute. (*A part.*) Ceci va bon train pour moi. (*A la Marquise.*) Mais, Madame, que deviendrai-je? puis-je rester ici? n'ai-je rien à craindre?

LA MARQUISE.

Allez, Monsieur, je vous retiens pour cent ans; vous n'avez ici ni comte ni chevalier à craindre; c'est moi qui vous en assure et qui vous protège: prenez votre livre et lisons; je n'attends personne. (*Hortensius tire un livre.*)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, HORTENSIUS, LUBIN.

LUBIN.

MADAME, monsieur le chevalier finit un embarras avec un homme; il va venir, et il dit qu'on l'attende.

LA MARQUISE.

Va, va, quand il viendra, nous le prendrons.

LUBIN.

Si vous le permettiez à présent, Madame, j'aurois l'honneur de causer un moment avec vous.

LA MARQUISE.

Eh bien! que veux-tu? achève.

LUBIN.

Oh! mais je n'oserois; vous me paroissez en colère.

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Moi, de la colère! Ai-je cet air-là, Monsieur?

HORTENSIUS.

La paix règne sur votre visage.

LUBIN.

C'est donc que cette paix y règne d'un air fâché?

LA MARQUISE.

Finis, finis.

LUBIN.

C'est que vous saurez, Madame, que Lisette trouve ma personne assez agréable; la sienne me revient assez, et ce seroit un marché fait, si, par une bonté qui nous rendroit la vie, Madame, qui est à marier, vouloit bien prendre un peu d'amour pour mon maître qui a du mérite, et qui, dans cette occasion, se comporteroit à l'avenant.

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Ah! écoutons; voilà qui se rapporte assez à ce que vous m'avez dit.

LUBIN.

On parle aussi de monsieur le comte, et les comtes sont d'honnêtes gens; je les considère beaucoup; mais, si j'étois femme, je ne voudrois que des chevaliers pour mon mari. Vive un cadet dans le ménage!

LA MARQUISE.

Sa vivacité me divertit : tu as raison, Lubin; mais malheureusement, dit-on, ton maître ne se soucie point de moi.

LUBIN.

Cela est vrai, il ne vous aime pas, et je lui en ai fait la réprimande avec Lisette : mais, si vous commenciez, cela le mettroit en train.

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Eh bien! Monsieur, qu'en dites-vous? Sentez-vous là-dedans le personnage que je joue? La sottise du chevalier me donne-t-elle un ridicule assez complet?

HORTENSIUS.

Vous l'avez prévu avec sagacité.

LUBIN.

Oh! je ne dispute pas qu'il n'ait fait une sottise, assurément; mais, dans l'occurrence, un honnête homme se reprend.

LA MARQUISE.

Tais-toi; en voilà assez.

LUBIN.

Hélas! Madame! je serois bien fâché de vous déplaire; je vous demande seulement d'y faire réflexion.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LISETTE, LUBIN, HORTENSIUS.

LISETTE.

Je viens de donner vos ordres, Madame; on dira là-bas que vous n'y êtes pas, et un moment après....

LA MARQUISE.

Cela suffit : il s'agit d'autre chose à présent ; approche ; (*et à Lubin*) et toi, reste ici, je te prie.

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette cérémonie ?

LUBIN, *à Lisette, bas.*

Tu vas entendre parler de ma besogne.

LA MARQUISE.

Mon mariage avec le comte, quand le terminerez-vous, Lisette ?

LISETTE, *regardant Lubin.*

Tu es un étourdi.

LUBIN.

Ecoute, écoute.

LA MARQUISE.

Répondez-moi donc, quand le terminerez-vous ?

(*Hortensius rit.*)

LISETTE, *le contrefaisant.*

Eh ! eh ! eh ! Pourquoi me demandez-vous cela, Madame ?

LA MARQUISE.

C'est que j'apprends que vous me mariez avec monsieur le comte, au défaut du chevalier, à qui vous m'avez proposée, et qui ne veut point de moi, malgré tout ce que vous avez pu lui dire avec son valet, qui vient m'exhorter à avoir de l'amour pour son maître, dans l'espérance que cela le touchera.

LISETTE.

J'admire le tour que prennent les choses les plus louables, quand un benêt les rapporte.

LUBIN.

Je crois qu'on parle de moi?

LA MARQUISE.

Vous admirez le tour que prennent les choses?

LISETTE.

Ah! çà, Madame, n'allez-vous pas vous fâcher? n'allez-vous pas croire que j'ai tort?

LA MARQUISE.

Quoi! vous portez la hardiesse jusque-là, Lisette? Quoi! prier le chevalier de me faire la grâce de m'aimer, et tout pour pouvoir épouser cet imbécille-là!

LUBIN.

Attrape, attrape toujours.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est donc que l'amour du comte? Vous êtes donc la confidente des passions qu'on a pour moi, et que je ne connois point? et qu'est-ce qui pourroit se l'imaginer? je suis dans les pleurs, et l'on promet mon cœur et ma main à tout le monde, même à ceux qui n'en veulent point: je suis rejetée, j'essuie des affronts; j'ai des amans qui espèrent, et je ne sais rien de tout cela! Qu'une femme est à plaindre dans la situation où je suis! quelle perte j'ai faite! et comment me traite-t-on!

LUBIN, *à part.*

Voilà notre ménage renversé.

LA MARQUISE, *à Lisette.*

Allez, je vous croyois plus de zèle et plus de respect pour votre maîtresse.

LISETTE.

Fort bien, Madame; vous parlez de zèle, et je suis payée du mien. Voilà ce que c'est que de s'attacher à ses maîtres, la reconnoissance n'est point faite pour eux : si vous réussissez à les servir, ils en profitent, et quand vous ne réussissez pas, ils vous traitent comme des misérables.

LUBIN.

Comme des imbécilles.

HORTENSIUS, *à Lisette.*

Il est vrai qu'il vaudroit mieux que cela ne fût point advenu.

LA MARQUISE.

Oh! Monsieur, mon veuvage est éternel. En vérité, il n'y a point de femme au monde plus éloignée du mariage que moi, et j'ai perdu le seul homme qui pouvoit me plaire; mais, malgré tout cela, il y a de certaines aventures désagréables pour une femme. Le chevalier m'a refusée, par exemple; mon amour-propre ne lui en veut aucun mal; il n'y a là-dedans, comme je vous l'ai déjà dit, que le ton, que la manière que je condamne; car, quand il m'aimeroit, cela lui seroit inutile; mais enfin il m'a refusée, cela est constant; il peut se vanter de cela, il le fera peut-être. Qu'en arrive-t-il? Cela jette un air de rebut sur une femme, les égards et l'attention qu'on a pour elle en diminuent, cela glace tous les esprits pour elle. Je ne parle point des cœurs, car je n'en ai que faire; mais on a besoin de considération dans la vie, elle dépend de l'opinion qu'on prend de

vous, c'est l'opinion qui nous donne tout, qui nous ôte tout, au point qu'après ce qui m'arrive, si je voulois me remarier, je le suppose, à peine m'estimeroit-on quelque chose; il ne seroit plus flatteur de m'aimer; le comte, s'il savoit ce qui s'est passé, oui, le comte, je suis persuadée qu'il ne voudroit plus de moi.

LUBIN, *derrière.*

Je ne serois pas si dégoûté.

LISETTE.

Et moi, Madame, je dis que le chevalier est un hypocrite; car, si son refus est si sérieux, pourquoi n'a-t-il pas voulu servir monsieur le comte comme je l'en priois? Pourquoi m'a-t-il refusée durement, d'un air inquiet et piqué?

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est que d'un air piqué? Quoi! que voulez-vous dire? Est-ce qu'il étoit jaloux? En voici d'une autre espèce.

LISETTE.

Oui, Madame, je l'ai cru jaloux; voilà ce que c'est: il en avoit toute la mine. Monsieur s'informe comment le comte est auprès de vous, comment vous le recevez; on lui dit que vous souffrez ses visites, que vous ne les recevez point mal. Point mal, dit-il avec dépit; ce n'est donc pas la peine que je m'en mêle. Qui est-ce qui n'auroit pas cru, là-dessus, qu'il songeoit à vous pour lui-même? Voilà ce qui m'avoit fait parler, moi. Eh! que sait-on ce qui se passe dans sa tête? Peut-être qu'il vous aime.

LUBIN, *derrière.*

Il en est bien capable.

LA MARQUISE.

Me voilà déroutée ; je ne sais plus comment régler ma conduite, car il y en a une à tenir là-dedans ; j'ignore laquelle, et cela m'inquiète.

HORTENSIUS.

Si vous me le permettez, Madame, je vous apprendrai un petit axiôme qui vous sera, sur la chose, d'une merveilleuse instruction ; c'est que le jaloux veut avoir ce qu'il aime ; or étant manifeste que le chevalier vous refuse...

LA MARQUISE, *l'interrompant.*

Il me refuse? Vous avez des expressions bien grossières : votre axiôme ne sait ce qu'il dit, il n'est pas encore sûr qu'il me refuse.

LISETTE.

Il s'en faut bien. Demandez au comte ce qu'il en pense.

LA MARQUISE.

Comment! est-ce que le comte étoit présent?

LISETTE.

Il n'y étoit plus. Je dis seulement qu'il croit que le chevalier est son rival.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas assez qu'il le croie, ce n'est pas as-[illegible] faut que cela soit, il n'y a que cela qui [illegible] me venger de l'affront presque public que [illegible] ait sa réponse ; il n'y a que cela : j'ai besoin, pour réparation, que son discours n'ait été qu'un dépit amoureux. Dépendre d'un dépit amoureux,

cela n'est-il pas agréable? Assurément, ce n'est pas que je me soucie de ce qu'on appelle la gloire d'une femme, gloire sotte, ridicule, mais reçue, mais établie, qu'il faut soutenir et qui nous pare; les hommes pensent comme cela, il faut penser comme les hommes, ou ne pas vivre avec eux. Où en suis-je donc, si le chevalier n'est point jaloux? L'est-il? ne l'est-il pas? on n'en sait rien, c'est un peut-être; mais cette gloire en souffre, toute sotte qu'elle est, et me voilà dans la triste nécessité d'être aimée d'un homme qui me déplaît; le moyen de tenir à cela? Oh! je n'en demeurerai pas là, je n'en demeurerai pas là. Qu'en dites-vous, Monsieur? Il faut que la chose s'éclaircisse absolument.

HORTENSIUS.

Le mépris seroit suffisant, Madame.

LA MARQUISE.

Eh! non, Monsieur, vous me conseillez mal: vous ne savez parler que de livres.

LUBIN.

Il y aura du bâton pour moi dans cette affaire-là.

LISETTE, *pleurant.*

Pour moi, Madame, je ne sais pas où vous prenez toutes vos alarmes; o[illegible] diroit que j'ai renversé le monde entier. On n'a jamais aimé une m[illegible]se autant que je vous aime. Je m'avise de t[illegible] puis il se trouve que j'ai fait tous les maux [illegible]i-nables. Je ne saurois durer comme cela; j'aime mieux me retirer, du moins je ne verrai point vo-

tre tristesse, et l'envie de vous en tirer ne me fera point faire d'impertinences.

LA MARQUISE.

Il ne s'agit pas de vos larmes; je suis compromise, et vous ne savez pas jusqu'où cela va. Voilà le chevalier qui vient, restez; j'ai intérêt d'avoir des témoins.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LUBIN, LISETTE, HORTENSIUS.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez peut-être attendu, Madame, et je vous prie de m'excuser; j'étois en affaire.

LA MARQUISE.

Il n'y a pas grand mal, monsieur le Chevalier; c'est une lecture retardée, voilà tout.

LE CHEVALIER.

J'ai cru d'ailleurs que monsieur le comte vous tenoit compagnie, et cela me tranquillisoit.

LUBIN, *derrière.*

Ahi! ahi! je m'enfuis.

LA MARQUISE, *examinant toujours.*

On m'a dit que vous l'aviez vu, le comte.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

LA MARQUISE, *regardant le chevalier.*

C'est un fort honnête homme.

LE CHEVALIER.

Sans doute, et je le crois même d'un esprit très-propre à consoler ceux qui ont du chagrin.

LA MARQUISE.

Il est fort de mes amis.

LE CHEVALIER.

Il est des miens aussi.

LA MARQUISE.

Je ne savois pas que vous le connussiez beaucoup ; il vient ici quelquefois, et c'est presque le seul des amis de feu monsieur le marquis que je voie encore ; il m'a paru mériter cette distinction-là ; qu'en dites-vous?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, vous avez raison, et je pense comme vous ; il est digne d'être excepté.

LA MARQUISE, *à Lisette, bas.*

Trouvez-vous cet homme-là jaloux, Lisette?

LE CHEVALIER, *à part.*

Monsieur le comte et son mérite m'ennuient. (*A la marquise.*) Madame, on a parlé d'une lecture, et si je croyois vous déranger, je me retirerois.

LA MARQUISE.

Puisque la conversation vous ennuie, nous allons lire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites un étrange compliment.

LA MARQUISE.

Point du tout, et vous allez être content. (*A Lisette.*) Retirez-vous, Lisette, vous me déplai-

sez là. (*A Hortensius.*) Et vous, Monsieur, ne vous écartez point, on va vous rappeler.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Pour vous, Chevalier, j'ai encore un mot à vous dire avant notre lecture; il s'agit d'un petit éclaircissement qui ne vous regarde point, qui ne touche que moi, et je vous demande en grâce de me répondre avec la dernière naïveté sur la question que je vais vous faire.

LE CHEVALIER.

Voyons, Madame, je vous écoute.

LA MARQUISE.

Le comte m'aime, je viens de le savoir, et je l'ignorois.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Vous l'ignoriez!

LA MARQUISE.

Je dis la vérité, ne m'interrompez point.

LE CHEVALIER.

Cette vérité-là est singulière.

LA MARQUISE.

Je n'y saurois que faire; elle ne laisse pas que d'être: il est permis aux gens de mauvaise humeur de la trouver comme ils voudront.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon d'avoir dit ce que j'en pense: continuons.

LA MARQUISE, *impatiente.*

Vous m'impatientez. Aviez-vous cet esprit-là avec Angélique? Elle auroit dû ne vous aimer guère.

LE CHEVALIER.

Je n'en avois point d'autre; mais il étoit de son goût, et il a le malheur de n'être pas du vôtre; cela fait une grande différence.

LA MARQUISE.

Vous l'écoutiez donc quand elle vous parloit; écoutez-moi aussi. Lisette vous a prié de me parler pour le comte, vous ne l'avez point voulu.

LE CHEVALIER.

Je n'avois garde; le comte est un amant, vous m'aviez dit que vous ne les aimiez point : mais vous êtes la maîtresse.

LA MARQUISE.

Non, je ne la suis point; peut-on, à votre avis, répondre à l'amour d'un homme qui ne vous plaît pas? Vous êtes bien particulier!

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh! eh! eh! j'admire la peine que vous prenez pour me cacher vos sentimens; vous craignez que je ne les critique, après ce que vous m'avez dit : mais, non, Madame, ne vous gênez point; je sais combien il vaut de compter avec le cœur humain, et je ne vois rien là que de fort ordinaire.

LA MARQUISE, *en colère.*

Non, je n'ai de ma vie eu tant d'envie de quereller quelqu'un; adieu.

LE CHEVALIER, *la retenant.*

Ah! Marquise, tout ceci n'est que conversation, et je serois au désespoir de vous chagriner; achevez, de grâce.

LA MARQUISE.

Je reviens. Vous êtes l'homme du monde le plus estimable, quand vous voulez; et je ne sais par quelle fatalité vous sortez aujourd'hui d'un caractère naturellement doux et raisonnable; laissez-moi finir... Je ne sais plus où j'en suis.

LE CHEVALIER.

Au comte, qui vous déplaît.

LA MARQUISE.

Eh bien! ce comte qui me déplaît, vous n'avez pas voulu me parler pour lui; Lisette s'est même imaginée vous voir un air piqué.

LE CHEVALIER.

Il en pouvoit être quelque chose.

LA MARQUISE.

Passe pour cela, c'est répondre, et je vous reconnois; sur cet air piqué, elle a pensé que je ne vous déplaisois pas.

LE CHEVALIER, *salue en riant.*

Cela n'est pas difficile à penser.

LA MARQUISE.

Pourquoi? on ne plaît pas à tout le monde; or, comme elle a cru que vous me conveniez, elle vous a proposé ma main, comme si cela dépendoit d'elle, et il est vrai que souvent je lui laisse assez de pouvoir sur moi; mais vous êtes, dit-elle, révolté avec dédain contre la proposition.

LE CHEVALIER.

Avec dédain? Voilà ce qu'on appelle du fabuleux, de l'impossible.

LA MARQUISE.

Doucement, voici ma question : avez-vous rejeté l'offre de Lisette comme piqué de l'amour du comte, ou comme une chose qu'on rebute? étoit-ce dépit jaloux? car enfin, malgré nos conventions, votre cœur auroit pu être tenté du mien : ou bien étoit-ce vrai dédain?

LE CHEVALIER.

Commençons par rayer ce dernier, il est incroyable; pour de la jalousie...

LA MARQUISE.

Parlez hardiment.

LE CHEVALIER, *d'un air embarrassé.*

Que diriez-vous si je m'avisois d'en avoir?

LA MARQUISE.

Je dirois... que vous seriez jaloux.

LE CHEVALIER.

Oui; mais, Madame, me pardonneriez-vous ce que vous haïssez tant?

LA MARQUISE.

Vous ne l'étiez donc point. (*Elle le regarde.*) Je vous entends, je l'avois bien prévu, et mon injure est avérée.

LE CHEVALIER.

Que parlez-vous d'injure? où est-elle? est-ce que vous êtes fâchée contre moi?

LA MARQUISE.

Contre vous, Chevalier? non certes; et pour-

quoi me fâcherois-je? Vous ne m'entendez point, c'est à l'impertinente Lisette que j'en veux; je n'ai point de part à l'offre qu'elle vous a faite; et il a fallu vous l'apprendre, et voilà tout: d'ailleurs, ayez de l'indifférence ou de la haine pour moi, que m'importe? J'aime bien mieux cela que de l'amour, au moins, ne vous y trompez pas.

LE CHEVALIER.

Qui? moi, Madame, m'y tromper? Eh! ce sont ces dispositions-là dans lesquelles je vous ai vue, qui m'ont attaché à vous; vous le savez bien, et depuis que j'ai perdu Angélique, j'oublierois presque qu'on peut aimer, si vous ne m'en parliez pas.

LA MARQUISE.

Oh! pour moi, j'en parle sans m'en ressouvenir.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, HORTENSIUS.

LA MARQUISE.

Allons, M. Hortensius, approchez, prenez votre place; lisez-moi quelque chose de gai, qui m'amuse. Chevalier, vous êtes le maître de rester, si ma lecture vous convient; mais vous êtes bien triste, et je veux tâcher de me dissiper.

LE CHEVALIER, *sérieux*.

Pour moi, Madame, je n'en suis point encore aux lectures amusantes. (*Il s'en va.*)

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Qu'est-ce que c'est que votre livre?

HORTENSIUS.

Ce ne sont que des réflexions très-sérieuses.

LA MARQUISE.

Eh bien! que ne parlez-vous donc? vous êtes bien taciturne; pourquoi laisser sortir le chevalier, puisque ce que vous allez lire lui convient?

HORTENSIUS *appelle le chevalier.*

Monsieur le Chevalier? monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER *reparoît.*

Que me voulez-vous?

HORTENSIUS.

Madame vous prie de revenir; je ne lirai rien de récréatif.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire? Madame vous prie: je ne prie point; vous avez des réflexions... et vous rappelez Monsieur, voilà tout.

LE CHEVALIER.

Je m'aperçois, Madame, que je faisois une impolitesse de me retirer, et je vais rester, si vous le voulez bien.

LA MARQUISE.

Comme il vous plaira; asseyons-nous donc. (*Ils prennent des sièges.*)

HORTENSIUS, *après avoir toussé, craché, lit.*

« La raison est d'un prix à qui tout cède; c'est » elle qui fait notre véritable grandeur; on a né- » cessairement toutes les vertus avec elle; enfin,

» le plus respectable de tous les hommes, ce n'est
» pas le plus puissant, c'est le plus raisonnable. »

LE CHEVALIER, *s'agitant sur son siége.*

Ma foi, sur ce pied-là, le plus respectable de tous les hommes a tout l'air de n'être qu'une chimère; quand je dis les hommes, j'entends tout le monde.

LA MARQUISE.

Mais du moins y a-t-il des gens qui sont plus raisonnables les uns que les autres.

LE CHEVALIER.

Hum! disons qui ont moins de folie, cela sera plus sûr.

LA MARQUISE.

Eh! de grâce, laissez-moi un peu de raison, Chevalier; je ne saurois convenir que je suis folle, par exemple....

LE CHEVALIER.

Vous, Madame? eh! n'êtes-vous pas exceptée? cela va sans dire; et c'est la règle.

LA MARQUISE.

Je ne suis point tentée de vous remercier; poursuivons.

HORTENSIUS *lit.*

« Puisque la raison est un si grand bien, n'ou-
» blions rien pour la conserver; fuyons les pas-
» sions qui nous la dérobent : l'amour est une de
» celles... »

LE CHEVALIER.

L'amour, l'amour ôte la raison? cela n'est pas vrai, je n'ai jamais été plus raisonnable que de-

puis que j'en ai pour Angélique, et j'en ai excessivement.

LA MARQUISE.

Vous en aurez tant qu'il vous plaira, ce sont vos affaires, et on ne vous en demande pas le compte; mais l'auteur n'a point tant de tort : je connois des gens, moi, que l'amour rend bourrus et sauvages, et ces défauts-là n'embellissent personne, je pense.

HORTENSIUS.

Si Monsieur me donnoit la licence de parachever, peut-être que...

LE CHEVALIER.

Petit auteur, que cela, esprit superficiel.

HORTENSIUS, *se levant.*

Petit auteur, esprit superficiel! un homme qui cite Sénèque pour garant de ce qu'il dit, ainsi que vous le verrez plus bas, folio 24, chapitre V.

LE CHEVALIER.

Fût-ce chapitre mille, Sénèque ne sait ce qu'il dit.

HORTENSIUS.

Cela est impossible.

LA MARQUISE, *riant.*

En vérité, cela me divertit plus que ma lecture; mais, monsieur Hortensius, en voilà assez : votre livre ne plaît point au Chevalier, n'en lisons plus; une autrefois, nous serons plus heureux.

LE CHEVALIER.

C'est votre goût, Madame, qui doit décider.

LA MARQUISE.

Mon goût veut bien avoir cette complaisance-là pour le vôtre.

HORTENSIUS, *s'en allant.*

Sénèque un petit auteur! Par Jupiter! si je le disois, je croirois faire un blasphême littéraire. Adieu, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Serviteur, serviteur.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Vous voilà brouillé avec Hortensius, Chevalier. De quoi vous avisez-vous aussi de médire de Sénèque?

LE CHEVALIER.

Sénèque et son défenseur ne m'inquiètent pas, pourvu que vous ne preniez pas leur parti, Madame.

LA MARQUISE.

Ah! je demeurerai neutre, si la querelle continue; car je m'imagine que vous ne voudrez pas la recommencer. Nos occupations vous ennuient, n'est-il pas vrai?

LE CHEVALIER.

Il faut être plus tranquille que je ne suis, pour réussir à s'amuser.

LA MARQUISE.

Ne vous gênez point, Chevalier, vivons sans fa-

çon : vous voulez peut-être être seul. Adieu, je vous laisse.

LE CHEVALIER.

Il n'y a plus de situation qui ne me soit à charge.

LA MARQUISE.

Je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous calmer l'esprit. (*Elle part lentement.*)

LE CHEVALIER, *pendant qu'elle marche.*

Ah! je m'attendois à plus de repos quand j'ai rompu mon voyage; je ne ferai plus de projets, je vois bien que je rebute tout le monde.

LA MARQUISE, *s'arrêtant au milieu du théâtre.*

Ce que je lui entends dire là me touche; il ne seroit pas généreux de le quitter dans cet état-là. (*Elle revient.*) Non, Chevalier, vous ne me rebutez point; ne cédez point à votre douleur : tantôt vous partagiez mes chagrins, vous étiez sensible à la part que je prenois aux vôtres; pourquoi n'êtes-vous plus de même? C'est cela qui me rebuteroit, par exemple; car la véritable amitié veut qu'on fasse quelque chose pour elle, elle veut consoler.

LE CHEVALIER.

Aussi auroit-elle bien du pouvoir sur moi, si je la trouvois; personne au monde n'y seroit plus sensible; j'ai le cœur fait pour elle; mais où est-elle? Je m'imaginois l'avoir trouvée, me voilà détrompé, et ce n'est pas sans qu'il en coûte à mon cœur.

LA MARQUISE.

Peut-on faire de reproche plus injuste que celui que vous me faites? De quoi vous plaignez-vous? voyons; d'une chose que vous avez rendue nécessaire. Une étourdie vient vous proposer ma main; vous y avez de la répugnance, à la bonne heure; ce n'est point là ce qui me choque : un homme qui a aimé Angélique peut trouver les autres femmes bien inférieures; elle a dû vous rendre les yeux très-difficiles, et d'ailleurs, tout ce qu'on appelle vanité là-dessus, je n'en suis plus.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame! je regrette Angélique; mais vous m'en auriez consolé, si vous aviez voulu.

LA MARQUISE.

Je n'en ai point de preuves; car cette répugnance, dont je ne me plains point, falloit-il la marquer ouvertement? Représentez-vous cette action-là de sang-froid; vous êtes galant homme; jugez-vous, où est l'amitié dont vous parlez? car, encore une fois, ce n'est pas de l'amour que je veux, vous le savez bien; mais l'amitié n'a-t-elle pas ses sentimens, ses délicatesses? L'amour est bien tendre, Chevalier : eh bien! croyez qu'elle ménage, avec encore plus de scrupule que lui, les intérêts de ceux qu'elle unit ensemble; voilà le portrait que je m'en suis toujours fait, voilà comme je la sens, et comme vous auriez dû la sentir. Il me semble que l'on n'en peut rien rabattre, et vous n'en connoissez pas les devoirs

comme moi: qu'il vienne quelqu'un me proposer votre main, par exemple, et je vous apprendrai comme on répond là-dessus.

LE CHEVALIER.

Oh! je suis sûr que vous y seriez plus embarrassée que moi; car enfin, vous n'accepteriez point la proposition.

LA MARQUISE.

Nous n'y sommes pas; ce quelqu'un n'est pas venu, et ce n'est que pour vous dire combien je vous ménagerois; cependant vous vous plaignez.

LE CHEVALIER.

Eh! morbleu! Madame, vous m'avez parlé de répugnance; et je ne saurois vous souffrir cette idée-là. Tenez, je trancherai tout d'un coup là-dessus: si je n'aimois pas Angélique, qu'il faut bien que j'oublie, vous n'auriez qu'une chose à craindre avec moi, qui est que mon amitié ne devînt amour; et raisonnablement, il n'y auroit que cela à craindre non plus. C'est-là toute la répugnance que je me connois.

LA MARQUISE.

Ah! pour cela, c'en seroit trop; il ne faut pas, Chevalier, il ne faut pas.

LE CHEVALIER.

Mais ce seroit vous rendre justice: d'ailleurs, d'où peut venir le refus dont vous m'accusez? car enfin étoit-il naturel? C'est que le comte vous aimoit, c'est que vous le souffriez; j'étois outré de voir cet amour venir traverser un attachement

qui devoit faire toute ma consolation : mon amitié n'est point compatible avec cela ; ce n'est point une amitié faite comme les autres.

LA MARQUISE.

Eh bien ! voilà qui change tout, je ne me plains plus ; je suis contente ; ce que vous me dites-là, je l'éprouve, je le sens ; c'est-là précisément l'amitié que je demande, la voilà, c'est la véritable ; elle est délicate, elle est jalouse ; elle a droit de l'être. Mais que ne parliez-vous ? que n'êtes-vous venu me dire : qu'est-ce que c'est que le comte ? que fait-il chez vous ? je vous aurois tiré d'inquiétude, et tout cela ne seroit point arrivé.

LE CHEVALIER.

Vous ne me verrez point faire d'inclination, à moi ; je n'y songe point avec vous.

LA MARQUISE.

Vraiment, je vous le défends bien ; ce ne sont pas là nos conditions, et je serois jalouse aussi, moi ; jalouse comme nous l'entendons.

LE CHEVALIER.

Vous, Madame ?

LA MARQUISE.

Est-ce que je ne l'étois pas de cette façon là tantôt ? Votre réponse à Lisette n'avoit-elle pas dû me choquer ?

LE CHEVALIER.

Vous m'avez pourtant dit de cruelles choses.

LA MARQUISE.

Eh! à qui en dit-on, si ce n'est aux gens qu'on aime, et qui semblent n'y pas répondre?

LE CHEVALIER.

Dois-je vous en croire? Que vous me tranquillisez, ma chère Marquise!

LA MARQUISE.

Ecoutez; je n'avois pas moins besoin de cette explication là que vous.

LE CHEVALIER.

Que vous me charmez! que vous me donnez de joie. (*Il lui baise la main.*)

LA MARQUISE, *riant.*

On le prendroit pour mon amant, de la manière dont il me remercie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, je défie un amant de vous aimer plus que je fais; je n'aurois jamais cru que l'amitié allât si loin, cela est surprenant, l'amour est moins vif.

LA MARQUISE.

Et cependant il n'y a rien de trop.

LE CHEVALIER.

Non, il n'y a rien de trop; mais il me reste une grâce à vous demander. Gardez-vous Hortensius? Je crois qu'il est fâché de me voir ici, et je sais lire aussi bien que lui.

LA MARQUISE.

Eh bien! Chevalier, il faut le renvoyer; voilà toute la façon qu'il faut y faire.

LE CHEVALIER.

Et le comte, qu'en ferons-nous? Il m'inquiète un peu.

LA MARQUISE.

On le congédiera aussi; je veux que vous soyez content, je veux vous mettre en repos. Donnez moi la main, je serois bien aise de me promener dans le jardin.

LE CHEVALIER.

Allons, Marquise.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

HORTENSIUS.

N'EST-CE pas chose étrange, qu'un homme comme moi n'ait point de fortune? Posséder le grec et le latin, et ne pas posséder dix pistoles! O divin Homère! ô Virgile! et vous, gentil Anacréon! vos doctes interprètes ont de la peine à vivre; bientôt je n'aurai plus d'asile. J'ai vu la marquise irritée contre le chevalier; mais incontinent je l'ai vue dans le jardin discourir avec lui de la manière la plus bénévole. Quels solécismes de conduite! Est-ce que l'amour m'expulseroit d'ici?

SCÈNE II.

LISETTE, HORTENSIUS, LUBIN.

LUBIN, *gaillardement.*

TIENS, Lisette, le voilà bien à propos pour lui faire nos adieux. (*En riant.*) Ah! ah! ah!

HORTENSIUS.

A qui en veut cet étourdi-là, avec son transport de joie?

LUBIN.

Allons, gai, camarade docteur : comment va la philosophie?

HORTENSIUS.

Pourquoi me faites-vous cette question-là?

LUBIN.

Ma foi! je n'en sais rien, si ce n'est pour entrer en conversation.

LISETTE.

Allons, allons, venons au fait.

LUBIN.

Encore un petit mot, docteur, n'avez-vous jamais couché dans la rue?

HORTENSIUS.

Que signifie ce discours?

LUBIN.

C'est que cette nuit vous en aurez le plaisir: le vent de bise vous en dira deux mots.

LISETTE.

N'amusons point davantage M. Hortensius: tenez, Monsieur, voilà de l'or que Madame m'a chargée de vous donner, moyennant quoi, comme elle prend congé de vous, vous pouvez prendre congé d'elle. A mon égard, je salue votre érudition, et je suis votre très-humble servante. (*Elle lui fait la révérence.*)

LUBIN.

Et moi votre serviteur.

HORTENSIUS.

Quoi! Madame me renvoie?

LISETTE.

Non pas, Monsieur; elle vous prie seulement de vous retirer.

LUBIN.

Et vous, qui êtes honnête, vous ne refuserez rien aux prières de Madame.

HORTENSIUS.

Savez-vous la raison de cela, Mademoiselle Lisette ?

LISETTE.

Non ; mais en gros je soupçonne que cela pourroit venir de ce que vous l'ennuyez.

LUBIN.

Et en détail, de ce que nous sommes bien aises de nous marier en paix, en dépit de la philosophie que vous avez dans la tête.

LISETTE.

Tais-toi.

HORTENSIUS.

J'entends; c'est que madame la marquise et monsieur le chevalier ont de l'inclination l'un pour l'autre.

LISETTE.

Je n'en sais rien ; ce ne sont pas mes affaires.

LUBIN.

Eh bien ! tout coup vaille ! Quand ce seroit de l'inclination, quand ce seroit des passions, des soupirs, des flammes, et de la noce après, il n'y a rien de si gaillard ; on a un cœur, on s'en sert, cela est naturel.

LISETTE, *à Lubin.*

Finis tes sottises. (*A Hortensius.*) Vous voilà averti, Monsieur ; je crois que cela suffit.

LUBIN.

Adieu. Touchez là, et partez ferme : il n'y aura pas de mal à doubler le pas.

HORTENSIUS.

Dites à Madame que je me conformerai à ses ordres.

SCÈNE III.

LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

ENFIN, le voilà congédié. C'est pourtant un amant que je perds.

LUBIN.

Un amant? Quoi! ce vieux radoteur t'aimoit?

LISETTE.

Sans doute; il vouloit me faire des argumens.

LUBIN.

Hum!

LISETTE.

Des argumens, te dis-je; mais je les ai fort bien repoussés avec d'autres.

LUBIN.

Des argumens! Voudrois-tu bien m'en pousser un pour voir ce que c'est?

LISETTE.

Il n'y a rien de si aisé. Tiens, en voilà un : tu es un joli garçon, par exemple.

LUBIN.

Cela est vrai.

LISETTE.

J'aime tout ce qui est joli; ainsi je t'aime : c'est là ce qu'on appelle un argument.

LUBIN.

Pardi! tu n'as que faire du docteur pour cela; je t'en ferai aussi bien qu'un autre. Gageons un petit baiser que je t'en donne une douzaine.

LISETTE.

Je gagerai quand nous serons mariés, parce que je serai bien aise de perdre.

LUBIN.

Bon! quand nous serons mariés, j'aurai toujours gagné sans faire de gageure.

LISETTE.

Paix; j'entends quelqu'un qui vient; je crois que c'est monsieur le comte. Madame m'a chargée d'un compliment pour lui, qui ne le réjouira pas.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LISETTE, LUBIN.

LE COMTE, *d'un air ému.*

Bonjour, Lisette. Je viens de rencontrer Hortensius, qui m'a dit des choses bien singulières. La marquise le renvoie, à ce qu'il dit, parce qu'elle aime le chevalier, et qu'elle l'épouse. Cela est-il vrai? Je vous prie de m'instruire...

LISETTE.

Mais, monsieur le Comte, je ne crois pas que cela soit, et je n'y vois pas encore d'apparence.

Hortensius lui déplaît; elle le congédie : voilà tout ce que j'en puis dire.

LE COMTE, *à Lubin*.

Et toi, n'en sais-tu pas davantage?

LUBIN.

Non, monsieur le Comte, je ne sais que mon amour pour Lisette : voilà toutes mes nouvelles.

LISETTE.

Madame la marquise est si peu disposée à se marier, qu'elle ne veut pas même voir d'amans : elle m'a dit de vous prier de ne point vous obstiner à l'aimer.

LE COMTE.

Non plus qu'à la voir, sans doute?

LISETTE.

Mais je crois que cela revient au même.

LUBIN.

Oui, qui dit l'un, dit l'autre.

LE COMTE.

Que les femmes sont inconcevables! Le chevalier est ici apparemment?

LISETTE.

Je crois qu'oui.

LUBIN.

Leurs sentimens d'amitié ne permettent pas qu'ils se séparent.

LE COMTE.

Ah! avertissez, je vous prie, le chevalier, que je voudrois lui dire un mot.

LISETTE.

J'y vais de ce pas, monsieur le Comte. (*Lubin sort avec Lisette en saluant le comte.*)

SCÈNE V.

LE COMTE.

Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre? Le chevalier va venir, interrogeons son cœur. Pour en tirer la vérité, je vais me servir d'un stratagême qui, tout commun qu'il est, ne laisse pas souvent que de réussir.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE CHEVALIER.

On m'a dit que vous me demandiez; puis-je vous rendre quelque service, Monsieur?

LE COMTE.

Oui, Chevalier, vous pouvez véritablement m'obliger.

LE CHEVALIER.

Parbleu, si je le puis, cela vaut fait.

LE COMTE.

Vous m'avez dit que vous n'aimiez pas la marquise.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous-là? Je l'aime de tout mon cœur.

LE COMTE.

J'entends que vous n'aviez point d'amour pour elle.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est une autre affaire, et je me suis expliqué là-dessus.

LE COMTE.

Je le sais; mais êtes-vous dans les mêmes sentimens? ne s'agit-il point à présent d'amour absolument?

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh! mais, en vérité, par où jugez-vous qu'il y en ait? Qu'est-ce que c'est que cette idée-là?

LE COMTE.

Moi, je n'en juge point; je vous le demande.

LE CHEVALIER.

Hum! vous avez pourtant la mine d'un homme qui le croit.

LE COMTE.

Eh bien! débarrassons-nous de cela, dites-moi oui ou non.

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh! eh! monsieur le Comte, un homme d'esprit comme vous ne doit point faire de chicane sur les mots; le oui ou le non, qui ne se sont point présentés à moi, ne valent pas mieux que le langage que je vous tiens; c'est la même chose assurément; il y a entre la marquise et moi une amitié et des sentimens vraiment respectables: êtes-vous content? cela est-il net? voilà du français.

LE COMTE, *à part.*

Pas trop. (*Haut.*) On ne sauroit mieux dire, et j'ai tort; mais il faut pardonner aux amans, ils se méfient de tout.

LE CHEVALIER.

Je sais ce qu'ils sont par mon expérience... Revenons à vous et à vos amours: je m'intéresse beaucoup à ce qui vous regarde; mais n'allez pas encore empoisonner ce que je vais vous dire, ouvrez-moi votre cœur. Est-ce que vous voulez continuer d'aimer la marquise?

LE COMTE.

Toujours.

LE CHEVALIER.

Entre nous, il est étonnant que vous ne vous lassiez point de son indifférence. Parbleu, il faut quelques sentimens dans une femme; vous hait-elle? on connoît sa haine; ne lui déplaisez-vous pas? on espère. Mais une femme qui ne répond rien, comment se conduire avec elle? par où prendre son cœur? un cœur qui ne se remue, ni pour, ni contre, qui n'est ni ami, ni ennemi, qui n'est rien, qui est mort, le ressuscite-t-on? je n'en crois rien; et c'est pourtant ce que vous voulez faire.

LE COMTE, *finement.*

Non, non, Chevalier, je vous parle confidemment à mon tour. Je n'en suis pas tout à fait réduit à une entreprise si chimérique, et le cœur de la marquise n'est pas si mort que vous le pensez: m'entendez-vous? vous êtes distrait.

LE CHEVALIER.

Vous vous trompez, je n'ai jamais eu plus d'attention.

LE COMTE.

Elle savoit mon amour, je lui en parlois, elle écoutoit.

LE CHEVALIER.

Elle écoutoit?

LE COMTE.

Oui; je lui demandois du retour.

LE CHEVALIER.

C'est l'usage; et à cela quelle réponse?

LE COMTE.

On me disoit de l'attendre.

LE CHEVALIER.

C'est qu'il étoit tout venu.

LE COMTE, *à part.*

Il l'aime. (*Haut.*) Cependant aujourd'hui elle ne veut pas me voir; j'attribue cela à ce que j'avois été quelques jours sans paroître, avant que vous arrivassiez: la marquise est la femme de France la plus fière.

LE CHEVALIER.

Ah! je la trouve passablement humiliée d'avoir cette fierté-là.

LE COMTE.

Je vous ai prié tantôt de me raccommoder avec elle, et je vous en prie encore.

LE CHEVALIER.

Eh! vous vous moquez, cette femme-là vous adore.

LE COMTE.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Et moi qui ne m'en soucie guère, je le dis pour vous.

LE COMTE.

Ce qui m'en plaît, c'est que vous le dites sans jalousie.

LE CHEVALIER.

Oh! parbleu! si cela vous plaît, vous êtes servi à souhait; car je vous dirai que j'en suis charmé, que je vous en félicite, et que je vous embrasserois volontiers.

LE COMTE.

Embrassez donc, mon cher.

LE CHEVALIER.

Ah! ce n'est pas la peine; il me suffit de m'en réjouir sincèrement, et je vais vous en donner des preuves qui ne seront point équivoques.

LE COMTE.

Je voudrois bien vous en donner de ma reconnoissance, moi; et si vous étiez d'humeur à accepter celle que j'imagine, ce seroit alors que je serois bien sûr de vous. A l'égard de la marquise...

LE CHEVALIER.

Comte, finissons. Vous autres amans, vous n'avez que votre amour et ses intérêts dans la tête. et toutes ces folies-là n'amusent point les autres. Parlons d'autres choses; de quoi s'agit-il?

LE COMTE.

Dites-moi, mon cher, auriez-vous renoncé au mariage?

LE CHEVALIER.

Oh! parbleu! c'en est trop : faut-il que j'y renonce pour vous mettre en repos? non, Monsieur, je vous demande grâce pour ma postérité, s'il vous plaît. Je n'irai point sur vos brisées; mais qu'on me trouve un parti convenable, et demain je me marie; et qui plus est, c'est que cette marquise, qui ne vous sort pas de l'esprit, tenez, je m'engage à la prier de la fête.

LE COMTE.

Ma foi, Chevalier, vous me ravissez; je sens bien que j'ai affaire au plus franc de tous les hommes; vos dispositions me charment. Mon cher ami, continuons; vous connoissez ma sœur; que pensez-vous d'elle?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en pense?.... Votre question me fait ressouvenir qu'il y a long-temps que je ne l'ai vue, et qu'il faut que vous me présentiez à elle.

LE COMTE.

Vous m'avez dit cent fois qu'elle étoit digne d'être aimée du plus honnête homme; on l'estime, vous connoissez son bien, vous lui plairez, j'en suis sûr, et si vous ne voulez qu'un parti convenable, en voilà un.

LE CHEVALIER.

En voilà un... vous avez raison... Oui, votre

idée est adorable. Elle est amie de la marquise, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

Je crois que oui.

LE CHEVALIER.

Allons, cela est bon, et je veux que ce soit moi qui lui annonce la chose; je crois que c'est elle qui entre. Retirez-vous pour quelques momens dans ce cabinet, vous allez voir ce qu'un rival de mon espèce est capable de faire, et vous paroîtrez quand je vous appellerai. Partez, point de remercîment, un jaloux n'en mérite point.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER.

Parbleu, Madame, je suis donc cet ami qui devoit vous tenir lieu de tout; vous m'avez joué, femme que vous êtes; mais vous allez voir combien je m'en soucie.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Le comte, dit-on, étoit avec vous, Chevalier. Vous avez été bien long-temps ensemble: de quoi donc étoit-il question ?

LE CHEVALIER, *sérieusement.*

De pures visions de sa part, Marquise, mais des visions qui m'ont chagriné, parce qu'elles

vous intéressent, et dont la première a d'abord été de me demander si je vous aimois.

LA MARQUISE.

Mais je crois que cela n'est pas douteux.

LE CHEVALIER.

Sans difficulté ; mais prenez garde, il parloit d'amour et non pas d'amitié.

LA MARQUISE.

Ah! il parloit d'amour? Il est bien curieux ; à votre place, je n'aurois pas seulement voulu les distinguer : qu'il devine.

LE CHEVALIER.

Non pas, Marquise ; il n'y avoit pas moyen de jouer là-dessus ; car il vous enveloppoit dans ses soupçons, et vous faisoit pour moi le cœur plus tendre que je ne mérite : vous voyez bien que cela étoit sérieux ; il falloit une réponse décisive ; aussi l'ai-je bien assuré qu'il se trompoit, et qu'absolument il ne s'agissoit point d'amour entre nous deux, absolument.

LA MARQUISE.

Mais croyez-vous l'avoir persuadé, et croyez-vous lui avoir dit cela d'un ton bien vrai, du ton d'un homme qui le sent ? ....

LE CHEVALIER.

Oh! ne craignez rien ; je l'ai dit de l'air dont on dit la vérité. Comment donc ? je serois très-fâché, à cause de vous, que le commerce de notre amitié rendît vos sentimens équivoques ; mon attachement pour vous est trop délicat pour profiter de l'honneur que cela me feroit : mais j'y ai mis bon

ordre, et cela, par une chose tout à fait imprévue; vous connoissez sa sœur, elle est riche, très-aimable, et de vos amies même.

LA MARQUISE.

Assez médiocrement.

LE CHEVALIER.

Dans la joie qu'il a eue de perdre ses soupçons, le comte me l'a proposée; et comme il y a des instans et des réflexions qui nous déterminent tout d'un coup, ma foi j'ai pris mon parti: nous sommes d'accord, et je dois l'épouser. Ce n'est pas là tout, c'est que je me suis chargé de vous parler en faveur du comte, et je vous en parle du mieux qu'il m'est possible; vous n'aurez pas le cœur inexorable, et je ne crois pas la proposition fâcheuse.

SCÈNE IX.

LE COMTE, *dans le fond;* LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE, *froidement.*

Non, Monsieur, je vous avoue que le comte ne m'a jamais déplu.

LE CHEVALIER.

Ne vous a jamais déplu! c'est fort bien fait; mais pourquoi donc m'avez-vous dit le contraire?

LA MARQUISE.

C'est que je voulois me le cacher à moi-même, et il l'ignore aussi.

LE CHEVALIER.

Point du tout, Madame, car il vous écoute.

LA MARQUISE.

Lui?

LE COMTE.

J'ai suivi les conseils du Chevalier, Madame, permettez que mes transports vous marquent la joie où je suis. (*Il se jette aux genoux de la marquise.*)

LA MARQUISE.

Levez-vous, Comte, vous pouvez espérer.

LE COMTE.

Que je suis heureux! Et toi, Chevalier, que ne te dois-je pas! Mais, Madame, achevez de me rendre le plus content de tous les hommes. Chevalier, joignez vos prières aux miennes.

LE CHEVALIER, *d'un air agité.*

Vous n'en avez pas besoin, Monsieur; j'avois promis de parler pour vous, j'ai tenu parole: je vous laisse ensemble, je me retire. (*A part.*) Je me meurs.

LE COMTE.

J'irai te retrouver chez toi.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

MADAME, il y a long-temps que mon cœur est à vous; consentez à mon bonheur, que cette aventure-ci vous détermine: souvent il n'en faut

pas davantage. J'ai ce soir affaire chez mon notaire; je pourrois vous l'amener ici ; nous y souperions avec ma sœur, qui doit venir vous voir ; le chevalier s'y trouveroit; vous verriez ce qu'il vous plairoit de faire. Des articles sont bientôt passés, et ils n'engagent qu'autant qu'on veut : ne me refusez pas, je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Je ne saurois vous répondre; je me sens un peu indisposée : laissez-moi me reposer, je vous prie.

LE COMTE.

Je vais toujours prendre les mesures qui pourront vous engager à m'assurer vos bontés.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE.

Ah! je ne sais où j'en suis; respirons. D'où vient que je soupire? Les larmes me coulent des yeux; je me sens saisie de la tristesse la plus profonde, et je ne sais pourquoi. Qu'ai-je affaire de l'amitié du chevalier? L'ingrat qu'il est! il se marie; l'infidélité d'un amant ne me toucheroit point; celle d'un ami me désespère. Le comte m'aime; j'ai dit qu'il ne me déplaisoit pas : mais où ai-je donc été chercher tout cela?

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

MADAME, je vous avertis qu'on vient de renvoyer madame la comtesse, mais elle a dit qu'elle repasseroit sur le soir, voulez-vous y être?

LA MARQUISE.

Non, jamais, Lisette, je ne saurois.

LISETTE.

Etes-vous indisposée, Madame? vous avez l'air bien abattu, qu'avez-vous donc?

LA MARQUISE.

Hélas! Lisette, on me persécute, on veut que je me marie.

LISETTE.

Vous marier! à qui donc?

LA MARQUISE.

Au plus haïssable de tous les hommes, à un homme que le hasard a destiné pour me faire du mal, et pour m'arracher malgré moi des discours que j'ai tenus sans savoir ce que je disois.

LISETTE.

Mais il n'est venu que le comte.

LA MARQUISE.

Eh! c'est lui-même.

LISETTE.

Et vous l'épousez?

LA MARQUISE.

Je n'en sais rien, je te dis qu'il le prétend.

LISETTE.

Il le prétend? Mais qu'est-ce que c'est donc que cette aventure là ? elle ne ressemble à rien.

LA MARQUISE.

Je ne saurois te la mieux dire; c'est le chevalier, c'est ce misanthrope là qui est cause de cela: il m'a fâchée; le comte en a profité, je ne sais comment; ils veulent souper ce soir ici; ils ont parlé de notaires, d'articles; je les laissois dire; le chevalier est sorti, il se marie aussi; le comte lui donne sa sœur; car il ne lui manquoit qu'une sœur pour achever de me déplaire, à cet homme là...

LISETTE.

Quand le chevalier l'épouseroit, que vous importe?

LA MARQUISE.

Veux-tu que je sois la belle-sœur d'un homme qui m'est devenu insupportable?

LISETTE.

Eh! mort de ma vie, ne la soyez pas, renvoyez le comte.

LA MARQUISE.

Eh! sur quel prétexte? car enfin, quoiqu'il me fâche, je n'ai pourtant rien à lui reprocher.

LISETTE.

Oh! je m'y perds, Madame, je n'y comprends plus rien.

LA MARQUISE.

Ni moi non plus; je ne sais plus où j'en suis; je ne

ne saurois me démêler, je me meurs. Qu'est-ce que c'est donc que cet état-là?

LISETTE.

Mais c'est je crois, ce maudit chevalier qui est cause de tout cela; et pour moi je crois que c'est homme-là vous aime.

LA MARQUISE.

Eh! non, Lisette; on voit bien que tu te trompes.

LISETTE.

Voulez-vous m'en croire, Madame? ne le revoyez plus.

LA MARQUISE.

Eh! laisse-moi, Lisette, tu me persécutes aussi! Ne me laissera-t-on jamais en repos? en vérité, la situation où je me trouve est bien triste.

LISETTE.

Votre situation, je la regarde comme une énigme.

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LISETTE, LUBIN.

LUBIN.

Madame, monsieur le chevalier, qui est dans un état à faire compassion...

LA MARQUISE.

Que veut-il dire? Demande-lui ce qu'il a, Lisette.

LUBIN.

Hélas! je crois que son bon sens s'en va: tantôt il marche, tantôt il s'arrête; il regarde le ciel,

comme s'il ne l'avoit jamais vu. Il dit un mot, il en bredouille un autre, et il m'envoie savoir si vous voulez bien qu'il vous voie.

LA MARQUISE, *à Lisette.*

Ne me conseilles-tu pas de le voir? Oui, n'est-ce pas?

LISETTE.

Oui, Madame; du ton dont vous me le demandez, je vous le conseille.

LUBIN.

Il avoit d'abord fait un billet pour vous, qu'il m'a donné.

LA MARQUISE.

Voyons donc.

LUBIN.

Tout à l'heure, Madame: quand j'ai eu ce billet, il a couru après moi, rends-moi le papier, je l'ai rendu; tiens, va le porter, je l'ai donc repris; rapporte le papier, je l'ai rapporté; ensuite il a laissé tomber le billet en se promenant, et je l'ai ramassé sans qu'il l'ait vu, afin de vous l'apporter comme a sa bonne amie, pour voir ce qu'il a, et s'il y a quelque remède à sa peine.

LA MARQUISE.

Montre donc.

LUBIN.

Le voici: et tenez, voilà l'écrivain qui arrive.

SCÈNE XIV.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LA MARQUISE, *à Lisette.*

Sors; il sera peut-être bien aise de n'avoir point de témoins.

SCÈNE XV.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *prend de longs détours.*

Je viens prendre congé de vous, et vous dire adieu, Madame.

LA MARQUISE.

Vous, monsieur le Chevalier? et où allez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Où j'allois quand vous m'avez arrêté.

LA MARQUISE.

Mon dessein n'étoit pas de vous arrêter pour si peu de temps.

LE CHEVALIER.

Ni le mien de vous quitter si tôt, assurément.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc me quittez-vous?

LE CHEVALIER.

Pourquoi je vous quitte? Eh! Marquise, que vous importe de me perdre, dès que vous épousez le comte?

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier, vous verrez qu'il y a encore du malentendu dans cette querelle-là : ne précipitez rien, je ne veux point que vous partiez; j'aime mieux avoir tort.

LE CHEVALIER.

Non, Marquise, c'en est fait; il ne m'est plus possible de rester, mon cœur ne seroit plus content du vôtre.

LA MARQUISE, *avec douleur.*

Je crois que vous vous trompez.

LE CHEVALIER.

Si vous saviez combien je vous dis vrai! combien nos sentimens sont différens!

LA MARQUISE.

Pourquoi différens? Il faudroit donner un peu plus d'étendue à ce que vous dites-là, Chevalier; je ne vous entends pas bien.

LE CHEVALIER.

Ce n'est qu'un seul mot qui m'arrête.

LA MARQUISE, *avec un peu d'embarras.*

Je ne puis deviner, si vous ne me le dites.

LE CHEVALIER.

Tantôt je m'étois expliqué dans un billet que je vous avois écrit.

LA MARQUISE.

A propos de billet, vous me faites ressouvenir que l'on m'en a apporté un quand vous êtes venu.

LE CHEVALIER, *intrigué.*

Et de qui est-il, Madame?

LA MARQUISE.

Je vous le dirai. (*Elle lit.*)

« Je devois, Madame, regretter Angélique toute
» ma vie; cependant, le croiriez-vous? je pars
» aussi pénétré d'amour pour vous, que je le fus
» jamais pour elle. »

LE CHEVALIER.

Ce que vous lisez-là, Madame, me regarde-t-il?

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier, n'est-ce pas là le mot qui vous arrête?

LE CHEVALIER.

C'est mon billet. Ah! Marquise! que voulez-vous que je devienne?

LA MARQUISE.

Je rougis, Chevalier, c'est vous répondre.

LE CHEVALIER, *lui baisant la main.*

Mon amour pour vous durera autant que ma vie.

LA MARQUISE.

Je ne vous le pardonne qu'à cette condition-là.

SCÈNE XVI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Que vois-je! Monsieur le Chevalier, voilà de grands transports!

LE CHEVALIER.

Il est vrai, monsieur le Comte, quand vous me

disiez que j'aimois Madame, vous connoissiez mieux mon cœur que moi; mais j'étois dans la bonne foi, et je suis sûr de vous paroître excusable.

LE COMTE.

Et vous, Madame?

LA MARQUISE.

Je ne croyois pas l'amitié si dangereuse. (*Le comte sort.*)

SCÈNE XVII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

Madame, il y a là-bas un notaire que le comte a amené.

LE CHEVALIER.

Le retiendrons-nous, Madame?

LA MARQUISE.

Faites; je ne me mêle plus de rien.

LISETTE, *au chevalier.*

Ah! je commence à comprendre; le comte s'en va, le notaire reste, et vous vous mariez.

LUBIN.

Et nous aussi, et il faudra que votre contrat fasse la fondation du nôtre: n'est-ce pas Lisette? Allons, de la joie!

FIN DE LA SURPRISE DE L'AMOUR.

LA

MÈRE CONFIDENTE,

COMÉDIE,

PAR MARIVAUX,

Représentée, pour la première fois, le 9 mai 1735.

PERSONNAGES.

MADAME ARGANTE.
ANGÉLIQUE, sa fille.
DORANTE, amant d'Angélique.
ERGASTE, son oncle.
LISETTE, suivante d'Angélique.
LUBIN, paysan, valet de madame Argante.

La scène se passe à la campagne, chez madame Argante.

LA

MÈRE CONFIDENTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Quoi! vous venez sans Angélique, Lisette?

LISETTE.

Elle arrivera bientôt, elle est avec sa mère; je lui ai dit que j'allois toujours devant, et je ne me suis hâtée que pour avoir avec vous un moment d'entretien, sans qu'elle le sache.

DORANTE.

Que me veux-tu, Lisette?

LISETTE.

Ah! çà, Monsieur, nous ne vous connoissons,

Angélique et moi, que par une aventure de promenade dans cette campagne.

DORANTE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous êtes tous deux aimables, l'amour s'est mis de la partie; cela est naturel : mais voilà sept ou huit entrevues que nous avons avec vous, à l'insu de tout le monde : la mère, à qui vous êtes inconnu, pourroit à la fin en apprendre quelque chose : toute l'intrigue retomberoit sur moi; terminons. Angélique est riche : vous êtes tous deux d'une égale condition, à ce que vous dites. Engagez vos parens à la demander pour vous en mariage; il n'y a pas même de temps à perdre.

DORANTE.

C'est ici où gît la difficulté.

LISETTE.

Vous auriez de la peine à trouver un meilleur parti, au moins.

DORANTE.

Eh! il n'est que trop bon.

LISETTE.

Je ne vous entends pas.

DORANTE.

Ma famille vaut la sienne, sans contredit; mais je n'ai point de bien, Lisette.

LISETTE, *étonnée.*

Comment!

DORANTE.

Je dis les choses comme elles sont; je n'ai qu'une très-petite légitime.

LISETTE, *brusquement.*

Vous ? Tant pis ; je ne suis point contente de cela : qui est-ce qui le devineroit à votre air ? Quand on n'a rien, faut-il être de si bonne mine ? Vous m'avez trompée, Monsieur.

DORANTE.

Ce n'étoit pas mon dessein.

LISETTE.

Cela ne se fait pas, vous dis-je. Que diantre voulez-vous qu'on fasse de vous ? Vraiment Angélique vous épouseroit volontiers : mais nous avons une mère qui ne sera pas tentée de votre légitime, et votre amour ne nous donneroit que du chagrin.

DORANTE.

Eh! Lisette, laisse aller les choses, je t'en conjure ; il peut arriver tant d'accidens. Si je l'épouse, je te jure d'honneur que je te ferai ta fortune. Tu n'en peux espérer autant de personne, et je tiendrai parole.

LISETTE.

Ma fortune !

DORANTE.

Oui ; je te le promets. Ce n'est pas le bien d'Angélique qui me fait envie. Si je ne l'avois pas rencontrée ici, j'allois, à mon retour à Paris, épouser une veuve très-riche, et peut-être plus riche qu'elle ; tout le monde le sait : mais il n'y a plus

moyen ; j'aime Angélique ; et si jamais tes soins m'unissoient à elle, je me charge de ton établissement.

LISETTE, *rêvant un peu.*

Vous êtes séduisant. Voilà une façon d'aimer qui commence à m'intéresser ; je me persuade qu'Angélique seroit bien avec vous.

DORANTE.

Je n'aimerai jamais qu'elle.

LISETTE.

Vous lui ferez donc sa fortune aussi bien qu'à moi? Mais, Monsieur, vous n'avez rien, dites-vous. Cela est dur. N'héritez-vous de personne, tous vos parens sont-ils ruinés?

DORANTE.

Je suis le neveu d'un homme qui a de très-grands biens, qui m'aime beaucoup, et qui me traite comme un fils.

LISETTE.

Eh! que ne parlez-vous donc? d'où vient me faire peur avec vos tristes récits, pendant que vous en avez de si consolans à faire? Un oncle riche, voilà qui est excellent ; et il est vieux, sans doute : car ces messieurs là ont coutume de l'être.

DORANTE.

Oui ; mais le mien ne suit pas la coutume, il est jeune.

LISETTE.

Jeune! de quelle jeunesse encore?

DORANTE.

Il n'a que trente-cinq ans.

LISETTE.

Miséricorde ! Trente-cinq ans ! cet homme-là n'est bon qu'à être le neveu d'un autre.

DORANTE.

Il est vrai.

LISETTE.

Mais du moins est-il un peu infirme?

DORANTE.

Point du tout, il se porte à merveille; il est, grâce au ciel, de la meilleure santé du monde; car il m'est cher.

LISETTE.

Trente-cinq ans et de la santé, avec un degré de parenté comme celui-là ! le joli parent ! et quellè est l'humenr de ce galaut homme?

DORANTE.

Il est froid, sérieux et philosophe.

LISETTE.

Encore passe, voilà une humeur qui peut nous dédommager de la vieillesse et des infirmités qu'il n'a pas; il n'a qu'à nous assurer son bien.

DORANTE.

Il ne faut pas s'y attendre; on parle de quelque mariage en campagne pour lui.

LISETTE, *s'écriant.*

Pour ce philosophe! il veut donc avoir des héritiers en propre personne?

DORANTE.

Le bruit en court.

LISETTE.

Oh! Monsieur, vous m'impatientez, avec votre

situation; en vérité, vous êtes insupportable; tout est désolant avec vous, de quelque côté qu'on se tourne.

DORANTE.

Te voilà donc dégoûtée de me servir.

LISETTE, *vivement.*

Non : vous avez un malheur qui me pique, et que je veux vaincre. Mais retirez-vous, voici Angélique qui arrive : je ne lui ai pas dit que vous viendriez ici, quoiqu'elle s'attende bien de vous y voir. Vous paroîtrez dans un instant, et ferez comme si vous arriviez. Donnez-moi le temps de m'instruire de tout ; j'ai à lui rendre compte de votre personne ; elle m'a chargée de savoir un peu de vos nouvelles. Laissez-moi faire. (*Dorante sort.*)

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Je désespérois que vous vinssiez, Madame.

ANGÉLIQUE.

C'est qu'il est arrivé du monde à qui j'ai tenu compagnie. Eh bien! Lisette, as-tu quelque chose à me dire de Dorante? as-tu parlé de lui à la concierge du château où il est?

LISETTE.

Oui, je suis parfaitement informée. Dorante est un homme charmant, un homme aimé, esti-

mé de tout le monde; en un mot, le plus honnête homme qu'on puisse connoître.

ANGÉLIQUE.

Hélas! Lisette, je n'en doutois pas; cela ne m'apprend rien, je l'avois deviné.

LISETTE.

Oui : il n'y a qu'à le vouloir pour avoir bonne opinion de lui. Il faut pourtant le quitter, car il ne vous convient pas.

ANGÉLIQUE.

Le quitter! quoi! après cet éloge!

LISETTE.

Oui, Madame; il n'est pas votre fait.

ANGÉLIQUE.

Ou vous plaisantez, ou la tête vous tourne.

LISETTE.

Ni l'un ni l'autre. Il a un défaut terrible.

ANGÉLIQUE.

Tu m'effrayes.

LISETTE.

Il est sans bien.

ANGÉLIQUE.

Ah! je respire. N'est-ce que cela? Explique-toi donc mieux, Lisette : ce n'est point un défaut, c'est un malheur; je le regarde comme une bagatelle, moi.

LISETTE.

Vous parlez juste : mais nous avons une mère; allez la consulter sur cette bagatelle-là, pour voir un peu ce qu'elle vous répondra. Demandez-lui si elle sera d'avis de vous donner à Dorante.

ANGÉLIQUE.

Et quel est le tien là-dessus, Lisette?

LISETTE.

Oh! le mien, c'est une autre affaire. Sans vanité, je penserois un peu plus noblement que cela; ce seroit une fort belle action que d'épouser Dorante.

ANGÉLIQUE.

Va, va, ne ménage point mon cœur; il n'est pas au-dessous du tien; conseille-moi hardiment une belle action.

LISETTE.

Non pas, s'il vous plaît. Dorante est un cadet, et l'usage veut qu'on le laisse-là.

ANGÉLIQUE.

Je l'enrichirois donc? Quel plaisir!

LISETTE.

Oh! vous en direz tant que vous me tenterez.

ANGÉLIQUE.

Plus il me devroit, et plus il me seroit cher.

LISETTE.

Vous êtes tous deux les plus aimables enfans du monde; car il refuse aussi, à cause de vous, une veuve très-riche; à ce qu'on dit.

ANGÉLIQUE.

Lui? eh bien! il a eu la modestie de s'en taire: c'est toujours de nouvelles qualités que je lui découvre.

LISETTE.

Allons, Madame, il faut que vous épousiez cet homme-là; le ciel vous destine l'un à l'autre,

cela est visible. Rappelez votre aventure : nous nous promenons toutes deux dans les allées de ce bois, il y a mille autres endroits pour se promener. Point du tout ; cet homme qui nous est inconnu, ne vient qu'à celui-ci ; parce qu'il faut qu'il nous rencontre. Qu'y faisiez-vous ? Vous lisiez. Qu'y faisoit-il ? Il lisoit. Y a-t-il rien de plus marqué ?

ANGÉLIQUE.

Effectivement.

LISETTE.

Il vous salue, nous le saluons ; le lendemain, même promenade, mêmes allées, même rencontre ; même inclination des deux côtés, et plus de livres de part et d'autre ; cela est admirable !

ANGÉLIQUE.

Ajoute que j'ai voulu m'empêcher de l'aimer, et que je n'ai pu en venir à bout.

LISETTE.

Je vous en défierois.

ANGÉLIQUE.

Il n'y a plus que ma mère qui m'inquiète ; cette mère qui m'idolâtre, qui ne m'a jamais fait sentir que son amour, qui ne veut jamais que ce que je veux.

LISETTE.

Bon ! c'est que vous ne voulez jamais que ce qui lui plaît.

ANGÉLIQUE.

Mais si elle fait si bien que ce qui lui plaît me

plaise aussi, n'est-ce pas comme si je faisois mes volontés?

LISETTE.

Est-ce que vous tremblez déjà?

ANGÉLIQUE.

Non, tu m'encourages; mais c'est ce misérable bien que j'ai et qui me nuira. Ah! que je suis fâchée d'être si riche!

LISETTE.

Ah! le plaisant chagrin! Eh! ne l'êtes-vous pas pour vous deux?

ANGÉLIQUE.

Il est vrai. Ne le verrons-nous pas aujourd'hui? Quand reviendra-t-il?

LISETTE *regarde sa montre.*

Attendez, je vais vous le dire.

ANGÉLIQUE.

Comment! est-ce que tu lui as donné rendez-vous?

LISETTE.

Oui : il va venir, il ne tardera pas deux minutes; il est exact.

ANGÉLIQUE.

Vous n'y songez pas, Lisette; il croira que c'est moi qui le lui ai fait donner.

LISETTE.

Non, non; c'est toujours avec moi qu'il les prend, et c'est vous qui les tenez sans le savoir.

ANGÉLIQUE.

Il a fort bien fait de ne m'en rien dire, car je n'en aurois pas tenu un seul; et comme vous m'a-

vertissez de celui-ci, je ne sais pas trop si je puis rester avec bienséance; j'ai presque envie de m'en aller.

LISETTE.

Je crois que vous avez raison. Allons, partons, Madame.

ANGÉLIQUE.

Une autre fois, quand vous lui direz de venir, du moins ne m'avertissez pas; voilà tout ce que je vous demande.

LISETTE.

Ne nous fâchons pas; le voici.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, DORANTE, LISETTE, LUBIN, *éloigné*.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous attendois pas au moins, Dorante.

DORANTE.

Je ne sais que trop que c'est à Lisette que j'ai l'obligation de vous voir ici, Madame.

LISETTE, *sans regarder*.

Je lui ai pourtant dit que vous viendriez.

ANGÉLIQUE.

Oui, elle vient de me l'apprendre tout à l'heure.

LISETTE.

Pas tant tout à l'heure.

ANGÉLIQUE.

Taisez-vous, Lisette.

DORANTE.

Me voyez-vous à regret, Madame?

ANGÉLIQUE.

Non, Dorante; si j'étois fâchée de vous voir, je fuirois les lieux où je vous trouve, et où je pourrois soupçonner de vous rencontrer.

LISETTE.

Oh! pour cela, Monsieur, ne vous plaignez pas: il faut rendre justice à Madame; il n'y a rien de si obligeant que les discours qu'elle vient de me tenir sur votre compte.

ANGÉLIQUE.

Mais, en vérité, Lisette!

DORANTE.

Eh! Madame, ne m'enviez pas la joie qu'elle me donne.

LISETTE.

Où est l'inconvénient de répéter des choses qui ne sont que louables? Pourquoi ne sauroit-il pas que vous êtes charmée que tout le monde l'aime et l'estime? Y a-t-il du mal à lui dire le plaisir que vous vous proposez à le venger de la fortune, à lui apprendre que la sienne vous le rend encore plus cher? Il n'y a point à rougir d'une pareille façon de penser; elle fait l'éloge de votre cœur.

DORANTE.

Quoi! charmante Angélique, mon bonheur iroit-il jusque-là? Oserois-je ajouter foi à ce qu'elle me dit?

ANGÉLIQUE.

Je vous avoue qu'elle est bien étourdie.

DORANTE.

Je n'ai que mon cœur à vous offrir, il est vrai; mais du moins n'en fut-il jamais de plus pénétré ni de plus tendre. (*Lubin paroît dans l'éloignement.*)

LISETTE.

Doucement, ne parlez pas si haut; il me semble que je vois le neveu de notre fermier qui nous observe. Ce grand benêt-là, que fait-il ici?

ANGÉLIQUE.

C'est lui-même. Ah! que je suis inquiète! Il dira tout à ma mère. Adieu, Dorante: nous nous reverrons; je me sauve, retirez-vous aussi. (*Elle sort. Dorante veut s'en aller.*)

LISETTE, *l'arrêtant.*

Non Monsieur, arrêtez; il me vient une idée: il faut tâcher de le mettre dans nos intérêts; il ne me hait pas.

DORANTE.

Puisqu'il nous a vus, c'est le meilleur parti.

SCÈNE IV.

DORANTE, LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

Laissez-moi faire. (*A Lubin.*) Ah! te voilà, Lubin, à quoi t'amuses-tu là?

LUBIN.

Moi? D'abord je faisois une promenade, à présent je regarde.

LISETTE.

Et que regardes-tu?

LUBIN.

Des oisiaux, deux qui restont, et un qui viant de prendre sa volée, et qui est le plus joli de tous. (*Regardant Dorante.*) En velà un qui est bian joli itou; et jarnigué! ils profiteront bian avec vous; car vous les sifflez comme un charme, mademoiselle Lisette.

LISETTE.

C'est-à-dire, que tu nous as vues, Angélique et moi, parler à Monsieur?

LUBIN.

Oh! oui, j'ons tout vu à mon aise; j'ons mêmement entendu leur petit ramage.

LISETTE.

C'est le hasard qui nous a fait rencontrer Monsieur, et voilà la première fois que nous le voyons.

LUBIN.

Morgué! qu'alle a bonne meine cette première fois-là! alle ressemble à la vingtième.

DORANTE.

On ne sauroit se dispenser de saluer une dame quand on la rencontre, je pense.

LUBIN, *riant.*

Ha! ha! ha! Vous tirez donc voute révérence en paroles : vous convarsez depuis un quart-d'heure; appelez-vous ça un coup de chapiau?

LISETTE.

Venons au fait. Serois-tu d'humeur d'entrer dans nos intérêts?

LUBIN.

Peut-être qu'oui, peut-être que non; ce sera suivant les magnières du monde : il n'y a que ça qui règle; car j'aime les magnières, moi.

LISETTE.

Hé bien! Lubin, je te prie instamment de nous servir.

DORANTE, *lui donnant de l'argent.*

Et moi je te paie pour cela.

LUBIN.

Je vous baille donc la parfarence; redites voute chance, elle sera pus bonne ce coup-ci que l'autre. D'abord, c'est une rencontre, n'est-ce pas? Ça se pratique; il n'y a pas de malhonnêteté à rencontrer les parsonnes.

LISETTE.

Et puis on se salue.

LUBIN.

Et pis queuque bredouille au bout de la révérence; c'est itou ma coutume : toujours je bredouille en saluant; et quand ça se passe avec des femmes, faut bian qu'alles répondent deux paroles pour une; les hommes parlent, les femmes babillent; allez voute chemin, velà qui est fort bon, fort raisonnable et fort civil. Oh! çà, la rencontre, la salutation, la demande, la réponse; tout çà est payé : il n'y a pus qu'à nous accommoder pour le courant.

DORANTE.

Voilà pour le courant.

LUBIN.

Courez donc tant que vous pourrez : ce que vous attraperez c'est pour vous; je n'y prétends rin, pourvu que j'attrape itou. Sarviteur; il n'y a morgué parsonne de si agréable à rencontrer que vous.

LISETTE.

Tu seras donc de nos amis, à présent?

LUBIN.

Tatigué! oui : ne m'épargnez pas, toute mon amiquié est à voute sarvice au même prix.

LISETTE.

Puisque nous pouvons compter sur toi, veux-tu bien actuellement faire le guet pour nous avertir en cas que quelqu'un vienne, et surtout madame.

LUBIN.

Que vos parsonnes se tiennent en paix; je vous garantis des passans une lieue à la ronde. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Puisque nous voici seuls un moment, parlons encore de votre amour, Monsieur. Vous m'avez fait de grandes promesses, en cas que les choses réussissent;

réussissent; mais comment réussiront-elles? Angélique est une héritière, et je sais les intentions de la mère. Quelque tendresse qu'elle ait pour sa fille qui vous aime, ce ne sera pas à vous à qui elle la donnera; de quoi vous devez être bien convaincu : or, cela supposé, que vous passe-t-il dans l'esprit là-dessus?

DORANTE.

Rien encore, Lisette. Je n'ai jusqu'ici songé qu'au plaisir d'aimer Angélique.

LISETTE.

Mais ne pourriez-vous pas en même temps songer à faire durer ce plaisir?

DORANTE.

C'est bien mon dessein; mais comment s'y prendre?

LISETTE.

Je vous le demande.

DORANTE.

J'y rêverai, Lisette.

LISETTE.

Ah! vous y rêverez! Il n'y a qu'un petit inconvénient à craindre; c'est qu'on ne marie votre maîtresse pendant que vous rêverez à la conserver.

DORANTE.

Que me dis-tu, Lisette? J'en mourrois de douleur.

LISETTE.

Je vous tiens donc pour mort.

DORANTE, *vivement.*

Est-ce qu'on la veut marier?

LISETTE.

La partie est toute liée avec la mère; il y a déjà un époux d'arrêté, je le sais de bonne part.

DORANTE.

Eh! Lisette, tu me désespères; il faut absolument éviter ce malheur-là.

LISETTE.

Ah! ce ne sera pas en disant *j'aime*, et toujours *j'aime*. N'imaginez-vous rien?

DORANTE.

Tu m'accables.

SCÈNE VI.

DORANTE, LISETTE, LUBIN.

LUBIN, *accourant.*

GAGNEZ pays, mes bons amis; sauvez-vous, velà l'ennemi qui s'avance.

LISETTE.

Quel ennemi?

LUBIN.

Morgué! le plus méchant; c'est la mère d'Angélique.

LISETTE, *à Dorante.*

Eh! vîte, cachez-vous dans le bois; je me retire. (*Elle sort.*)

LUBIN.

Et je ferai semblant d'être sans malice.

SCÈNE VII.

MADAME ARGANTE, LUBIN.

MADAME ARGANTE.

Ah! c'est toi, Lubin, tu es tout seul? Il me sembloit avoir entendu du monde.

LUBIN.

Non, noute maîtresse : ce n'est que moi qui me parle et qui me répars, à celle fin de me tenir compagnie : çà amuse.

MADAME ARGANTE.

Ne me trompes-tu point?

LUBIN.

Pargué! je serois donc un fripon?

MADAME ARGANTE.

Je te crois, et je suis bien aise de te trouver; car je te cherchois. J'ai une commission à te donner, que je ne veux confier à aucun de mes gens: c'est d'observer Angélique dans ses promenades; et de me rendre compte de ce qui s'y passe. Je remarque depuis quelque temps qu'elle sort souvent à la même heure avec Lisette, et j'en voudrois savoir la raison.

LUBIN.

Çà est fort raisonnable. Vous me baillez donc une charge d'espion?

MADAME ARGANTE.

A peu près.

LUBIN.

Je savons bien ce que c'est; j'ons la pareille.

MADAME ARGANTE.

Toi?

LUBIN.

Oui; ça est fort lucratif: mais c'est qu'ous venez un peu tard, noute maîtresse; car je sis retenu pour vous espionner vous-même.

MADAME ARGANTE, *à part.*

Qu'entends-je? (*Haut.*) Moi, Lubin?

LUBIN.

Vraiment oui. Quand mademoiselle Angélique parle en cachette à son amoureux, c'est moi qui regarde si vous ne venez pas.

MADAME ARGANTE.

Ceci est sérieux: mais vous êtes bien hardi, Lubin, de vous charger d'une pareille commission.

LUBIN.

Pardi! y a-t-il du mal à dire à cette jeunesse: velà Madame qui viant, la velà qui ne viant pas; ça empêche-t-il que vous ne veniez ou non? Je n'y entends pas de finesse.

MADAME ARGANTE.

Je te pardonne, puisque tu n'as pas cru mal faire, à condition que tu m'instruiras de tout ce que tu verras, et de tout ce que tu entendras.

LUBIN.

Faura donc que j'acoute et que je regarde? Ce sera moiquié pus de besogne avec vous qu'avec eux.

MADAME ARGANTE.

Je consens même que tu les avertisses quand

j'arriverai, pourvu que tu me rapportes tout fidèlement ; et il ne te sera pas difficile de le faire, puisque tu ne t'éloignes pas beaucoup d'eux.

LUBIN.

Eh! sans doute, je serai tout porté pour les nouvelles : ça me sera commode ; aussitôt pris, aussitôt rendu.

MADAME ARGANTE.

Je te défends surtout de les informer de l'emploi que je te donne, comme tu m'as informée de celui qu'ils t'ont donné ; garde-moi le secret.

LUBIN.

Drès qu'ous voulez qu'on le garde, on le gardera : s'ils me l'aviont recommandé, j'aurions fait de même ; ils n'aviont qu'à dire.

MADAME ARGANTE.

N'y manque pas à mon égard, et puisqu'ils ne se soucient point que tu gardes le leur, achève de m'instruire, tu n'y perdras pas.

LUBIN.

Premièrement, au lieu de pardre avec eux, j'y gagne.

MADAME ARGANTE.

C'est-à-dire qu'ils te paient ?

LUBIN.

Tout juste.

MADAME ARGANTE.

Je te promets de faire comme eux, quand je serai rentrée chez moi.

LUBIN.

Ce que j'en dis n'est pas pour porter exemple : mais ce qu'ous ferez sera toujours bian fait.

MADAME ARGANTE.

Ma fille a donc un amant ? quel est-il ?

LUBIN.

Un biau jeune homme fait comme une marveille, qui est libéral, qui a un air, une présentation, une philosomie ! Dame ! c'est ma meine à moi, ce sera la vôtre itou : il n'y a pas de garçon pus grâcieux à contempler, et qui fait l'amour avec des paroles si douces. C'est un plaisir que de l'entendre débiter sa petite marchandise ! Il ne dit pas un mot qu'il n'adore.

MADAME ARGANTE.

Et ma fille, que lui répond-elle ?

LUBIN.

Voute fille ? mais je pense que biantôt ils s'adoreront tous deux.

MADAME ARGANTE.

N'as-tu rien retenu de leurs discours ?

LUBIN.

Non, qu'une petite miette. Je n'ai pas de moyen, ce li fait-il. Et moi j'en ai trop, ce li fait-elle. Mais, li dit-il, j'ai le cœur si tendre ! Mais, li dit-elle, qu'est-ce que ma mère s'en souciera ? Et pis là-dessus ils se lamentont sur le plus, sur le moins, sur la pauvreté de l'un, sur la richesse de l'autre : ça fait des regrets bian touchans !

MADAME ARGANTE.

Quel est ce jeune homme ?

LUBIN.

Attendez ; il m'est avis que c'est Dorante ; et comme c'est un voisin, on peut l'appeler le voisin Dorante.

MADAME ARGANTE.

Dorante ! ce nom-là ne m'est pas inconnu. Comment se sont-ils vus ?

LUBIN.

Ils se sont vus en se rencontrant : mais ils ne se rencontrent pus, ils se treuvent.

MADAME ARGANTE.

Et Lisette, est-elle de cette partie ?

LUBIN.

Morgué ! oui : alle est leur capitaine ; alle a le gouvarnement des rencontres : c'est un trésor pour des amoureux que cte fille-là.

MADAME ARGANTE.

Voici, ce me semble, ma fille, qui feint de se promener et qui vient à nous. Retire-toi, Lubin ; continue d'observer et de m'instruire avec fidélité : je te récompenserai.

LUBIN.

Oh ! que oui, Madame : ce sera au logis, il n'y a pas loin. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MADAME ARGANTE, ANGÉLIQUE.

MADAME ARGANTE.

Je vous demandois à Lubin, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Avez-vous à me parler, Madame ?

MADAME ARGANTE.

Oui; vous connoissez Ergaste, Angélique : vous l'avez vu souvent à Paris. Il vous demande en mariage.

ANGÉLIQUE.

Lui, ma mère ; Ergaste, cet homme si sombre, si sérieux ? Il n'est pas fait pour être un mari, ce me semble.

MADAME ARGANTE.

Il n'y a rien à redire à sa figure.

ANGÉLIQUE.

Pour sa figure, je la lui passe : c'est à quoi je ne regarde guère.

MADAME ARGANTE.

Il est froid.

ANGÉLIQUE.

Dites glacé, taciturne, mélancolique, rêveur et triste.

MADAME ARGANTE.

Vous le verrez bientôt, il doit venir ici : et, s'il ne vous accommode pas, vous ne l'épouserez pas malgré vous, ma chère enfant. Vous savez bien comme nous vivons ensemble.

ANGÉLIQUE.

Ah ! ma mère, je ne crains point de violence de votre part ; ce n'est pas là ce qui m'inquiète.

MADAME ARGANTE.

Es-tu bien persuadée que je t'aime ?

ANGÉLIQUE.

Il n'y a point de jour qui ne m'en donne des preuves.

MADAME ARGANTE.

Et toi, ma fille, m'aimes-tu autant?

ANGÉLIQUE.

Je me flatte que vous n'en doutez pas; assurément.

MADAME ARGANTE.

Non; mais pour m'en rendre encore plus sûre, il faut que tu m'accordes une grâce.

ANGÉLIQUE.

Une grâce, ma mère! Voilà un mot qui ne me convient point. Ordonnez, et je vous obéirai.

MADAME ARGANTE.

Oh! si tu le prends sur ce ton-là, tu ne m'aimes pas tant que je croyois. Je n'ai point d'ordre à vous donner, ma fille: je suis votre amie, et vous êtes la mienne; et si vous me traitez autrement, je n'ai plus rien à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Allons, ma mère, je me rends; vous me charmez, j'en pleure de tendresse. Voyons, quelle est cette grâce que vous me demandez? Je vous l'accorde d'avance.

MADAME ARGANTE.

Viens donc que je t'embrasse. Te voici dans un âge raisonnable, mais où tu auras besoin de mes conseils et de mon expérience. Te rappelles-tu l'entretien que nous eûmes l'autre jour, et cette douceur que nous nous figurions toutes deux à

vivre ensemble dans la plus intime confiance, sans avoir de secrets l'une pour l'autre; t'en souviens-tu? Nous fûmes interrompues; et comme cette idée-là te réjouit beaucoup, exécutons-la : parle-moi à cœur ouvert, fais-moi ta confidente.

ANGÉLIQUE.

Vous, la confidente de votre fille?

MADAME ARGANTE.

Oh! votre fille! Eh! qui te parle d'elle? Ce n'est point ta mère qui veut être ta confidente; c'est ton amie, encore une fois.

ANGÉLIQUE, *riant.*

D'accord : mais mon amie redira tout à ma mère; l'une est inséparable de l'autre.

MADAME ARGANTE.

Eh bien! je les sépare, moi : je t'en fais serment. Oui, mets-toi dans l'esprit que ce que tu me confieras sur ce pied-là, c'est comme si ta mère ne l'entendoit pas. Eh! mais, cela se doit; il y auroit même de la mauvaise foi à faire autrement.

ANGÉLIQUE.

Il est difficile d'espérer ce que vous dites-là.

MADAME ARGANTE.

Ah! que tu m'affliges! Je ne mérite pas ta résistance.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! soit : vous l'exigez de trop bonne grâce; j'y consens, je vous dirai tout.

MADAME ARGANTE.

Si tu veux, ne m'appelle pas ta mère; donne-moi un autre nom.

ANGÉLIQUE.

Oh! ce n'est pas la peine, ce nom-là m'est cher. Quand je le changerois, il n'en seroit ni plus ni moins : ce ne seroit qu'une finesse inutile ; laissez-le-moi, il ne m'effraie plus.

MADAME ARGANTE.

Comme tu voudras, ma chère Angélique. Ah çà ! je suis donc ta confidente. N'as-tu rien à me confier dès à présent ?

ANGÉLIQUE.

Non, que je sache ; mais ce sera pour l'avenir.

MADAME ARGANTE.

Comment va ton cœur ? Personne ne l'a-t-il attaqué jusqu'ici ?

ANGÉLIQUE.

Pas encore.

MADAME ARGANTE.

Hum! tu ne te fies pas à moi : j'ai peur que ce ne soit encore à ta mère que tu réponds.

ANGÉLIQUE.

C'est que vous commencez par une furieuse question.

MADAME ARGANTE.

La question convient à ton âge.

ANGÉLIQUE.

Ah!

MADAME ARGANTE.

Tu soupires ?

ANGÉLIQUE.

Il est vrai.

MADAME ARGANTE.

Que t'est-il arrivé? Je t'offre de la consolation et des conseils. Parle.

ANGÉLIQUE.

Vous ne me le pardonnerez pas.

MADAME ARGANTE.

Tu rêves encore, avec tes pardons; tu me prends pour ta mère.

ANGÉLIQUE.

Il est assez permis de s'y tromper: mais c'est du moins pour la plus digne de l'être; pour la plus tendre et la plus chérie de sa fille qu'il y ait au monde.

MADAME ARGANTE.

Ces sentimens-là sont dignes de toi, et je les lui dirai: mais il ne s'agit pas d'elle, elle est absente: revenons. Qu'est-ce qui te chagrine?

ANGÉLIQUE.

Vous m'avez demandé si on avoit attaqué mon cœur? Que trop, puisque j'aime!

MADAME ARGANTE, *d'un air sérieux.*

Vous aimez?...

ANGÉLIQUE, *riant.*

Eh bien! ne voilà-t-il pas cette mère qui est absente? C'est pourtant elle qui me répond: mais, rassurez-vous, car je badine.

MADAME ARGANTE.

Non, tu ne badines point: tu me dis la vérité; et il n'y a rien là qui surprenne. De mon côté, je n'ai répondu sérieusement, que parce que tu me

parfois de même. Ainsi, point d'inquiétude. Tu me confies donc que tu aimes.

ANGÉLIQUE.

Je suis presque tentée de m'en dédire.

MADAME ARGANTE.

Ah! ma chère Angélique! tu ne me rends pas tendresse pour tendresse.

ANGÉLIQUE.

Vous m'excuserez; c'est l'air que vous avez pris qui m'a alarmée; mais je n'ai plus peur. Oui, j'aime; c'est un penchant qui m'a surpris.

MADAME ARGANTE.

Tu n'es pas la première; cela peut arriver à tout le monde. Eh! quel homme est-ce? Est-il à Paris?

ANGÉLIQUE.

Non; je ne le connois que d'ici.

MADAME ARGANTE, *riant.*

D'ici, ma chère? Conte-moi donc cette histoire-là; je la trouve plus plaisante que sérieuse. Ce ne peut être qu'une aventure de campagne, une rencontre.

ANGÉLIQUE.

Justement.

MADAME ARGANTE.

Quelque jeune homme galant, qui t'a saluée, et qui a su adroitement engager une conversation?

ANGÉLIQUE.

C'est cela même.

MADAME ARGANTE.

Sa hardiesse m'étonne; car tu es d'une figure

qui devoit lui en imposer. Ne trouves-tu pas qu'il a un peu manqué de respect?

ANGÉLIQUE.

Non; le hasard a tout fait, et c'est Lisette qui en est cause, quoique fort innocemment: elle tenoit un livre, elle le laissa tomber; il le ramassa, et on se parla; cela est tout naturel.

MADAME ARGANTE, *riant.*

Va, ma chère enfant, tu es folle de t'imaginer que tu aimes cet homme-là. C'est Lisette qui te le fait accroire. Tu es si fort au-dessus de pareille chose! tu en riras toi-même au premier jour.

ANGÉLIQUE.

Non, je n'en crois rien; je ne m'y attends pas, en vérité.

MADAME ARGANTE.

Bagatelle, te dis-je. C'est qu'il y a là-dedans un air de roman qui te gagne.

ANGÉLIQUE.

Moi, je n'en lis jamais; et puis notre aventure est toute des plus simples.

MADAME ARGANTE.

Tu verras, te dis-je; tu es raisonnable, et c'est assez: mais l'as-tu vu souvent?

ANGÉLIQUE.

Dix ou douze fois.

MADAME ARGANTE.

Le verras-tu encore?

ANGÉLIQUE.

Franchement, j'aurois bien de la peine à m'en empêcher.

MADAME ARGANTE.

Je t'offre, si tu le veux, de reprendre ma qualité de mère pour te le défendre.

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment; ne reprenez rien, je vous prie. Ceci doit être un secret pour vous en cette qualité-là, et je compte que vous ne savez rien : au moins vous me l'avez promis.

MADAME ARGANTE.

Oh! je te tiendrai parole; mais puisque cela est si sérieux, peu s'en faut que je ne verse des larmes sur le danger où je te vois de perdre l'estime qu'on a pour toi dans le monde.

ANGÉLIQUE.

Comment donc l'estime qu'on a pour moi! Vous me faites trembler. Est-ce que vous me croyez capable de manquer de sagesse?

MADAME ARGANTE.

Hélas! ma fille, vois ce que tu as fait; te serois-tu crue capable de tromper ta mère, de voir à son insu un jeune étourdi, de courir les risques de son indiscrétion et de sa vanité, de t'exposer à tout ce qu'il voudra dire, et de te livrer à l'indécence de tant d'entrevues secrètes, ménagées par une misérable suivante sans cœur, qui ne s'embarrasse guère des conséquences, pourvu qu'elle y trouve son intérêt, comme elle l'y trouve sans doute. Qui t'auroit dit, il y a un mois, que tu t'égarerois jusque-là, l'aurois-tu cru?

ANGÉLIQUE, *triste.*

Je pourrois bien avoir tort; voilà des réflexions que je n'ai jamais faites.

MADAME ARGANTE.

Eh! ma chère enfant! qui est-ce qui te les feroit faire? Ce n'est pas un domestique payé pour te trahir, non plus qu'un amant qui met tout son bonheur à te séduire. Tu ne consultes que tes ennemis; ton cœur même est de leur parti. Tu n'as pour tout secours que ta vertu qui ne doit pas être contente, et qu'une véritable amie comme moi, dont tu te défies; que ne risques-tu pas?

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chère mère! ma chère amie! vous avez raison; vous m'ouvrez les yeux, vous me couvrez de confusion. Lisette m'a trahie, et je romps avec le jeune homme. Que je vous suis obligée de vos conseils!

LUBIN, *à madame Argante.*

Madame, il viant d'arriver un homme qui demande à vous parler.

MADAME ARGANTE.

En qualité de simple confidente, je te laisse libre. Je te conseille pourtant de me suivre, car le jeune homme est peut-être ici.

ANGÉLIQUE.

Permettez-moi de rêver un instant, et ne vous embarrassez point; et s'il y est, et qu'il ose paroître, je le congédierai, je vous assure.

MADAME ARGANTE.

Soit; mais songe à ce que je t'ai dit. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, *un moment seule;* LUBIN *survient.*

ANGÉLIQUE.

VOILA qui est fait, je ne le verrai plus.

(*Lubin, sans s'arrêter, lui remet une lettre dans la main.*)

ANGÉLIQUE.

Arrêtez. De qui est-elle?

LUBIN, *en s'en allant, de loin.*

De ce cher poulet. C'est voute galant qui vous la mande.

ANGÉLIQUE *la rejette loin.*

Je n'ai point de galant, reportez-la.

LUBIN.

Elle est faite pour rester.

ANGÉLIQUE.

Reprenez-la, encore une fois, et retirez-vous.

LUBIN.

Eh morgué! queu fantaisie! je vous dis qu'il faut qu'alle demeure, à celle fin que vous la lisiais: ça m'est enjoint et à vous aussi. Il y a dedans un entretien pour tantôt, à l'heure qui vous fera plaisir, et je sis enchargé d'apporter l'heure à Lisette, et non pas la lettre. Ramassez-la, car je n'ose, de peur qu'on ne me voie; et pis vous me crierez la réponse tout bas.

ANGÉLIQUE.

Ramasse-la toi-même, et va-t'en, je te l'ordonne.

LUBIN.

Mais voyez ce rat qui li prend. Non, morgué! je ne la ramasserai pas; il ne sera pas dit que j'aie fait ma commission tout de travers.

ANGÉLIQUE, *s'en allant.*

Cet impertinent!

LUBIN, *la regarde s'en aller.*

Faut qu'alle ait de l'avarsion pour l'écriture.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DORANTE, LUBIN.

LUBIN.

Parsonne ne viant. (*Dorante entre.*) Eh! palsanguié! arrivez donc : il y a plus d'une heure que je suis à l'affût de vous.

DORANTE.

Hé bien! qu'as-tu à me dire?

LUBIN.

Que vous ne bougiais d'ici. Lisette m'a dit de vous le commander.

DORANTE.

T'a-t-elle dit l'heure qu'Angélique a prise pour notre rendez-vous?

LUBIN.

Non; alle vous contera ça.

DORANTE.

Est-ce là tout?

LUBIN.

C'est tout par rapport à vous; mais il y a un restant par rapport à moi.

DORANTE.

De quoi est-il question?

LUBIN.

C'est que je me repens...

DORANTE.

Qu'appelles-tu te repentir?

LUBIN.

J'entends qu'il y a des scrupules qui me tourmentont sur vos rendez-vous que je protége; j'ons queuquefois la tentation de vous torner casaque sur tout ceci, et d'aller nous accuser tretous.

DORANTE.

Tu rêves. Où est le mal de ces rendez-vous? Que crains-tu? Ne suis-je pas honnête homme?

LUBIN.

Morgué! moi itou; et tellement honnête, qu'il n'y aura pas moyen d'être un fripon, si en ne me soutient le cœur, par rapport à ce que j'ons toujours maille à partie avec ma conscience; il y a toujours queuque chose qui cloche dans mon courage; à chaque pas que je fais, j'ai le défaut de m'arrêter, à moins qu'en ne me pousse; et c'est à vous à pousser.

DORANTE, *tirant une bague qu'il lui donne.*

Eh! morbleu, prends encore cela, et continue.

LUBIN.

Ça me ravigote.

DORANTE.

Dis-moi; Angélique viendra-t-elle bientôt?

LUBIN.

Peut-être biantôt, peut-être bian tard, peut-être point du tout.

DORANTE.

Point du tout! Qu'est-ce que tu veux me dire? Comment a-t-elle reçu ma lettre?

LUBIN.

Ah! comment! Est-ce que vous me faites itou voute rapporteux auprès d'elle? Pargué! je serons donc l'espion à tout le monde?

DORANTE.

Toi? Eh! de qui l'es-tu encore?

LUBIN.

Eh pardi! de la mère, qui m'a bian enchargé de n'en rian dire.

DORANTE.

Misérable! tu parles donc contre nous?

LUBIN.

Contre vous, Monsieur! Pas le mot, ni pour ni contre. Je fais ma main, et velà tout. Faut pas mêmement que vous sachiez ça.

DORANTE.

Explique-toi donc; c'est-à-dire, que ce que tu en fais, n'est que pour obtenir quelque argent d'elle, sans nous nuire.

LUBIN.

Velà c'en que c'est; je tire d'ici, je tire d'ilà; et j'attrape.

DORANTE.

Achève. Que t'a dit Angélique, quand tu lui as porté ma lettre?

LUBIN.

Parlez-li toujours; mais ne lui écrivez pas; voute griffonnage n'a pas fait forteune.

DORANTE.

Quoi! ma lettre l'a fâchée?

LUBIN.

Alle n'en a jamais voulu tâter; le papier la courrouce.

DORANTE.

Elle te l'a donc rendue?

LUBIN.

Alle me l'a rendue à tarre : car je l'ons ramassée; et Lisette la tiant.

DORANTE.

Je n'y comprends rien. D'où cela peut-il provenir?

LUBIN.

Velà Lisette, interrogez-la; je retorne à ma place pour vous garder. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Que viens-je d'apprendre, Lisette? Angélique a rebuté ma lettre!

LISETTE.

Oui, la voici : Lubin me l'a rendue; j'ignore quelle fantaisie lui a pris : mais il est vrai qu'elle est de fort mauvaise humeur. Je n'ai pu m'expliquer avec elle à cause du monde qu'il y avoit au logis : mais elle est triste, elle m'a battu froid, et je l'ai trouvée toute changée. Je viens pourtant de l'apercevoir là-bas, et j'arrive pour vous en aver-

tir. Attendons-la; sa rêverie pourroit bien tout doucement la conduire ici.

DORANTE.

Non, Lisette : ma vue ne feroit que l'irriter peut-être; il faut respecter ses dégoûts pour moi, je ne les soutiendrois pas, et je me retire.

LISETTE.

Que les amans sont quelquefois risibles! Qu'ils disent de fadeurs! Tenez, fuyez-la, Monsieur; car elle arrive : fuyez-la pour la respecter.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, DORANTE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Quoi! Monsieur est ici! Je ne m'attendois pas à l'y trouver.

DORANTE.

J'allois me retirer, Madame. Lisette vous le dira : je n'avois garde de me montrer. Le mépris que vous avez fait de ma lettre, m'apprend combien je vous suis odieux.

ANGÉLIQUE.

Odieux! ah! j'en suis quitte à moins. Pour indifférent passe, et très-indifférent. Quant à votre lettre, je l'ai reçue comme elle le méritoit, et je ne croyois pas qu'on eût droit d'écrire aux gens qu'on a vus par hasard. J'ai trouvé cela fort singulier, surtout avec une personne de mon sexe. M'écrire, à moi, Monsieur! D'où vous est venue cette idée? Je n'ai pas donné lieu à votre har-

diesse, ce me semble. De quoi s'agit-il entre vous et moi?

DORANTE.

De rien pour vous, Madame : mais de tout pour un malheureux que vous accablez.

ANGÉLIQUE.

Voilà des expressions aussi déplacées qu'inutiles; je vous avertis que je ne les écoute point.

DORANTE.

Eh! de grâce, Madame, n'ajoutez point la raillerie aux discours cruels que vous me tenez. Méprisez ma douleur, mais ne vous en moquez pas. Je ne vous exagère point ce que je souffre.

ANGÉLIQUE.

Vous m'empêchez de parler à Lisette, Monsieur : ne m'interrompez point.

LISETTE.

Peut-on, sans être trop curieuse, vous demander à qui vous en avez?

ANGÉLIQUE.

A vous; je ne suis venue ici que parce que je vous cherchois; voilà ce qui m'amène.

DORANTE.

Voulez-vous que je me retire, Madame?

ANGÉLIQUE.

Comme vous voudrez, Monsieur.

DORANTE.

Ciel!

ANGÉLIQUE.

Attendez pourtant; puisque vous êtes là, je serai bien aise que vous sachiez ce que j'ai à vous dire.

dire. Vous m'avez écrit, vous avez lié conversation avec moi, vous pourriez vous en vanter, cela n'arrive que trop souvent; et je serai charmée que vous appreniez ce que j'en pense.

DORANTE.

Me vanter, moi, Madame? De quel affreux caractère me faites-vous là? Je ne réponds rien pour ma défense, je n'en ai pas la force. Si ma lettre vous a déplu, je vous en demande pardon: n'en présumez rien contre mon respect; celui que j'ai pour vous m'est plus cher que la vie, et je vous le prouverai en me condamnant à ne vous plus revoir, puisque je vous déplais.

ANGÉLIQUE.

Je vous ai déjà dit que je m'en tenois à l'indifférence. Revenons à Lisette.

LISETTE.

Voyons. Puisque c'est mon tour pour être grondée, je ne saurois me vanter de rien, moi: je ne vous ai écrit ni rencontrée; quel est mon crime?

ANGÉLIQUE.

Dites-moi: il n'a pas tenu à vous que je n'eusse des dispositions favorables pour Monsieur; c'est par vos soins qu'il a eu avec moi toutes les entrevues où vous m'avez amenée, sans me le dire; car c'est sans me le dire: en avez-vous senti les conséquences?

LISETTE.

Non, je n'ai pas eu cet esprit-là.

ANGÉLIQUE.

Si Monsieur, comme je l'ai déjà dit, et à l'exemple de presque tous les jeunes gens, étoit homme à faire trophée d'une aventure dont je suis tout à fait innocente, où en serois-je?

LISETTE, *à Dorante.*

Remerciez, Monsieur.

DORANTE.

Je ne saurois parler.

ANGÉLIQUE.

Si, de votre côté, vous êtes de ces filles intéressées qui ne se soucient pas de faire tort à leurs maîtresses, pourvu qu'elles y trouvent leur avantage, que ne risquerois-je pas?

LISETTE.

Oh! je répondrai, moi; je n'ai pas perdu la parole : si Monsieur est un homme d'honneur à qui vous faites injure; si je suis une fille généreuse, qui ne gagne à tout cela que le joli compliment dont vous m'honorez, où en est avec moi votre reconnoissance, hem?

ANGÉLIQUE.

D'où vient donc que vous avez si bien servi Dorante? Quel peut avoir été le motif d'un zèle si vif? Quels moyens a-t-il employés pour vous faire agir?

LISETTE.

Je crois vous entendre : vous gageriez, j'en suis sûre, que j'ai été séduite par des présens? Gagez, Madame, faites-moi cette galanterie-là; vous

perdrez, et ce sera une manière de donner tout à fait noble.

DORANTE.

Des présens! Madame. Que pourrois-je lui donner qui fût digne de ce que je lui dois?

LISETTE.

Attendez, Monsieur; disons pourtant la vérité. Dans vos transports, vous m'avez promis d'être extrêmement reconnoissant, si jamais vous aviez le bonheur d'être à Madame; il faut convenir de cela.

ANGÉLIQUE.

Eh! je serois la première à vous donner moi-même.

DORANTE.

Que je suis à plaindre d'avoir livré mon cœur à tant d'amour!

LISETTE.

J'entre dans votre douleur, Monsieur; mais, faites comme moi. Je n'avois que de bonnes intentions: j'aime ma maîtresse, tout injuste qu'elle est; je voulois unir son sort à celui d'un homme qui lui auroit rendu la vie heureuse et tranquille: mes motifs lui sont suspects, et j'y renonce. Imitez-moi, privez-vous de votre côté du plaisir de voir Angélique, sacrifiez votre amour à ses inquiétudes; vous êtes capable de cet effort-là.

ANGÉLIQUE.

Soit.

LISETTE, *à Dorante, à part.*

Retirez-vous pour un moment.

DORANTE.

Adieu, Madame; je vous quitte, puisque vous le voulez. Dans l'état où vous me jetez, la vie m'est à charge; je pars, pénétré d'une affliction mortelle, et je n'y résisterai point : jamais on n'eut tant d'amour, tant de respect que j'en ai pour vous; jamais on n'osa espérer moins de retour. Ce n'est pas votre indifférence qui m'accable, elle me rend justice; j'en aurois soupiré toute ma vie sans m'en plaindre : et ce n'étoit point à moi, ce n'est peut-être à personne à prétendre à votre cœur : mais je pouvois espérer votre estime, je me croyois à l'abri du mépris, et ni ma passion, ni mon caractère n'ont mérité les outrages que vous leur faites. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE; LUBIN *survient.*

ANGÉLIQUE.

Il est parti?

LISETTE.

Oui, Madame.

ANGÉLIQUE, *un moment sans parler, et à part.*

J'ai été trop vite. Ma mère, avec toute son expérience, en a mal jugé; Dorante est un honnête homme.

LISETTE, *à part.*

Elle rêve, elle est triste : cette querelle-ci ne nous fera point de tort.

LUBIN, *à Angélique.*

J'aperçois par là-bas un passant qui viant envars nous : voulez-vous qu'il vous regarde?

ANGÉLIQUE.

Eh! que m'importe?

LISETTE.

Qu'il passe; qu'est-ce que cela nous fait?

LUBIN, *à part.*

Il y a du bruit dans le ménage : je m'en retorne donc. (*Haut.*) Je vas me mettre pus près, par rapport à ce que je m'ennuie d'être si loin, j'aime à voir le monde; vous me sarvirez de récriation, n'est-ce pas?

LISETTE.

Comme tu voudras; reste à dix pas.

LUBIN.

Je les compterai en conscience. (*A part.*) Je sis pus fin qu'eux : j'allons faire ma forniture de nouvelles pour la bonne mère. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE; LUBIN, *éloigné.*

LISETTE.

Vous avez furieusement maltraité Dorante!

ANGÉLIQUE.

Oui; vous avez raison, j'en suis fâchée : mais laissez-moi, car je suis outrée contre vous.

LISETTE.

Vous savez si je le mérite.

ANGÉLIQUE.

C'est vous qui êtes cause que je me suis accoutumée à le voir.

LISETTE.

Je n'avois pas dessein de vous rendre un mauvais service; et cette aventure-ci n'est triste que pour lui. Avez-vous pris garde à l'état où il est? C'est un homme au désespoir.

ANGÉLIQUE.

Je n'y saurois que faire; pourquoi s'en va-t-il?

LISETTE.

C'est aisé à dire à qui ne se soucie pas de lui; mais vous savez avec quelle tendresse il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Et vous prétendez que je ne m'en soucie pas, moi? Que vous êtes méchante!

LISETTE.

Que voulez-vous que j'en croie? Je vous vois tranquille, et il versoit des larmes en s'en allant.

ANGÉLIQUE.

Lui?

LISETTE.

Eh! sans doute.

ANGÉLIQUE.

Et malgré cela il part!

LISETTE.

Eh! vous l'avez congédié. Quelle perte vous faites!

ANGÉLIQUE, *après avoir rêvé.*

Qu'il revienne donc, s'il y est encore ; qu'on lui parle, puisqu'il est si affligé.

LISETTE.

Il ne peut être qu'à l'écart dans ce bois ; il n'a pu aller loin, accablé comme il l'étoit. Monsieur Dorante ! Monsieur Dorante !

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, DORANTE, LISETTE, LUBIN.

DORANTE.

Est-ce Angélique qui m'appelle ?

LISETTE.

Oui ; c'est moi qui parle, mais c'est elle qui vous demande.

ANGÉLIQUE.

Voilà de ces foiblesses que je voudrois bien qu'on m'épargnât.

DORANTE.

A quoi dois-je m'attendre, Angélique ? Que souhaitez-vous d'un homme dont vous ne pouvez plus supporter la vue ?

ANGÉLIQUE.

Il y a grande apparence que vous vous trompez.

DORANTE.

Hélas ! vous ne m'estimez plus.

ANGÉLIQUE.

Plaignez-vous, je vous laisse dire ; car je suis un peu dans mon tort.

DORANTE.

Angélique a pu douter de mon amour!

ANGÉLIQUE.

Elle en a douté pour en être plus sûre; cela est-il si désobligeant?

DORANTE.

Quoi! j'aurois le bonheur de n'être point haï?

ANGÉLIQUE.

J'ai bien peur que ce ne soit tout le contraire.

DORANTE.

Vous me rendez la vie.

ANGÉLIQUE.

Où est cette lettre que j'ai refusée de recevoir? S'il ne tient qu'à la lire, on le veut bien.

DORANTE.

J'aime mieux vous entendre.

ANGÉLIQUE.

Vous n'y perdez pas.

DORANTE.

Ne vous défiez donc jamais d'un cœur qui vous adore.

ANGÉLIQUE.

Oui, Dorante, je vous le promets; voilà qui est fini. Excusez tous deux l'embarras où se trouve une fille de mon âge, timide et vertueuse. Il y a tant de piéges dans la vie! j'ai si peu d'expérience! seroit-il difficile de me tromper si on vouloit? Je n'ai que ma sagesse et mon innocence pour toute ressource; et quand on n'a que cela, on peut avoir peur; mais me voilà bien rassurée; il ne me reste plus qu'un chagrin. Que devien-

dra cet amour? Je n'y vois que des sujets d'affliction. Savez-vous bien que ma mère me propose un époux que je verrai peut-être dans un quart-d'heure? Je ne vous disois pas tout ce qui m'agitoit : il m'étoit bien permis d'être fâcheuse, comme vous voyez.

DORANTE.

Angélique, vous êtes toute mon espérance.

LISETTE.

Mais si vous avouïez votre amour à cette mère qui vous aime tant, seroit-elle inexorable? Il n'y a qu'à supposer que vous avez connu Monsieur à Paris, et qu'il y est.

ANGÉLIQUE.

Cela ne meneroit à rien, Lisette, à rien du tout; je sais bien ce que je dis.

DORANTE.

Vous consentirez donc d'être à un autre?

ANGÉLIQUE.

Vous me faites trembler.

DORANTE.

Je m'égare à la seule idée de vous perdre, et il n'est point d'extrémité pardonnable que je ne sois tenté de vous proposer.

ANGÉLIQUE.

D'extrémités pardonnables!

LISETTE.

J'entrevois ce qu'il veut dire.

ANGÉLIQUE.

Quoi! me jeter à ses genoux? c'est bien mon

dessein. De lui résister? j'aurai bien de la peine, surtout avec une mère aussi tendre.

LISETTE.

Bon! tendre; si elle l'étoit tant, vous gêneroit-elle là-dessus? Avec le bien que vous avez, vous n'avez besoin que d'un honnête homme, encore une fois.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison : c'est une tendresse fort mal entendue, j'en conviens.

DORANTE.

Ah! belle Angélique, si vous aviez tout l'amour que j'ai, vous auriez bientôt pris votre parti; ne me demandez point ce que je pense, je me trouble, je ne sais où je suis.

ANGÉLIQUE, *à Lisette.*

Que de peines! tâche donc de lui remettre l'esprit; que veut-il dire?

LISETTE.

Eh bien! Monsieur, parlez; quelle est votre idée?

DORANTE, *se jetant à ses genoux.*

Angélique, voulez-vous que je meure?

ANGÉLIQUE.

Non! levez-vous et parlez, je vous l'ordonne.

DORANTE.

J'obéis : votre mère sera inflexible, et dans le cas où nous sommes...

ANGÉLIQUE.

Que faire?

DORANTE.

Si j'avois des trésors à vous offrir, je vous le dirois plus hardiment.

ANGÉLIQUE.

Votre cœur en est un; achevez, je le veux.

DORANTE.

A notre place on se fait son sort à soi-même.

ANGÉLIQUE.

Eh comment?

DORANTE.

On s'échappe.

LUBIN, *de loin.*

Au voleur.

ANGÉLIQUE.

Après?

DORANTE.

Une mère s'emporte, à la fin elle consent; on se réconcilie avec elle, et on se trouve uni avec ce qu'on aime.

ANGÉLIQUE.

Mais, ou j'entends mal, ou cela ressemble à un enlèvement. En est-ce un, Dorante?

DORANTE.

Je n'ai plus rien à dire.

ANGÉLIQUE, *le regardant.*

Je vous ai forcé de parler, et je n'ai que ce que je mérite.

LISETTE.

Pardonnez quelque chose au trouble où il est; le moyen est dur, et il est fâcheux qu'il n'y en ait point d'autre.

ANGÉLIQUE.

Est-ce là un moyen, est-ce un remède, qu'une extravagance ? Ah ! je ne vous reconnois pas à cela, Dorante ; je me passerai mieux de bonheur que de vertu. Me proposer d'être insensée, d'être méprisable ! je ne vous aime plus.

DORANTE.

Vous ne m'aimez plus ! ce mot m'accable, il m'arrache le cœur.

LISETTE.

En vérité son état me touche.

DORANTE.

Adieu, belle Angélique ; je ne survivrai pas à la menace que vous m'avez faite.

ANGÉLIQUE.

Mais, Dorante, êtes-vous raisonnable ?

LISETTE.

Ce qu'il vous propose est hardi ; mais ce n'est pas un crime.

ANGÉLIQUE.

Un enlèvement, Lisette !

DORANTE.

Ma chère Angélique, je vous perds. Concevez-vous ce que c'est que vous perdre ? et si vous m'aimez un peu, n'êtes-vous pas effrayée vous-même de l'idée de n'être jamais à moi ? Et parce que vous êtes vertueuse, en avez-vous moins de droit d'éviter un malheur ? Nous aurions le secours d'une dame qui n'est heureusement qu'à un quart de lieue d'ici, chez qui je vous menerois.

LUBIN.

Haye! haye!

ANGÉLIQUE.

Non, Dorante: laissons-là votre dame. Je parlerai à ma mère, elle est bonne; je la toucherai, peut-être; je la toucherai, je l'espère. Ah!

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, DORANTE, LISETTE, LUBIN.

LUBIN.

Eh! vîte, eh! vîte, qu'on s'éparpille; velà ce grand monsieur que j'ons vu une fois à Paris cheux vous, et qui ne parle point. (*Il s'écarte.*)

ANGÉLIQUE.

C'est peut-être celui à qui ma mère me destine. Fuyez, Dorante: nous nous reverrons tantôt: ne vous inquiétez point. (*Dorante sort.*)

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, LISETTE, ERGASTE.

ANGÉLIQUE, *en le voyant.*

C'est lui-même. Ah! quel homme!

LISETTE.

Il n'a pas l'air éveillé.

ERGASTE, *marchant lentement.*

Je suis votre serviteur, Madame: je devance madame votre mère, qui est embarrassée; elle m'a dit que vous vous promeniez.

ANGÉLIQUE.

Vous le voyez, Monsieur.

ERGASTE.

Et je me suis hâté de venir vous faire la révérence.

LISETTE, *à part.*

Appelle-t-il cela se hâter.

ERGASTE.

Ne suis-je pas importun?

ANGÉLIQUE.

Non, Monsieur.

LISETTE, *à part.*

Ah! cela vous plaît à dire.

ERGASTE.

Vous êtes plus belle que jamais.

ANGÉLIQUE.

Je ne l'ai jamais été.

ERGASTE.

Vous êtes bien modeste.

LISETTE.

Il parle comme il marche.

ERGASTE.

Ce pays-ci est fort beau.

ANGÉLIQUE.

Il est passable.

LISETTE, *à part.*

Quand il dit un mot, il est si fatigué, qu'il faut qu'il se repose.

ERGASTE.

Et solitaire.

ANGÉLIQUE.

On n'y voit pas grand monde.

LISETTE.

Quelque importun par-ci par-là.

ERGASTE.

Il y en a partout. (*On est du temps sans parler.*)

LISETTE.

Voilà la conversation tombée : ce ne sera pas moi qui la releverai.

ERGASTE.

Ah ! bonjour, Lisette.

LISETTE.

Bonsoir, Monsieur. Je vous dis bonsoir, parce que je m'endors. Ne trouvez-vous pas qu'il fait un temps pesant ?

ERGASTE.

Oui, ce me semble.

LISETTE.

Vous vous en retournez sans doute ?

ERGASTE.

Rien que demain. Madame Argante m'a retenu.

ANGÉLIQUE.

Et Monsieur se promène-t-il ?

ERGASTE.

Je vais d'abord à ce château voisin pour y porter une lettre qu'on m'a prié de rendre en main propre, et je reviens ensuite.

ANGÉLIQUE.

Faites, Monsieur ; ne vous gênez pas.

ERGASTE.

Vous me le permettez donc?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

LISETTE.

Ne vous pressez point; quand on a des commissions, il faut y mettre tout le temps nécessaire. N'avez-vous que celle-là?

ERGASTE.

Non; c'est l'unique.

LISETTE.

Quoi! pas le moindre petit compliment à faire ailleurs?

ERGASTE.

Non.

ANGÉLIQUE.

Monsieur y soupera peut-être?

LISETTE.

Et à la campagne, on couche où l'on soupe.

ERGASTE.

Point du tout; je reviens incessamment, Madame. (*A part, s'en allant.*) Je ne sais que dire aux femmes, même à celles qui me plaisent.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Ce garçon-là a de grands talens pour le silence; quelle abstinence de paroles! il ne parlera bientôt plus que par signes.

ANGÉLIQUE.

Il a dit que ma mère alloit venir, et je m'éloigne. Je ne saurois lui parler dans le désordre d'esprit où je suis ; j'ai pourtant dessein de l'attendrir sur le chapitre de Dorante.

LISETTE.

Et moi je ne vous conseille pas de lui en parler ; vous ne ferez que la révolter davantage, et elle se hâteroit de conclure.

ANGÉLIQUE.

Oh ! doucement ; je me révolterois à mon tour.

LISETTE, *riant.*

Vous, contre cette mère qui dit qu'elle vous aime tant?

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! qu'elle aime donc mieux, car je ne suis point contente d'elle.

LISETTE.

Retirez-vous, je crois qu'elle vient.

SCÈNE X.

MADAME ARGANTE; LISETTE, *qui veut s'en aller.*

MADAME ARGANTE.

Voici cette fourbe de suivante. Un moment ; où est ma fille? J'ai cru la trouver ici avec monsieur Ergaste.

LISETTE.

Ils y étoient tous deux tout à l'heure, Madame; mais monsieur Ergaste est allé à cette maison

d'ici près, remettre une lettre à quelqu'un; et mademoiselle est là-bas, je pense.

MADAME ARGANTE.

Allez lui dire que je serois bien aise de la voir.

LISETTE, *les premiers mots à part.*

Elle me parle bien sèchement. J'y vais, Madame : mais vous me paroissez triste; j'ai eu peur que vous ne fussiez fâchée contre moi.

MADAME ARGANTE.

Contre vous? Est-ce que vous le méritez, Lisette?

LISETTE.

Non, Madame?

MADAME ARGANTE.

Il est vrai que j'ai l'air plus occupée qu'à l'ordinaire. Je veux marier ma fille à Ergaste, vous le savez; et je crains souvent qu'elle n'ait quelque chose dans le cœur : mais vous me le diriez, n'est-il pas vrai?

LISETTE.

Eh! mais je le saurois.

MADAME ARGANTE.

Je n'en doute pas : allez, je connois votre fidélité, Lisette; je ne m'y trompe pas, et je compte bien vous en récompenser comme il faut. Dites à ma fille que je l'attends.

LISETTE.

Elle prend bien son temps pour me louer.

(*Elle sort.*)

MADAME ARGANTE.

Toute fourbe qu'elle est, je l'ai embarrassée.

SCÈNE XI.

MADAME ARGANTE, LUBIN.

MADAME ARGANTE.

Ah ! tu viens à propos : as-tu quelque chose à me dire ?

LUBIN.

Jarnigoi ! si j'avons queuque chose ! J'avons vu des pardons, j'avons vu des offenses, des allées, des venues, et pis des moyens pour avoir un mari.

MADAME ARGANTE.

Hâte-toi de m'instruire, parce que j'attends Angélique. Que sais-tu ?

LUBIN.

Pisque vous êtes pressée, je mettrons tout en un tas.

MADAME ARGANTE.

Parle donc.

LUBIN.

Je sais une accusation, je sais une innocence, et pis un autre grand stratagême. Attendez, comment appelont-ils cela ?

MADAME ARGANTE.

Je n[illegible]tends pas : mais va-t'en, Lubin. J'aperçois [illegible]fille ; tu me diras ce que c'est tantôt ; il ne faut pas qu'elle nous voie ensemble.

LUBIN.

Je m'en retorne donc à la provision. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

MADAME ARGANTE, ANGÉLIQUE.

MADAME ARGANTE, *à part.*

Voyons de quoi il sera question.

ANGÉLIQUE, *les premiers mots à part.*

Plus de confidences : Lisette a raison ; c'est plus sûr. (*Haut.*) Lisette m'a dit que vous me demandiez, ma mère.

MADAME ARGANTE.

Oui. Je sais que tu as vu Ergaste ; ton éloignement pour lui dure-t-il toujours ?

ANGÉLIQUE, *souriant.*

Ergaste n'a pas changé.

MADAME ARGANTE.

Te souvient-il qu'avant que nous vinssions ici, tu m'en disois du bien ?

ANGÉLIQUE.

Je vous en dirai volontiers encore, car je l'estime : mais je ne l'aime point, et l'estime et l'indifférence vont fort bien ensemble.

MADAME ARGANTE.

Parlons d'autre chose. N'as-tu ri[illegible]e à ta confidente.

ANGÉLIQUE.

Non, il n'y a plus rien de nouveau.

MADAME ARGANTE.

Tu n'as pas revu le jeune homme?

ANGÉLIQUE.

Oui, je l'ai retrouvé; je lui ai dit ce qu'il falloit, et voilà qui est fini.

MADAME ARGANTE, *souriant.*

Quoi! absolument fini?

ANGÉLIQUE.

Oui, tout à fait.

MADAME ARGANTE.

Tu me charmes, je ne saurois t'exprimer la satisfaction que tu me donnes. Il n'y a rien de si estimable que toi, Angélique, ni rien aussi d'égal au plaisir que j'ai à te le dire; çà je compte que tu me dis vrai : je me livre hardiment à ma joie. Tu ne voudrois pas m'y abandonner, si elle étoit fausse : ce seroit une cruauté dont tu n'es pas capable.

ANGÉLIQUE, *d'un ton timide.*

Assurément.

MADAME ARGANTE.

Va, tu n'as pas besoin de me rassurer, ma fille; tu me ferois injure, si tu croyois que j'en doute. Non, ma chère Angélique, tu ne verras plus Dorante : tu l'as renvoyé, j'en suis sûre. Ce n'est pas avec un caractère comme le tien qu'on est exposée à la douleur d'être trop crédule. N'ajoute donc rien à ce que tu m'as dit; tu ne le verras plus, tu m'en assure; et cela suffit. Parlons de la raison, du courage et de la vertu que tu viens de montrer.

ANGÉLIQUE, *d'un air interdit.*

Que je suis confuse!

MADAME ARGANTE.

Grâce au ciel, te voilà donc encore plus respectable, plus digne d'être aimée, plus digne que jamais de faire mes délices. Que tu me rends glorieuse, Angélique!

ANGÉLIQUE, *pleurant.*

Ah! ma mère! arrêtez, de grâce.

MADAME ARGANTE.

Que vois-je? tu pleures, ma fille; tu viens de triompher de toi-même, tu me vois enchantée, et tu pleures!

ANGÉLIQUE, *se jetant à ses genoux.*

Non, ma mère, je ne triomphe point. Votre joie et vos tendresses me confondent; je ne les mérite point.

MADAME ARGANTE, *la relève.*

Relève-toi, ma chère enfant. D'où te viennent ces mouvemens où je te reconnois toujours? Que veulent-ils dire?

ANGÉLIQUE.

Hélas! c'est que je vous trompe.

MADAME ARGANTE.

Toi? (*Un moment sans rien dire.*) Non, tu ne me trompes point, puisque tu me l'avoues. Achève; voyons de quoi il est question.

ANGÉLIQUE.

Vous allez frémir! On m'a parlé d'enlèvement.

MADAME ARGANTE.

Je n'en suis point surprise. Je te l'ai dit : il n'y a rien dont ces étourdis-là ne soient capables; et je suis persuadée que tu en as plus frémi que moi.

ANGÉLIQUE.

J'en ai tremblé, il est vrai : j'ai pourtant eu la foiblesse de lui pardonner, pourvu qu'il ne m'en parle plus.

MADAME ARGANTE.

N'importe : je m'en fie à tes réflexions ; elles te donneront bien du mépris pour lui.

ANGÉLIQUE.

Eh ! voilà encore ce qui m'afflige dans l'aveu que je vous fais : c'est que vous allez le mépriser vous-même. Il est perdu : vous n'étiez déjà que trop prévenue contre lui ; et cependant il n'est point si méprisable. Permettez que je le justifie ; je suis peut-être prévenue moi-même : mais vous m'aimez, daignez m'entendre, portez vos bontés jusque-là. Vous croyez que c'est un jeune homme sans caractère, qui a plus de vanité que d'amour, qui ne cherche qu'à me séduire ; et ce n'est point cela, je vous assure. Il a tort de m'avoir proposé ce que je vous ai dit ; mais il faut regarder que c'est le tort d'un homme au désespoir, que j'ai vu fondre en larmes quand j'ai paru irritée ; d'un homme à qui la crainte de me perdre a tourné la tête. Il n'a point de bien, il ne s'en est point caché, il me l'a dit. Il ne lui restoit donc point d'autre ressource que celle dont je vous parle ; ressource que je condamne comme vous, mais qu'il ne m'a proposée que dans la seule vue d'être à moi. C'est tout ce qu'il y a compris ; car il m'adore : on n'en peut douter.

MADAME ARGANTE.

Eh! ma fille! il y en aura tant d'autres qui t'aimeront encore plus que lui.

ANGÉLIQUE.

Oui : mais je ne les aimerai pas, moi, m'aimassent-ils davantage, et cela n'est pas possible.

MADAME ARGANTE.

D'ailleurs, il sait que tu es riche.

ANGÉLIQUE.

Il l'ignoroit, quand il m'a vue; et c'est ce qui devroit l'empêcher de m'aimer. Il sait bien que quand une fille est riche, on ne la donne qu'à un homme qui a d'autres richesses, tout inutiles qu'elles sont : c'est du moins l'usage; le mérite n'est compté pour rien.

MADAME ARGANTE.

Tu le défends d'une manière qui m'alarme. Que penses-tu donc de cet enlèvement? Dis-moi, tu es la franchise même : ne serois-tu point en danger d'y consentir?

ANGÉLIQUE.

Ah! je ne crois pas, ma mère.

MADAME ARGANTE.

Ta mère! ah! le ciel la préserve de savoir seulement qu'on te le propose. Ne te sers plus de ce nom; elle ne sauroit le soutenir dans cette occasion-ci. Mais pourrois-tu la fuir? te sentirois-tu la force de l'affliger jusque-là, de lui donner la mort, de lui porter le poignard dans le sein?

ANGÉLIQUE.

J'aimerois mieux mourir moi-même.

MADAME

MADAME ARGANTE.

Survivroit-elle à l'affront que tu te ferois? Souffre à ton tour que mon amitié te parle pour elle. Lequel aimes-tu le mieux, ou de cette mère qui t'a inspiré mille vertus, ou d'un amant qui veut te les ôter toutes?

ANGÉLIQUE.

Vous m'accablez. Dites-lui qu'elle ne craigne rien de sa fille; dites-lui que rien ne m'est plus cher qu'elle, et que je ne verrai plus Dorante, si elle me condamne à le perdre.

MADAME ARGANTE.

Et que perdras-tu dans un inconnu qui n'a rien?

ANGÉLIQUE.

Tout le bonheur de ma vie. Ayez la bonté de lui dire aussi que ce n'est point la quantité de biens qui rend heureuse, que j'en ai plus qu'il n'en faudroit avec Dorante, que je languirois avec un autre. Rapportez-lui ce que je vous dis-là, et que je me soumets à ce qu'elle en décidera.

MADAME ARGANTE.

Si tu pouvois seulement passer quelque temps sans le voir? Le veux-tu bien? Tu ne me réponds pas; à quoi songes-tu?

ANGÉLIQUE.

Vous le dirai-je? Je me repens d'avoir tout dit; mon amour m'est cher, je viens de m'ôter la liberté d'y céder, et peu s'en faut que je ne la regrette : je suis même fâchée d'être éclaircie; je ne vois rien de tout ce qui m'effraie, et me voilà plus triste que je ne l'étois.

MADAME ARGANTE.

Dorante me connoît-il ?

ANGÉLIQUE.

Non, à ce qu'il m'a dit.

MADAME ARGANTE.

Eh bien ! laisse-moi le voir ; je lui parlerai sous le nom d'une tante à qui tu auras tout confié, et qui veut te servir. Viens, ma fille, et laisse à mon cœur le soin de conduire le tien.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais : mais ce que vous inspire votre tendresse m'est d'un bon augure.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MADAME ARGANTE, LUBIN.

MADAME ARGANTE.

Personne ne nous voit-il ?

LUBIN.

On ne peut pas nous voir, drès que nous ne voyons parsonne.

MADAME ARGANTE.

C'est qu'il me semble avoir aperçu là-bas monsieur Ergaste qui se promène.

LUBIN.

Qui? ce nouviau venu ? il n'y a pas de danger avec li ; ça ne regarde rin : ça dort en marchant.

MADAME ARGANTE.

N'importe, il faut l'éviter. Voyons ce que tu avois à me dire tantôt, et que tu n'as pas eu le temps de m'achever. Est-ce quelque chose de conséquence?

LUBIN.

Jarni, si c'est de conséquence ! Il s'agit tantseulement que cet amoureux veut détourner voute fille.

MADAME ARGANTE.

Qu'appelles-tu la détourner?

LUBIN.

La loger ailleurs, la changer de chambre; velà c'en que c'est.

MADAME ARGANTE.

Qu'a-t-elle répondû?

LUBIN.

Il n'y a encore rien de décidé; car voute fille a dit: comment, ventregué! un enlèvement, Monsieur, avec une mère qui m'aime tant! Bon! belle amiquié! a dit Lisette. Voute fille a réparti que c'étoit une honte, qu'alle vous parleroit, vous émouveroit, vous embrasseroit les jambes; et pis chacun a tiré de son côté, et moi du mian.

MADAME ARGANTE.

Je saurai y mettre ordre. Dorante va-t-il se rendre ici?

LUBIN.

Tatigué, s'il viendra! Je li ons donné l'ordre de la part de noute damoiselle: il ne peut pas manquer d'être obéissant, et la chaise de poste est au bout de l'allée.

MADAME ARGANTE.

La chaise!

LUBIN.

Et voirement oui! avec une dame entre deux âges, qu'il a mêmement descendue dans l'hôtellerie du village.

MADAME ARGANTE.

Et pourquoi l'a-t-il amenée?

LUBIN.

Pour à celle fin qu'alle fasse compagnie à noute damoiselle, si alle veut faire un tour dans la chaise; et pis de là aller souper en ville, à ce qui m'est avis, selon queuques paroles que j'avons attrapées, et qu'ils disiont tout bas.

MADAME ARGANTE.

Voilà de furieux desseins! adieu; je m'éloigne, et surtout ne dis point à Lisette que je suis ici.

LUBIN.

Je vas donc courir après elle; mais faut que chacun soit content. Je sis leur commissionnaire itou à ces enfans. Quand vous arriverez, leur dirai-je que vous venez?

MADAME ARGANTE.

Tu ne leur diras pas que c'est moi, à cause de Dorante qui ne m'attendroit pas; mais seulement que c'est quelqu'un qui approche. (*A part.*) Je ne veux pas le mettre entièrement au fait.

LUBIN.

Je vous entends: rien que queuqu'un, sans nommer parsonne. Je ferai voute affaire, noute maîtresse: enfilez le taillis, stapendant que je reste pour la manigance.

SCÈNE II.

ERGASTE, LUBIN.

LUBIN.

Morgué! je gaigne bien ma vie avec l'amour

de cte jeunesse. Bon ! à l'autre. Qu'est-ce qu'il viant roder ici cti-là ?

ERGASTE, *rêveur.*

Interrogeons ce paysan, il est de la maison.

LUBIN, *chantant en se promenant.*

La, la, la.

ERGASTE.

Bonjour, l'ami.

LUBIN.

Serviteur. La, la.

ERGASTE.

Y a-t-il long-temps que vous êtes ici ?

LUBIN.

Il n'y a que l'horloge qui en sait le compte ; moi, je n'y regarde pas.

ERGASTE.

Il est brusque.

LUBIN.

Les gens de Paris passont-ils leur chemin queuquefois ? Restez-vous là, Monsieur ?

ERGASTE.

Peut-être.

LUBIN.

Oh ! que nanni, la civilité ne vous le parmet pas.

ERGASTE.

Et d'où vient ?

LUBIN.

C'est que vous me portez de l'incommodité. J'ons besoin de ce chemin-ci pour une confarance en cachette.

ERGASTE.

Je te laisserai libre; je n'aime à gêner personne : mais dis-moi, connois-tu un nommé monsieur Dorante?

LUBIN.

Dorante? Oui-dà.

ERGASTE.

Il vient quelquefois ici, je pense, et connoît mademoiselle Angélique.

LUBIN.

Pourquoi non? je la connois bian, moi.

ERGASTE.

N'est-ce pas lui que tu attends?

LUBIN.

C'est à moi à savoir ça tout seul. Si je vous disois oui, nous le saurions tous deux.

ERGASTE.

C'est que j'ai vu de loin un homme qui lui ressembloit.

LUBIN.

Eh bian! cette ressemblance, ne faut pas que vous l'aparceviez de près si vous êtes honnête.

ERGASTE.

Sans doute; mais j'ai compris d'abord qu'il étoit amoureux d'Angélique, et je ne me suis approché de toi que pour en être mieux instruit.

LUBIN.

Mieux! Eh! par la sambille, allez donc oublier ce que vous savez déjà. Comment instruire un homme qui est aussi savant que moi?

ERGASTE.

Je ne te demande plus rien.

LUBIN.

Voyez qu'il a de peine ! Gageons que vous savez itou qu'alle est amoureuse de li ?

ERGASTE.

Non ; mais je l'apprends.

LUBIN.

Oui ; parce que vous le saviez : mais transportez-vous plus loin ; faites-li place, et gardez le secret, Monsieur : ça est de conséquence.

ERGASTE.

Volontiers, je te laisse. (*Il sort.*)

LUBIN, *le voyant partir.*

Queu' sorcier d'homme ! Dame ! s'il n'ignore de rin, ce n'est pas ma faute.

SCÈNE III.

DORANTE, LUBIN.

LUBIN.

Bon, vous êtes homme de parole. Mais, ditesmoi, avez-vous souvenance de connoître un certain monsieur Ergaste, qui a l'air d'être gelé, et qu'on diroit qu'il ne va ni ne grouille quand il marche ?

DORANTE.

Un homme sérieux ?

LUBIN.

Oh ! si sérieux, que j'en sis tout triste.

DORANTE.

Vraiment oui, je le connois, s'il s'appelle Ergaste. Est-ce qu'il est ici ?

LUBIN.

Il y étoit tout présentement : mais je li avons finement parsuadé d'aller être ailleurs.

DORANTE.

Explique-toi, Lubin. Que fait-il ici ?

LUBIN.

Oh ! jarniguenne, ne m'amusez pas, je n'ons pas le temps de vous acouter dire ; je suis pressé d'aller avartir Angélique : ne démarez pas.

DORANTE.

Mais, dis-moi auparavant....

LUBIN, *en colère.*

Tantôt je ferai le récit de ça. Pargué ! allez : j'ons bian le temps de l'entamer de la manière.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DORANTE, ERGASTE.

DORANTE, *un moment seul.*

ERGASTE, dit-il ; connoît-il Angélique dans ce pays-ci ?

ERGASTE, *rêvant.*

C'est Dorante lui-même.

DORANTE.

Le voici. Me trompé-je ? Est-ce vous, Monsieur ?

ERGASTE.

Oui, mon neveu.

DORANTE.

Par quelle aventure vous trouvé-je dans ce pays-ci ?

ERGASTE.

J'y ai quelques amis que j'y suis venu voir; mais qu'y venez-vous faire vous-même ? Vous m'avez tout l'air d'y être en bonne-fortune : je viens de vous y voir parler à un domestique qui vous apporte quelque réponse, ou qui vous y ménage quelque entrevue.

DORANTE.

Je ferois scrupule de vous rien déguiser. Il est question d'amour, Monsieur, j'en conviens.

ERGASTE.

Je m'en doutois. On parle ici d'une très-aimable fille, qui s'appelle Angélique. Est-ce à elle que s'adressent vos vœux ?

DORANTE.

C'est à elle-même.

ERGASTE.

Vous avez donc accès chez la mère?

DORANTE.

Point du tout, je ne la connois pas; et c'est par hasard que j'ai vu sa fille.

ERGASTE.

Cet engagement-là ne vous réussira pas, Dorante : vous y perdez votre temps; car Angélique est extrêmement riche : on ne la donnera pas à un homme sans bien.

DORANTE.

Aussi la quitterois-je, s'il n'y avoit que son bien qui m'arrêtât : mais je l'aime, et j'ai le bonheur d'en être aimé.

ERGASTE.

Vous l'a-t-elle dit positivement?

DORANTE.

Oui; je suis sûr de son cœur.

ERGASTE.

C'est beaucoup : mais il vous reste encore un autre inconvénient; c'est qu'on dit que sa mère a pour elle actuellement un riche parti en vue.

DORANTE.

Je ne le sais que trop; Angélique m'en a instruit.

ERGASTE.

Et dans quelle disposition est-elle là-dessus?

DORANTE.

Elle est au désespoir! Et dit-on quel homme est ce rival?

ERGASTE.

Je le connois; c'est un honnête homme.

DORANTE.

Il faut du moins qu'il soit bien peu délicat, s'il épouse une fille qui ne pourra le souffrir; et puisque vous le connoissez, Monsieur, ce seroit en vérité lui rendre service, aussi bien qu'à moi, que de lui apprendre combien on le hait d'avance.

ERGASTE.

Mais on prétend qu'il s'en doute un peu.

DORANTE.

Il s'en doute et ne se retire pas! Ce n'est pas là un homme estimable.

ERGASTE.

Vous ne savez pas encore le parti qu'il prendra.

DORANTE.

Si Angélique veut m'en croire, je ne le craindrai plus : mais, quoi qu'il arrive, il ne peut l'épouser qu'en m'ôtant la vie.

ERGASTE.

Du caractère dont je le connois, je ne crois pas qu'il voulût vous ôter la vôtre, ni que vous fussiez d'humeur à attaquer la sienne; et si vous lui disiez poliment vos raisons, je suis persuadé qu'il y auroit égard. Voulez-vous le voir?

DORANTE.

C'est risquer beaucoup. Peut-être avez-vous meilleure opinion de lui qu'il ne mérite. S'il alloit me trahir? Et d'ailleurs, où le trouver?

ERGASTE.

Oh! rien de plus aisé; car le voilà tout porté pour vous entendre.

DORANTE.

Quoi! c'est vous, Monsieur?

ERGASTE.

Vous l'avez dit, mon neveu.

DORANTE.

Je suis confus de ce qui m'est échappé; et vous avez raison : votre vie est bien en sûreté.

ERGASTE.

La vôtre ne court pas plus de hasard, comme vous voyez.

DORANTE.

Elle est plus à vous qu'à moi; je vous dois tout, et je ne dispute plus Angélique.

ERGASTE.

L'attendez-vous ici?

DORANTE.

Oui, Monsieur : elle doit y venir; mais je ne la verrai que pour lui apprendre l'impossibilité où je suis de la revoir davantage.

ERGASTE.

Point du tout, allez votre chemin. Ma façon d'aimer est plus tranquille que la vôtre; j'en suis plus le maître, et je me sens touché de ce que vous me dites.

DORANTE.

Quoi! vous me laissez la liberté de poursuivre?

ERGASTE.

Liberté toute entière. Continuez, vous dis-je; faites comme si vous ne m'aviez pas vu; et ne dites ici à personne qui je suis, je vous le défends bien. Voici Angélique; elle ne m'aperçoit pas encore; je vais lui dire un mot en passant : ne vous alarmez point.

SCÈNE V.

DORANTE, ERGASTE, ANGÉLIQUE, *qui s'est approchée, mais qui, apercevant Ergaste, veut se retirer.*

ERGASTE.

Ce n'est pas la peine de vous retirer, Madame; je suis instruit. Je sais que Monsieur vous aime, qu'il n'est qu'un cadet; Lubin m'a tout dit, et mon parti est pris. Adieu, Madame. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, DORANTE.

DORANTE.

Voila notre secret découvert. Cet homme là, pour se venger, va tout dire à votre mère.

ANGÉLIQUE.

Et malheureusement il a du crédit sur son esprit.

DORANTE.

Il y a apparence que nous nous voyons ici pour la dernière fois, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Je n'en sais rien. Pourquoi Ergaste se trouve-t-il ici? (*A part.*) Ma mère auroit-elle quelque dessein?

DORANTE.

Tout est désespéré; le temps nous presse. Je finis par un mot: m'aimez-vous, m'estimez-vous?

ANGÉLIQUE.

Si je vous aime! Vous dites que le temps presse, et vous faites des questions inutiles.

DORANTE.

Achevez de m'en convaincre. J'ai une chaise au bout de la grande allée ; la dame dont je vous ai parlé, et dont la maison est à un quart de lieue d'ici, nous attend dans le village. Hâtons-nous de l'aller trouver, et vous rendre chez elle.

ANGÉLIQUE.

Dorante, ne songez plus à cela ; je vous le défends.

DORANTE.

Vous voulez donc me dire un éternel adieu.

ANGÉLIQUE.

Encore une fois, je vous le défends. Mettez-vous dans l'esprit que, si vous aviez le malheur de me persuader, je serois inconsolable : je dis le malheur, car n'en seroit-ce pas un pour vous de me voir dans cet état ? Je crois qu'oui. Ainsi, qu'il n'en soit plus question ; ne nous effrayons point, nous avons une ressource.

DORANTE.

Et quelle est-elle ?

ANGÉLIQUE.

Savez-vous à quoi je me suis engagée ? A vous montrer à une dame de mes parentes.

DORANTE.

De vos parentes ?

ANGÉLIQUE.

Oui, je suis sa nièce ; et elle va venir ici.

DORANTE.

Et vous lui avez confié notre amour?

ANGÉLIQUE.

Oui.

DORANTE.

Et jusqu'où l'avez-vous instruite?

ANGÉLIQUE.

Je lui ai tout conté pour avoir son avis.

DORANTE.

Quoi! la fuite même que je vous ai proposée?

ANGÉLIQUE.

Quand on ouvre son cœur aux gens, leur cache-t-on quelque chose? Tout ce que j'ai mal fait, c'est que je ne lui ai pas paru effrayée de votre proposition autant qu'il le falloit; voilà ce qui m'inquiète.

DORANTE.

Et vous appelez cela une ressource?

ANGÉLIQUE.

Pas trop, cela est équivoque; je ne sais plus que penser.

DORANTE.

Et vous hésitez encore de me suivre?

ANGÉLIQUE.

Non-seulement j'hésite, mais je ne le veux point.

DORANTE.

Non, je n'écoute plus rien! Venez, Angélique, au nom de notre amour. Venez, ne nous quittons plus, sauvez-moi ce que j'aime, conservez-vous un homme qui vous adore.

ANGÉLIQUE.

De grâce, laissez-moi, Dorante; épargnez-moi cette démarche, c'est abuser de ma tendresse: en vérité, respectez ce que je vous dis.

DORANTE.

Vous nous avez trahis; il ne nous reste qu'un moment à nous voir, et ce moment décide de tout.

ANGÉLIQUE, *combattue.*

Dorante, je ne saurois m'y résoudre.

DORANTE.

Il faut donc vous quitter pour jamais.

ANGÉLIQUE.

Quelle persécution! Je n'ai point Lisette, et je suis sans conseil.

DORANTE.

Ah! vous ne m'aimez point.

ANGÉLIQUE.

Pouvez-vous le dire?

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, DORANTE, LUBIN.

LUBIN, *passant au milieu d'eux sans s'arrêter.*

PRENEZ garde; reboutez le propos à une autre fois, voici queuqu'un.

DORANTE.

Et qui?

LUBIN.

Queuqu'un qui est fait comme une mère.

DORANTE, *fuyant avec Lubin.*

Votre mère! adieu, Angélique; je l'avois prévu, il n'y a plus d'espérance.

ANGÉLIQUE, *voulant le retenir.*

Non; je crois qu'il se trompe; c'est ma parente. Il ne m'écoute point; que ferai-je? Je ne sais où j'en suis.

SCÈNE VIII.

MADAME ARGANTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE *allant à sa mère.*

Ah! ma mère.

MADAME ARGANTE.

Qu'as-tu donc, ma fille? d'où vient que tu es si troublée?

ANGÉLIQUE.

Ne me quittez point, secourez-moi; je ne me reconnois plus.

MADAME ARGANTE.

Te secourir! Et contre qui, ma chère fille?

ANGÉLIQUE.

Hélas! contre moi, contre Dorante et contre vous qui nous séparez peut-être. Lubin est venu dire que c'étoit vous. Dorante s'est sauvé, il se meurt; et je vous conjure qu'on le rappelle, puisque vous voulez lui parler.

MADAME ARGANTE, *à part.*

Sa franchise me pénètre. (*Haut.*) Oui; je te l'ai promis, et j'y consens; qu'on le rappelle. Je veux devant toi le forcer lui-même à convenir de

l'indignité qu'il te proposoit. (*Elle appelle Lubin.*) Lubin, cherche Dorante, et dis-lui que je l'attends ici avec ma nièce.

LUBIN.

Voute nièce ! Est-ce que vous êtes itou la tante de voute fille ? (*Il sort.*)

MADAME ARGANTE.

Va, ne t'embarrasse point. Mais j'aperçois Lisette : c'est un inconvénient ; renvoie-la comme tu pourras avant que Dorante arrive. Elle ne me reconnoîtra pas sous cet habit, et je me cache avec ma coiffe.

SCÈNE IX.

MADAME ARGANTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE, *à Angélique.*

APPAREMMENT que Dorante attend plus loin. (*A madame Argante.*) Que je ne vous sois point suspecte, Madame ; je suis du secret, et vous allez tirer ma maîtresse d'une dépendance bien dure et bien gênante : sa mère auroit infailliblement forcé son inclination. (*A Angélique.*) Pour vous, Mademoiselle, ne vous faites pas un monstre de votre fuite. Que peut-on vous reprocher, dès que vous fuyez avec Madame ?

MADAME ARGANTE, *se découvrant.*

Retirez-vous.

LISETTE, *fuyant.*

Oh !

MADAME ARGANTE.

C'étoit le plus court pour nous en défaire.

ANGÉLIQUE.

Voici Dorante, je frissonne. Ah! ma mère, songez que je me suis ôté tous les moyens de vous déplaire; et que cette pensée vous attendrisse un peu pour nous.

SCÈNE X.

MADAME ARGANTE, ANGÉLIQUE, DORANTE, LUBIN.

ANGÉLIQUE.

Approchez, Dorante. Madame n'a que de bonnes intentions; je vous ai dit que j'étois sa nièce.

DORANTE, *saluant.*

Je vous croyois avec Madame votre mère.

MADAME ARGANTE.

C'est Lubin qui s'est mal expliqué d'abord.

DORANTE.

Mais ne viendra-t-elle pas?

MADAME ARGANTE.

Lubin y prendra garde. Retire-toi, et nous avertis si madame Argante arrive.

LUBIN, *riant par intervalles.*

Madame Argante? allez, allez, n'appréhendez rin pus, je la défie de vous surprendre. Alle pourra arriver, si le diable s'en mêle. (*Il sort en riant.*)

SCÈNE XI.

MADAME ARGANTE, ANGÉLIQUE, DORANTE.

MADAME ARGANTE.

Eh bien! Monsieur, ma nièce m'a tout conté, rassurez-vous: il me paroît que vous êtes inquiet.

DORANTE.

J'avoue, Madame, que votre présence m'a d'abord un peu troublé.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Comment le trouvez-vous, ma mère?

MADAME ARGANTE, *à part le premier mot.*

Doucement. Je ne viens ici que pour écouter vos raisons sur l'enlèvement dont vous parlez à ma nièce.

DORANTE.

Un enlèvement est effrayant, Madame; mais le désespoir de perdre ce qu'on aime rend bien des choses pardonnables.

ANGÉLIQUE.

Il n'a pas trop insisté; je suis obligée de le dire.

DORANTE.

Il est certain qu'on ne consentira pas à nous unir. Ma naissance est égale à celle d'Angélique: mais la différence de nos fortunes ne me laisse rien à espérer de sa mère.

MADAME ARGANTE.

Prenez garde, Monsieur; votre désespoir de la perdre pourroit être suspect d'intérêt; et

quand vous dites que non, faut-il vous en croire sur votre parole ?

DORANTE.

Ah ! Madame, qu'on retienne tout son bien, qu'on me mette hors d'état de l'avoir jamais. Le ciel me punisse si j'y songe !

ANGÉLIQUE.

Il m'a toujours parlé de même.

MADAME ARGANTE.

Ne nous interrompez point, ma nièce. (*A Dorante.*) L'amour seul vous fait agir, soit; mais vous êtes, m'a-t-on dit, un honnête homme, et un honnête homme aime autrement qu'un autre. Le plus violent amour ne lui conseille jamais rien qui puisse tourner à la honte de sa maîtresse. Vous voyez : reconnoissez-vous à ce que je dis là, vous qui voulez engager Angélique à une démarche aussi déshonorante.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ceci commence mal.

MADAME ARGANTE.

Pouvez-vous être content de votre cœur ? Et supposons qu'elle vous aime, le méritez-vous ? Je ne viens point ici pour me fâcher, et vous avez la liberté de me répondre ; mais n'est-elle pas bien à plaindre d'aimer un homme aussi peu jaloux de sa gloire, aussi peu touché des intérêts de sa vertu ; qui ne se sert de sa tendresse que pour égarer sa raison, que pour lui fermer les yeux sur tout ce qu'elle se doit à elle-même, que pour l'étourdir sur l'affront irréparable qu'elle

va se faire? Appelez-vous cela de l'amour; et la puniriez-vous plus cruellement du sien, si vous étiez son ennemi mortel?

DORANTE.

Madame, permettez-moi de vous le dire; je ne vois rien dans mon cœur qui ressemble à ce que je viens d'entendre. Un amour infini, un respect qui m'est peut-être encore plus cher et plus précieux que cet amour même; voilà tout ce que je sens pour Angélique. Je suis d'ailleurs incapable de manquer d'honneur; mais il y a des réflexions austères qu'on n'est point en état de faire quand on aime. Un enlèvement n'est pas un crime, c'est une irrégularité que le mariage efface. Nous nous serions donné notre foi mutuelle, et Angélique, en me suivant, n'auroit fui qu'avec son époux.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Elle ne se paiera pas de ces raisons-là.

MADAME ARGANTE.

Son époux, Monsieur! suffit-il d'en prendre le nom pour l'être? Et de quel poids, s'il vous plaît, seroit cette foi mutuelle dont vous parlez? Vous vous croiriez donc mariés, parce que, dans l'étourderie d'un transport amoureux, il vous auroit plu de vous dire: Nous le sommes? Les passions seroient bien à leur aise, si leur emportement rendoit tout légitime.

ANGÉLIQUE.

Juste ciel!

MADAME ARGANTE.

Songez-vous que de pareils engagemens déshonorent une fille ; que sa réputation en demeure ternie, qu'elle en perd l'estime publique ; que son époux peut réfléchir un jour qu'elle a manqué de vertu ; que la foiblesse honteuse où elle est tombée doit la flétrir à ses yeux mêmes, et la lui rendre méprisable ?

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Ah ! Dorante, que vous étiez coupable ! Madame, je me livre à vous, à vos conseils ; conduisez-moi ; ordonnez : que faut-il que je devienne ? Vous êtes la maîtresse ; je fais moins cas de la vie que des lumières que vous venez de me donner. Et vous, Dorante, tout ce que je puis à présent pour vous, c'est de vous pardonner une proposition qui doit vous paroître affreuse.

DORANTE.

N'en doutez pas, chère Angélique : oui, je me rends, je la désavoue. Ce n'est pas la crainte de voir diminuer mon estime pour vous, qui me frappe, je suis sûr que cela n'est pas possible : c'est l'horreur de penser que les autres ne vous estimeroient plus, qui m'effraie. Oui, je le comprends, le danger est sûr. Madame vient de m'éclairer à mon tour ; je vous perdrois ; et qu'est-ce que c'est que mon amour et ses intérêts, auprès d'un malheur aussi terrible ?

MADAME ARGANTE.

Et d'un malheur qui auroit entraîné la mort

d'Angélique,

d'Angélique, parce que sa mère n'auroit pu le supporter.

ANGÉLIQUE.

Hélas! jugez combien je dois l'aimer, cette mère! rien ne nous a gênés dans nos entrevues. Eh bien! Dorante, apprenez qu'elle les savoit toutes, que je l'ai instruite de votre amour, du mien, de vos desseins, de mes irrésolutions.

DORANTE.

Qu'entends-je?

ANGÉLIQUE.

Oui, je l'avois instruite. Ses bontés, ses tendresses m'y avoient obligée; elle a été ma confidente, mon amie; elle n'a jamais gardé que le droit de me conseiller; elle ne s'est reposée de ma conduite que sur ma tendresse pour elle, et m'a laissée la maîtresse de tout. Il n'a tenu qu'à moi de vous suivre, d'être une ingrate envers elle, de l'affliger impunément, parce qu'elle avoit promis que je serois libre.

DORANTE.

Quel respectable portrait me faites-vous d'elle! Tout amant que je suis, vous me mettez dans ses intérêts mêmes; je me range de son parti, et me regarderois comme le plus indigne des hommes, si j'avois pu détruire une aussi belle, aussi vertueuse union que la vôtre.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah! ma mère! lui dirai-je qui vous êtes?

DORANTE.

Oui, belle Angélique, vous avez raison: aban-

donnez-vous toujours à ces mêmes bontés qui m'étonnent, et que j'admire. Continuez de les mériter, je vous y exhorte. Que mon amour y perde ou non, vous le devez. Je serois au désespoir, si je l'avois emporté sur elle.

MADAME ARGANTE, *après avoir rêvé quelque temps.*

Ma fille, je vous permets d'aimer Dorante.

DORANTE.

Vous, Madame, la mère d'Angélique!

ANGÉLIQUE.

C'est elle-même. En connoissez-vous qui lui ressemble?

DORANTE.

Je suis si pénétré de respect.....

MADAME ARGANTE.

Arrêtez; voici monsieur Ergaste.

SCÈNE XII.

ERGASTE, LES PRÉCÉDENS.

ERGASTE.

MADAME, quelques affaires pressantes me rappellent à Paris. Mon mariage avec Angélique étoit comme arrêté : mais j'ai fait quelques réflexions; je craindrois qu'elle ne m'épousât par pure obéissance, et je vous remets votre parole. Ce n'est pas tout : j'ai un époux à vous proposer pour Angélique, un jeune homme riche et estimé. Elle peut avoir le cœur prévenu; mais n'importe.

ANGÉLIQUE.

Je vous suis obligée, Monsieur ; ma mère n'est pas pressée de me marier.

MADAME ARGANTE.

Mon parti est pris, Monsieur : j'accorde ma fille à Dorante, que vous voyez. Il n'est pas riche; mais il vient de me montrer un caractère qui me charme, et qui fera le bonheur d'Angélique. Dorante, je ne veux que le temps de savoir qui vous êtes.

(*Dorante veut se jeter aux genoux de madame Argante, qui le relève.*)

ERGASTE.

Je vais vous le dire, Madame; c'est mon neveu, le jeune homme dont je vous parle, et à qui j'assure tout mon bien.

MADAME ARGANTE.

Votre neveu!

ANGÉLIQUE, *à Dorante, à part.*

Ah! que nous avons d'excuses à lui faire!

DORANTE.

Eh! Monsieur! comment payer vos bienfaits?

ERGASTE.

Point de remercîmens. Ne vous avois-je pas promis qu'Angélique n'épouseroit point un homme sans bien? Je n'ai plus qu'une chose à dire : j'intercède pour Lisette, et je demande grâce.

MADAME ARGANTE.

Je lui pardonne. Que nos jeunes gens la récompensent; mais qu'ils s'en défassent.

LUBIN.

Et moi, pour bian faire, faut qu'en me récompense, et qu'en me garde.

MADAME ARGANTE.

Je t'accorde les deux.

FIN DE LA MÈRE CONFIDENTE.

LE LEGS,

COMÉDIE,

PAR MARIVAUX,

Représentée, pour la première fois, le 11 juin 1736.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE.
LE MARQUIS.
HORTENSE.
LE CHEVALIER.
LISETTE, suivante de la comtesse.
LÉPINE, valet de chambre du marquis.

LE LEGS,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

HORTENSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

La démarche que vous allez faire auprès du marquis m'alarme.

HORTENSE.

Je ne risque rien, vous dis-je. Raisonnons. Défunt son parent et le mien lui laisse six cent mille francs, à charge, il est vrai, de m'épouser, ou de m'en donner deux cent mille; cela est à son choix: mais le marquis ne sent rien pour moi. Je suis sûre qu'il a de l'inclination pour la comtesse: d'ailleurs, il est déjà assez riche par lui-même. Voilà encore une succession de six cent mille francs qui lui vient, à laquelle il ne s'attendoit pas; et vous croyez que plutôt que d'en distraire deux cent mille, il aimera mieux m'épouser, moi qui lui suis indifférente, pendant qu'il a de l'amour pour

la comtesse, qui peut être ne le hait pas, et qui a plus de bien que moi? Il n'y a pas d'apparence.

LE CHEVALIER.

Mais à quoi jugez-vous que la comtesse ne le hait pas?

HORTENSE.

A mille petites remarques que je fais tous les jours, et je n'en suis pas surprise. Du caractère dont elle est, celui du marquis doit être de son goût. La comtesse est une femme brusque, qui aime à primer, à gouverner, à être la maîtresse. Le marquis est un homme doux, paisible, aisé à conduire; et voilà ce qu'il faut à la comtesse. Aussi ne parle-t-elle de lui qu'avec éloge. Son air de naïveté lui plaît; c'est, dit-elle, le meilleur homme, le plus complaisant, le plus sociable. D'ailleurs, le marquis est d'un âge qui lui convient; elle n'est plus de cette grande jeunesse: il a trente-cinq ou quarante ans; et je vois bien qu'elle seroit charmée de vivre avec lui.

LE CHEVALIER.

J'ai peur que l'événement ne vous trompe. Ce n'est pas un petit objet que deux cent mille francs, qu'il faudra qu'on vous donne si l'on ne vous épouse pas; et puis, quand le marquis et la comtesse s'aimeroient, de l'humeur dont ils sont tous deux, ils auront bien de la peine à se le dire.

HORTENSE.

Oh! moyennant l'embarras où je vais jeter le marquis, il faudra bien qu'il parle; et je veux savoir à quoi m'en tenir. Depuis le temps que nous

sommes à cette campagne chez la comtesse, il ne me dit rien. Il y a six semaines qu'il se tait; je veux qu'il s'explique. Je ne perdrai pas le legs qui me revient, si je n'épouse point le marquis.

LE CHEVALIER.

Mais s'il accepte votre main?

HORTENSE.

Eh! non, vous dis-je. Laissez-moi faire. Je crois qu'il espère que ce sera moi qui le refuserai. Peut-être même feindra-t-il de consentir à notre union; mais que cela ne vous épouvante pas. Vous n'êtes point assez riche pour m'épouser avec deux cent mille francs de moins, je suis bien aise de vous les apporter en mariage; je suis persuadée que la comtesse et le marquis ne se haïssent pas. Voyons ce que me diront là-dessus Lépine et Lisette, qui vont venir me parler. L'un est un gascon froid, mais adroit; Lisette a de l'esprit. Je sais qu'ils ont tous deux la confiance de leurs maîtres; je les intéresserai à m'instruire, et tout ira bien. Les voilà qui viennent. Retirez-vous.

SCÈNE II.

HORTENSE, LISETTE, LÉPINE.

HORTENSE.

Venez, Lisette, approchez.

LISETTE.

Que souhaitez-vous de nous, Madame?

HORTENSE.

Rien que vous ne puissiez me dire sans blesser

la fidélité que vous devez, vous au marquis, et vous à la comtesse.

LISETTE.

Tant mieux, Madame.

LÉPINE.

Ce début encourage. Nos services vous sont acquis.

HORTENSE *tire quelque argent de sa poche.*

Tenez, Lisette, tout service mérite récompense.

LISETTE, *refusant d'abord.*

Au moins, Madame, faudroit-il savoir auparavant, de quoi il s'agit?

HORTENSE.

Prenez, je vous le donne, quoi qu'il arrive. Voilà pour vous, M. de Lépine.

LÉPINE.

Madame, je serois volontiers de l'avis de Mademoiselle; mais je prends. Le respect défend que je raisonne.

HORTENSE.

Je ne prétends vous engager en rien; et voici de quoi il est question. Le marquis, votre maître, vous estime, Lépine?

LÉPINE, *froidement.*

Extrêmement, Madame; il me connoît.

HORTENSE.

Je remarque qu'il vous confie aisément ce qu'il pense.

LÉPINE.

Oui, Madame, de toutes ses pensées inconti-

nent j'en ai copie; il n'en sait pas le compte mieux que moi.

HORTENSE.

Vous, Lisette, vous êtes sur le même ton avec la comtesse?

LISETTE.

J'ai cet honneur-là, Madame.

HORTENSE.

Dites-moi, Lépine, je me figure que le marquis aime la comtesse, me trompé-je? Il n'y a point d'inconvénient à me dire ce qui en est.

LÉPINE.

Je n'affirme rien; mais patience. Nous devons ce soir nous entretenir là-dessus.

HORTENSE.

Eh! soupçonnez-vous qu'il l'aime?

LÉPINE.

Ces soupçons, j'en ai de violens. Je m'en éclaircirai bientôt.

HORTENSE.

Et vous, Lisette, quel est votre sentiment sur la comtesse?

LISETTE.

Qu'elle ne songe point du tout au marquis, Madame.

LÉPINE.

Je diffère avec vous de pensée.

HORTENSE.

Je crois aussi qu'ils s'aiment. Et supposons que je ne me trompe pas, du caractère dont ils sont, ils auront de la peine à s'en parler. Vous, Lépine,

voudriez-vous exciter le marquis à le déclarer à la comtesse? Et vous, Lisette, disposer la comtesse à se l'entendre dire? Ce sera une industrie fort innocente.

LÉPINE.

Et même louable.

LISETTE, *rendant l'argent.*

Madame, permettez que je vous rende votre argent.

HORTENSE.

Gardez. D'où vient?

LISETTE.

C'est qu'il me semble que voilà précisément le service que vous exigez de moi, et c'est précisément celui que je ne puis vous rendre. Ma maîtresse est veuve, elle est tranquille, son état est heureux, ce seroit dommage de l'en tirer; je prie le ciel qu'elle y reste.

LÉPINE, *froidement.*

Quant à moi, je garde mon lot; rien ne m'oblige à restitution. J'ai la volonté de vous être utile. Monsieur le marquis vit dans le célibat; mais le mariage, il est bon, très-bon; il a ses peines, chaque état a les siennes; quelquefois le mien me pèse: le tout est égal. Oui, je vous servirai, Madame, je vous servirai; je n'y vois point de mal. On s'est marié de tout temps; on se mariera toujours; on n'a que cette honnête ressource quand on aime.

HORTENSE.

Vous me surprenez, Lisette, d'autant plus que

je m'imaginois que vous pouviez vous aimer tous deux.

LISETTE.

C'est de quoi il n'est pas question de ma part.

LÉPINE.

De la mienne, j'en suis demeuré à l'estime. Néanmoins Mademoiselle est aimable; mais j'ai passé mon chemin sans y prendre garde.

LISETTE.

J'espère que vous passerez toujours de même.

HORTENSE.

Voilà ce que j'avois à vous dire. Adieu, Lisette, vous ferez ce qu'il vous plaira. Je ne vous demande que le secret. J'accepte vos services, Lépine.

SCÈNE III.

LISETTE, LÉPINE.

LISETTE.

Nous n'avons rien à nous dire, mons de Lépine. J'ai affaire, et je vous laisse.

LÉPINE.

Doucement, Mademoiselle, retardez d'un moment; je trouve à propos de vous informer d'un petit accident qui m'arrive.

LISETTE.

Voyons.

LÉPINE.

D'homme d'honneur, je n'avois pas envisagé vos grâces; je ne connoissois pas votre mine.

LISETTE.

Qu'importe. Je vous en offre autant: c'est tout au plus si je connois actuellement la vôtre.

LÉPINE.

Cette dame se figuroit que nous nous aimions.

LISETTE.

Eh bien! elle se figuroit mal.

LÉPINE.

Attendez; voici l'accident. Son discours a fait que mes yeux se sont arrêtés dessus vous plus attentivement que de coutume.

LISETTE.

Vos yeux ont pris bien de la peine.

LÉPINE.

Et vous êtes jolie, sandis! oh! très-jolie.

LISETTE.

Ma foi! monsieur de Lépine, vous êtes très-galant, oh! très-galant.

LÉPINE.

A mon exemple, envisagez-moi, je vous prie, faites-en l'épreuve.

LISETTE.

Oui-dà. Tenez, je vous regarde.

LÉPINE.

Eh donc! Est-ce là ce Lépine que vous connoissiez? N'y voyez-vous rien de nouveau? que vous dit le cœur?

LISETTE.

Pas le mot. Il n'y a rien là pour lui.

LÉPINE.

Quelquefois pourtant nombre de gens ont esti-

mé que j'étois un garçon assez revenant ; mais nous y retournerons, c'est partie à remettre. Ecoutez le restant. Il est certain que mon maître distingue tendrement votre maîtresse. Aujourd'hui même il m'a confié qu'il méditoit de vous communiquer ses sentimens.

LISETTE.

Comme il lui plaira. La réponse que j'aurai l'honneur de lui communiquer sera courte.

LÉPINE.

Remarquons d'abondance que la comtesse se plaît avec mon maître, qu'elle a l'ame joyeuse en le voyant. Vous me direz que nos gens sont d'étranges personnes, et je vous l'accorde. Le marquis, homme tout simple, peu hasardeux dans le discours, n'osera jamais aventurer la déclaration; et des déclarations, la comtesse les épouvante. Dans cette conjoncture, j'opine que nous encouragions ces deux personnages. Qu'en sera-t-il? Qu'ils s'aimeront bonnement en toute simplesse, et qu'ils s'épouseront de même. Qu'en arrivera-t-il? qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari, par la douce habitude de me voir. Eh donc! parlez, êtes-vous d'accord?

LISETTE.

Non.

LÉPINE.

Mademoiselle, est-ce mon amour qui vous déplaît?

LISETTE.

Oui.

LÉPINE.

En peu de mots vous dites beaucoup ; mais considérez l'occurrence. Je vous prédis que nos maîtresse marieront ; que la commodité vous tente.

LISETTE.

Je vous prédis qu'ils ne se marieront point. Je ne veux pas, moi. Ma maîtresse, comme vous dites fort habilement, tient l'amour au-dessous d'elle ; et j'aurai soin de l'entretenir dans cette humeur, attendu qu'il n'est pas de mon petit intérêt qu'elle se marie. Ma condition n'en seroit pas si bonne, entendez-vous ? Il n'y a pas d'apparence que la comtesse y gagne, et moi j'y perdrois beaucoup. J'ai fait un petit calcul là-dessus, au moyen duquel je trouve que tous vos arrangemens me dérangent, et ne me valent rien. Ainsi, croyez-moi, quelque jolie que je sois, continuez de n'en rien voir ; laissez là la découverte que vous avez faite de mes grâces, et passez toujours sans y prendre garde.

LÉPINE, *froidement.*

Je les ai vues, Mademoiselle ; j'en suis frappé et n'ai de remède que votre cœur.

LISETTE.

Tenez-vous donc pour incurable.

LÉPINE.

Me donnez-vous votre dernier mot ?

LISETTE.

Je n'y changerai pas une syllabe.

(*Elle veut s'en aller.*)

LÉPINE, *l'arrêtant.*

Permettez que je réparte. Vous calculez, moi de même. Selon vous, il ne faut pas que nos gens se marient; il faut qu'ils s'épousent, selon moi; je le prétends.

LISETTE.

Mauvaise gasconnade!

LÉPINE.

Patience. Je vous aime, et vous me refusez le réciproque. Je calcule qu'il me fait besoin, et je l'aurai, sandis.

LISETTE.

Vous ne l'aurez pas, sandis.

LÉPINE.

J'ai tout dit. Laissez parler mon maître, qui nous arrive.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LISETTE, LÉPINE.

LE MARQUIS.

Ah! vous voici, Lisette? Je suis bien aise de vous trouver.

LISETTE.

Je vous suis obligée, Monsieur; mais je m'en allois.

LE MARQUIS.

Vous vous en alliez? J'avois pourtant quelque chose à vous dire. Etes-vous un peu de nos amis?

LÉPINE.

Petitement.

LISETTE.

J'ai beaucoup d'estime et de respect pour monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Tout de bon? vous me faites plaisir, Lisette. Je fais beaucoup de cas de vous aussi. Vous me paroissez une très-bonne fille, et vous êtes à une maîtresse qui a bien du mérite.

LISETTE.

Il y a long-temps que je le sais, Monsieur.

LE MARQUIS.

Ne vous parle-t-elle jamais de moi? Que vous en dit-elle?

LISETTE.

Oh! rien.

LE MARQUIS.

C'est qu'entre nous, il n'y a pas de femme que j'aime tant qu'elle.

LISETTE.

Qu'appelez-vous aimer, monsieur le Marquis? Est-ce de l'amour que vous entendez?

LE MARQUIS.

Eh, mais, oui! de l'amour, de l'inclination, comme tu voudras, le nom n'y fait rien; je l'aime mieux qu'une autre. Voilà tout.

LISETTE.

Cela se peut.

LE MARQUIS.

Mais elle n'en sait rien; je n'ai pas osé le lui apprendre. Je n'ai pas trop le talent de parler d'amour.

LISETTE.

C'est ce qu'il me semble.

LE MARQUIS.

Oui, cela m'embarrasse; et comme ta maîtresse est une femme fort raisonnable, j'ai peur qu'elle ne se moque de moi, et je ne saurois que lui dire; de sorte que j'ai rêvé qu'il seroit bon que tu la prévinsses en ma faveur.

LISETTE.

Je vous demande pardon, Monsieur; mais il falloit rêver tout le contraire. Je ne [illegible] rien pour vous, en vérité.

LE MARQUIS.

Eh! d'où vient? Je t'aurai grande obligation. Je paierai bien tes peines, (*montrant Lépine.*) et si ce garçon-là te convenoit, je vous ferois un fort bon parti à tous les deux.

LÉPINE, *froidement, et sans regarder Lisette.*

De rechef, recueillez-vous là-dessus, Mademoiselle.

LISETTE.

Il n'y a pas moyen, monsieur le Marquis. Si je parlois de vos sentimens à ma maîtresse, vous avez beau dire que le nom n'y fait rien, je me brouillerois avec elle; je vous y brouillerois vous-même. Ne la connoissez-vous pas?

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'il n'y a rien à faire.

LISETTE.

Absolument rien.

LE MARQUIS.

Tant pis! cela me chagrine. Elle me fait tant d'amitié, cette femme! Allons, il ne faut donc plus y penser.

LÉPINE, *froidement.*

Monsieur, ne vous déconfortez pas du récit de Mademoiselle; n'en tenez compte, elle vous triche. Retirons-nous. Venez me consulter à l'écart, je serai plus consolant. Partons.

LE MARQUIS.

V[illegible]. Voyons ce que tu as à me dire. Adieu, Lisette, ne me nuis pas, voilà tout ce que j'exige.

SCÈNE V.

LISETTE, LÉPINE.

LÉPINE.

N'exigez rien. Ne gênons point Mademoiselle. Soyons galamment ennemis déclarés; faisons-nous du mal en toute franchise. Adieu, gentille personne, je ne vous chéris ni plus ni moins; gardez-moi votre cœur, c'est un dépôt que je vous laisse.

LISETTE.

Adieu, mon pauvre Lépine; vous êtes peut-être de tous les fous de la Garonne le plus effronté, mais aussi le plus divertissant.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

Voici ma maîtresse. De l'humeur dont elle est,

je crois que cet amour-ci ne la divertira guère. Gare que le marquis ne soit bientôt congédié!

LA COMTESSE, *tenant une lettre.*

Tenez, Lisette, dites qu'on porte cette lettre à la poste. En voilà dix que j'écris depuis trois semaines. La sotte chose qu'un procès! que j'en suis lasse! Je ne m'étonne pas s'il y a tant de femmes qui se remarient.

LISETTE, *riant.*

Bon! votre procès! une affaire de dix mille francs. Voilà quelque chose de bien considérable pour vous. Avez-vous envie de vous remarier? J'ai votre affaire.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est qu'envie de me remarier? Pourquoi me dites-vous cela?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas; je ne veux que vous divertir.

LA COMTESSE.

Ce pourroit être quelqu'un de Paris qui vous auroit fait une confidence. En tout cas, ne me le nommez pas.

LISETTE.

Oh! il faut pourtant que vous connoissiez celui dont je parle.

LA COMTESSE.

Brisons là-dessus. Je rêve à une autre chose: le marquis n'a ici qu'un valet de chambre, dont il a peut-être besoin; et je voulois lui demander s'il n'a pas quelque paquet à mettre à la poste, on le

porteroit avec le mien. Où est-il, le marquis? l'as-tu vu ce matin?

LISETTE.

Oh! oui. Malepeste! il a ses raisons pour être éveillé de bonne heure. Revenons au mari que j'ai à vous donner, celui qui brûle pour vous, et que vous avez enflammé de passion.

LA COMTESSE.

Qui est ce benêt-là?

LISETTE.

Vous le devinez.

LA COMTESSE.

Celui qui brûle est un sot. Je ne veux rien savoir de Paris.

LISETTE.

Ce n'est point de Paris. Votre conquête est dans le château. Vous l'appelez benêt; moi, je vais le flatter : c'est un soupirant qui a l'air fort simple, un air bon-homme. Y êtes-vous?

LA COMTESSE.

Nullement. Qui est-ce qui ressemble à cela ici?

LISETTE.

Eh! le marquis.

LA COMTESSE.

Celui qui est avec nous?

LISETTE.

Lui-même.

LA COMTESSE.

Je n'avois garde d'y être. Où as-tu pris son air simple et de bon-homme? Dis donc un air franc et ouvert, à la bonne heure; il sera reconnoissable.

LISETTE.

Ma foi, Madame, je vous le rends comme je le vois.

LA COMTESSE.

Tu le vois très-mal, on ne peut pas plus mal; en mille ans, on ne le devineroit pas à ce portrait-là. Mais de qui tiens-tu ce que tu me contes de son amour.

LISETTE.

De lui, qui me l'a dit; rien que cela. N'en riez-vous pas? Ne faites pas semblant de le savoir. Au reste, il n'y a qu'à vous en défaire tout doucement.

LA COMTESSE.

Hélas! je ne lui en veux point de mal: c'est un fort honnête homme, qui a d'excellentes qualités; et j'aime encore mieux que ce soit lui qu'un autre. Mais ne te trompes-tu pas aussi? Il ne t'aura peut-être parlé que d'estime; il en a beaucoup pour moi, beaucoup; il me l'a marqué en mille occasions d'une manière fort obligeante.

LISETTE.

Non, Madame, c'est de l'amour qui regarde vos appas; il en a prononcé le mot sans bredouiller, comme à l'ordinaire. C'est de la flamme. Il languit, il soupire.

LA COMTESSE.

Est-il possible? Sur ce pied-là, je le plains; car ce n'est pas un étourdi: il faut qu'il le sente, puisqu'il le dit; et ce n'est pas de ces gens là que je

me moque : jamais leur amour n'est ridicule. Mais il n'osera m'en parler, n'est-ce pas ?

LISETTE.

Oh ! ne craignez rien, j'y ai mis bon ordre : il ne s'y jouera pas. Je lui ai ôté toute espérance : n'ai-je pas bien fait ?

LA COMTESSE.

Mais... oui, sans doute, oui ; pourvu que vous ne l'ayez pas brusqué, pourtant : il falloit y prendre garde ; c'est un ami que je veux conserver. Et vous avez quelquefois le ton dur et revêche, Lisette ; il valoit mieux le laisser dire.

LISETTE.

Point du tout, il vouloit que je vous parlasse en sa faveur.

LA COMTESSE.

Ce pauvre homme !

LISETTE.

Et je lui ai répondu que je ne pouvois pas m'en mêler ; que je me brouillerois avec vous, si je vous en parlois ; que vous me donneriez mon congé, que vous lui donneriez le sien.

LA COMTESSE.

Le sien ? Quelle grossièreté ! Ah ! que c'est mal parler ! Son congé ! et même est-ce que je vous aurois donné le vôtre ? Vous savez bien que non. D'où vient mentir, Lisette ? C'est un ennemi que vous m'allez faire d'un des hommes du monde que je considère le plus, et qui le mérite le mieux. Quel sot langage de domestique ! Eh ! il étoit si simple de vous en tenir à lui dire : Monsieur, je ne

ne saurois; ce ne sont pas là mes affaires; parlez-en vous-même. Et je voudrois qu'il osât m'en parler, pour raccommoder un peu votre malhonnêteté. Son congé! Il va se croire insulté.

LISETTE.

Eh! non, Madame, il étoit impossible de vous en débarrasser à moins de frais. Faut-il que vous l'aimiez, de peur de le fâcher? Voulez-vous être sa femme par politesse, lui qui doit épouser Hortense? Je ne lui ai rien dit de trop; et vous en voilà quitte. Mais je l'aperçois qui vient en rêvant. Evitez-le, vous avez le temps.

LA COMTESSE.

L'éviter? lui qui me voit? Ah! je m'en garderai bien. Après les discours que vous lui avez tenus, il croiroit que je les ai dictés. Non, non, je ne changerai rien à ma façon de vivre avec lui. Allez porter ma lettre.

LISETTE, *à part.*

Hum! il y a ici quelque chose. (*Haut.*) Madame, je suis d'avis de rester auprès de vous; cela m'arrive souvent, et vous en serez plus à l'abri d'une déclaration.

LA COMTESSE.

Belle finesse! Quand je lui échapperois aujourd'hui, ne me trouvera-t-il pas demain? Il faudroit donc vous avoir toujours à mes côtés? Non, non, partez. S'il me parle, je sais répondre.

LISETTE, *à part.*

Ma foi, cette femme-là ne va pas droit avec moi.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE.

Elle avoit la fureur de rester. Les domestiques sont haïssables : il n'y a pas jusqu'à leur zèle qui ne vous désoblige. C'est toujours de travers qu'ils vous servent.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LÉPINE.

LÉPINE.

Madame, monsieur le marquis vous a vue de loin avec Lisette. Il demande s'il n'y a point de mal qu'il approche : il a désir de vous consulter; mais il se fait le scrupule de vous être importun.

LA COMTESSE.

Lui importun! Il ne sauroit l'être. Dites-lui que je l'attends, Lépine; qu'il vienne.

LÉPINE.

Je vais le réjouir de la nouvelle. Vous l'allez voir dans la minute. (*Appelant le marquis.*) Monsieur? venez prendre audience, Madame l'accorde.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Eh! d'où vient donc la cérémonie que vous faites, Marquis? Vous n'y songez pas.

LE MARQUIS.

Madame, vous avez bien de la bonté : c'est que j'ai bien des choses à vous dire.

LA COMTESSE.

Effectivement, vous me paroissez rêveur, inquiet.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai l'esprit en peine; j'ai besoin de conseil; j'ai besoin de grâces, et le tout de votre part.

LA COMTESSE.

Tant mieux! Vous avez encore moins besoin de tout cela, que je n'ai d'envie de vous être bonne à quelque chose.

LE MARQUIS.

Oh bonne! Il ne tient qu'à vous de m'être excellente, si vous voulez.

LA COMTESSE.

Comment, si je veux? manquez-vous de confiance? Ah! je vous prie, ne me ménagez point; vous pouvez tout sur moi, Marquis, je suis bien aise de vous le dire.

LE MARQUIS.

Cette assurance m'est bien agréable, et je serois tenté d'en abuser.

LA COMTESSE.

J'ai grand peur que vous ne résistiez à la tentation. Vous ne comptez pas assez sur vos amis; car vous êtes trop réservé avec eux!

LE MARQUIS.

Oui, j'ai beaucoup de timidité.

LA COMTESSE.

Beaucoup; cela est vrai.

LE MARQUIS.

Vous savez dans quelle situation je suis avec Hortense; que je dois l'épouser, ou lui donner deux cent mille francs.

LA COMTESSE.

Oui, et je me suis aperçue que vous n'aviez pas grand goût pour elle.

LE MARQUIS.

Oh! on ne peut pas moins. Je ne l'aime point du tout.

LA COMTESSE.

Je n'en suis pas surprise. Son caractère est si différent du vôtre! Elle a quelque chose de trop arrangé pour vous.

LE MARQUIS.

Vous y êtes. Elle songe trop à ses grâces. Il faudroit toujours l'entretenir de complimens; et moi, ce n'est pas là mon fort. La coquetterie me gêne; elle me rend muet.

LA COMTESSE.

Ah! ah! je conviens qu'elle en a un peu; mais presque toutes les femmes sont de même. Vous ne trouverez que cela partout, Marquis.

LE MARQUIS.

Hors chez vous. Quelle différence, par exemple! Vous plaisez sans y songer; ce n'est pas votre faute. Vous ne savez pas seulement que vous êtes aimable; mais d'autres le savent pour vous.

LA COMTESSE.

Moi, Marquis, je pense qu'à cet égard-là les autres songent aussi peu à moi que j'y songe moi-même.

LE MARQUIS.

Oh! j'en connois qui ne vous disent pas tout ce qu'ils songent.

LA COMTESSE.

Eh! qui sont-ils, Marquis? Quelques amis comme vous, sans doute.

LE MARQUIS.

Bon, des amis! Voilà bien de quoi; vous n'en aurez encore de long-temps.

LA COMTESSE.

Je vous suis obligée du petit compliment que vous me faites en passant.

LE MARQUIS.

Point du tout. Je le dis exprès.

LA COMTESSE, *riant.*

Comment? Vous qui ne voulez pas que j'aie encore des amis, est-ce que vous n'êtes pas le mien?

LE MARQUIS.

Vous m'excuserez : mais, quand je serois autre chose, il n'y auroit rien de surprenant.

LA COMTESSE.

Eh bien! je ne laisserois pas que d'en être surprise.

LE MARQUIS.

Et encore plus fâchée.

LA COMTESSE.

En vérité, surprise. Je veux pourtant croire que je suis aimable, puisque vous le dites.

LE MARQUIS.

Oh charmante! Et je serois bien heureux si Hortense vous ressembloit; je l'épouserois d'un grand cœur: et j'ai bien de la peine à m'y résoudre.

LA COMTESSE.

Je le crois; et ce seroit encore pis, si vous aviez de l'inclination pour une autre.

LE MARQUIS.

Eh bien! c'est que justement le pis s'y trouve.

LA COMTESSE, *par exclamation.*

Oui, vous aimez ailleurs?

LE MARQUIS.

De toute mon ame.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Je m'en suis doutée, Marquis.

LE MARQUIS.

Eh! vous êtes-vous doutée de la personne?

LA COMTESSE.

Non; mais vous me la direz.

LE MARQUIS.

Vous me feriez grand plaisir de la deviner.

LA COMTESSE.

Eh! pourquoi m'en donneriez-vous la peine, puisque vous voilà?

LE MARQUIS.

C'est que vous ne connoissez qu'elle: c'est la plus aimable femme, la plus franche. Vous parlez

de gens sans façon; il n'y a personne comme elle, plus je la vois, plus je l'admire.

LA COMTESSE.

Epousez-la, Marquis, épousez-la, et laissez là Hortense : il n'y a point à hésiter : vous n'avez point d'autre parti à prendre.

LE MARQUIS.

Oui; mais je songe à une chose : n'y auroit-il pas moyen de me sauver les deux cent mille francs? Je vous parle à cœur ouvert.

LA COMTESSE.

Regardez-moi dans cette occasion-ci comme un autre vous-même.

LE MARQUIS.

Ah! que c'est bien dit, un autre moi-même!

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît en vous, c'est votre franchise, qui est une qualité admirable. Revenons. Comment vous sauver ces deux cent mille francs.

LE MARQUIS.

C'est que Hortense aime le chevalier. Mais, à propos; c'est votre parent.

LA COMTESSE.

Oh! parent de loin.

LE MARQUIS.

Or, de cet amour qu'elle a pour lui, je conclus qu'elle ne se soucie pas de moi. Je n'ai donc qu'à faire semblant de vouloir l'épouser, elle me refusera, et je ne lui devrai plus rien; son refus me servira de quittance.

LA COMTESSE.

Oui-dà, vous pouvez le tenter. Ce n'est pas qu'il n'y ait du risque; elle a du discernement, Marquis. Vous supposez qu'elle vous refusera, je n'en sais rien; vous n'êtes pas un homme à dédaigner.

LE MARQUIS.

Est-il vrai?

LA COMTESSE.

C'est mon sentiment.

LE MARQUIS.

Vous me flattez, vous encouragez ma franchise.

LA COMTESSE.

Vous encouragez ma franchise! Eh! mais, en êtes-vous encore-là? Mettez-vous donc dans l'esprit que je ne demande qu'à vous obliger. Entendez-vous? et que cela soit dit pour toujours.

LE MARQUIS.

Vous me ravissez d'espérance.

LA COMTESSE.

Allons par ordre. Si Hortense alloit vous prendre au mot?

LE MARQUIS.

J'espère que non; en tout cas, je lui paierois la somme, pourvu qu'auparavant la personne qui a pris mon cœur ait la bonté de me dire qu'elle veut bien de moi.

LA COMTESSE.

Hélas! elle seroit donc bien difficile? Mais, Marquis, est-ce qu'elle ne sait pas que vous l'aimez.

LE MARQUIS.

Non, vraiment; je n'ai pas osé le lui dire.

LA COMTESSE.

Et le tout par timidité? Oh! en vérité, c'est la pousser trop loin, et toute amie des bienséances que je suis, je ne vous approuve pas: ce n'est pas se rendre justice.

LE MARQUIS.

Elle est si sensée, que j'ai peur d'elle. Vous me conseillez donc de lui en parler?

LA COMTESSE.

Et cela devroit être fait. Peut-être vous attend-elle. Vous dites qu'elle est sensée : que craignez-vous? Il est louable de penser modestement sur soi; mais avec de la modestie, on parle, on se propose. Parlez, Marquis, parlez, tout ira bien.

LE MARQUIS.

Hélas! si vous saviez qui c'est, vous ne m'exhorteriez pas tant. Que vous êtes heureuse de n'aimer rien et de mépriser l'amour!

LA COMTESSE.

Moi, mépriser ce qu'il y a au monde de plus naturel! cela ne seroit pas raisonnable. Ce n'est pas l'amour, ce sont les amans, tels qu'ils sont la plupart, que je méprise, et non pas le sentiment qui fait qu'on aime, qui n'a rien en soi que de fort honnête et de fort involontaire : c'est le plus doux sentiment de la vie; comment le haïrois-je? Non, certes; et il y a tel homme à qui je pardonnerois de m'aimer, s'il me l'avouoit avec

cette simplicité de caractère, tenez, que je louois tout à l'heure en vous.

LE MARQUIS.

En effet, quand on le dit naïvement comme on le sent...

LA COMTESSE.

Il n'y a point de mal alors. On a toujours bonne grâce; voilà ce que je pense. Je ne suis pas une ame sauvage.

LE MARQUIS.

Ce seroit bien dommage. Vous avez la plus belle santé.

LA COMTESSE, *à part.*

Il est bien question de ma santé. (*Haut.*) C'est l'air de la campagne.

LE MARQUIS.

L'air de la ville vous fait de même : l'œil le plus vif, le teint le plus frais.

LA COMTESSE.

Je me porte assez bien. Mais savez-vous bien que vous me dites des douceurs sans y penser?

LE MARQUIS.

Pourquoi, sans y penser? Moi, j'y pense.

LA COMTESSE.

Gardez-les pour la personne que vous aimez.

LE MARQUIS.

Eh! si c'étoit vous? il n'y auroit que faire de les garder.

LA COMTESSE.

Comment! si c'étoit moi? Est-ce de moi qu'il

s'agit? Est-ce une déclaration d'amour que vous me faites?

LE MARQUIS.

Oh! point du tout. Quand ce seroit vous, il n'est pas nécessaire de se fâcher. Ne diroit-on pas que tout est perdu? Calmez-vous. Prenez que je n'ai rien dit.

LA COMTESSE.

La belle chute! Vous êtes bien singulier.

LE MARQUIS.

Et vous de bien mauvaise humeur. Ah! tout à l'heure, à votre avis, on avoit si bonne grâce à dire naïvement qu'on aime. Voyez comme cela réussit. Me voilà bien avancé!

LA COMTESSE.

Ne le voilà-t-il pas bien reculé? A qui en avez-vous? Je vous demande à qui vous parlez?

LE MARQUIS.

A personne, Madame, à personne. Je ne dirai plus mot. Etes-vous contente? Si vous vous mettez en colère contre tous ceux qui me ressemblent, vous en querellerez bien d'autres.

LA COMTESSE, *à part.*

Quel original! (*Haut.*) Eh! qui est-ce qui vous querelle?

LE MARQUIS.

Ah! la manière dont vous me refusez n'est pas douce.

LA COMTESSE.

Allez, vous rêvez.

LE MARQUIS.

Courage! Avec la qualité d'original, dont vous venez de m'honorer tout bas, il ne me manquoit plus que celle de rêveur : au surplus, je ne m'en plains pas. Je ne vous conviens point, qu'y faire? Il n'y a plus qu'à me taire, et je me tairai. Adieu, Comtesse, n'en soyons pas moins bons amis; et du moins ayez la bonté de m'aider à me tirer d'affaire avec Hortense. (*Il s'en va.*)

LA COMTESSE.

Quel homme! Celui-ci ne m'ennuiera pas du récit de mes rigueurs. J'aime les gens simples et unis ; mais, en vérité, celui-là l'est trop.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, HORTENSE.

HORTENSE, *arrêtant le marquis, prêt à sortir.*

MONSIEUR le Marquis, je vous prie, ne vous en allez pas ; nous avons à nous parler, et Madame peut être présente.

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez, Madame.

HORTENSE.

Vous savez ce dont il s'agit ?

LE MARQUIS.

Non, je ne sais pas ce que c'est; je ne m'en souviens plus.

HORTENSE.

Vous me surprenez. Je me flattois que vous seriez le premier à rompre le silence. Il est humi-

liant pour moi d'être obligée de vous prévenir. Avez-vous oublié qu'il y a un testament qui nous regarde ?

LE MARQUIS.

Oh! oui, je me souviens du testament.

HORTENSE.

Et qui dispose de ma main en votre faveur?

LE MARQUIS.

Oui, Madame, oui, il faut que je vous épouse; cela est vrai.

HORTENSE.

Eh bien! Monsieur, à quoi vous déterminez-vous ? Il est temps de fixer mon état. Je ne vous cache point que vous avez un rival ; c'est le chevalier, qui est parent de Madame; que je ne vous préfère pas, mais que je préfère à tout autre, et que j'estime assez pour en faire mon époux, si vous ne devenez pas le mien; c'est ce que je lui ai dit jusqu'ici: et comme il m'assure avoir des raisons pressantes de savoir aujourd'hui même à quoi s'en tenir, je n'ai pu lui refuser de vous parler. Monsieur, le congédierai-je, ou non ? Que voulez-vous que je lui dise? Ma main est à vous, si vous la demandez.

LE MARQUIS.

Vous me faites bien de la grâce; je la prends, Madame.

HORTENSE.

Voilà donc qui est arrêté. Nous ne sommes qu'à une lieue de Paris, il est de bonne heure, envoyons

chercher un notaire. Voici Lisette; je vais lui dire de nous faire venir Lépine.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, HORTENSE, LE CHEVALIER, LISETTE.

HORTENSE, *allant au-devant du chevalier.*

Il accepte ma main, mais de mauvaise grâce; ce n'est qu'une ruse, ne vous effrayez pas et ne dites mot. (*Haut.*) Lisette, on doit passer ce soir un contrat de mariage entre monsieur le Marquis et moi; il veut tout à l'heure faire partir Lépine pour amener son notaire de Paris: ayez la bonté de lui dire qu'il vienne recevoir ses ordres.

LISETTE.

J'y cours, Madame.

LA COMTESSE.

Où allez-vous? En fait de mariage, je ne veux ni m'en mêler, ni que mes gens s'en mêlent.

LISETTE.

Moi, ce n'est que pour rendre service. Tenez, je n'ai que faire de sortir, je le vois sur la terrasse. (*Elle l'appelle.*) Monsieur de Lépine.

LA COMTESSE, *à part.*

Cette sotte!

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, HORTENSE, LE CHEVALIER, LISETTE, LÉPINE.

LÉPINE.

QUI est-ce qui m'appelle ?

LISETTE.

Vîte, vîte, à cheval. Il s'agit d'un contrat de mariage entre Madame et votre maître, et il faut aller à Paris chercher le notaire de monsieur le Marquis.

LÉPINE, *au marquis.*

Nous avons une partie de chasse pour tantôt ; je me suis arrangé pour courir le lièvre, et non pas le notaire.

LE MARQUIS.

C'est pourtant le dernier qu'on veut.

LÉPINE.

Ce n'est pas la peine que je voyage pour avoir le vôtre ; je le compte pour mort. Ne savez-vous pas ? La fièvre le travailloit quand nous partîmes, avec le médecin par-dessus.

LISETTE, *d'un air indifférent.*

Il n'y a qu'à prendre celui de Madame.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à vous taire ; car, si celui de Monsieur est mort, le mien l'est aussi. Il y a quelque temps qu'il me dit qu'il étoit le sien.

HORTENSE.

Dites-lui qu'il parte, Marquis.

LE MARQUIS, *à Hortense.*

Comment voulez-vous que je m'y prenne avec cet opiniâtre? quand je me fâcherois, il n'en sera ni plus ni moins. Il faut donc le chasser. (*A Lépine.*) Retire-toi.

HORTENSE.

On se passera de lui. Allez toujours écrire.

(*Elle feint de se retirer avec le chevalier.*)

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, HORTENSE, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Si je lui offrois cent mille francs? mais ils ne sont pas prêts; je ne les ai point.

LA COMTESSE.

Je vous les prêterai, moi; je les ai à Paris. Rappelez-les; votre situation me fait de la peine.

LE MARQUIS.

Madame, voulez-vous bien revenir? c'est que j'ai une proposition à vous faire, et qui est tout à fait raisonnable.

HORTENSE.

Une proposition, monsieur le Marquis! vous m'avez donc trompée? Votre amour n'est pas aussi vrai que vous me l'avez dit.

LE MARQUIS.

Que diantre voulez-vous? On prétend aussi que vous ne m'aimez point; cela me chicane. Ainsi, tenez, accommodons-nous plutôt. Parta-

geons le différend en deux : il y a deux cent mille francs sur le testament; prenez-en la moitié, quoique vous ne m'aimiez pas.

LE CHEVALIER, *à Hortense, à part.*

Je ne crains plus rien.

HORTENSE.

Vous n'y pensez pas, Monsieur ! Cent mille francs ne peuvent entrer en comparaison avec l'avantage de vous épouser, et vous ne vous évaluez pas ce que vous valez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je ne les vaut pas quand je suis de mauvaise humeur; et je vous annonce que j'y serai toujours.

HORTENSE.

Ma douceur naturelle me rassure.

LE MARQUIS.

Vous ne voulez donc pas ? Allons notre chemin, vous serez mariée.

HORTENSE.

Oui, finissons ; Monsieur, je vous épouserai. Il n'y a que cela à dire. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE, *arrêtant le chevalier.*

Restez, Chevalier, parlons un peu de ceci. Y eut-il jamais rien de pareil ? Qu'en pensez-vous,

vous qui aimez Hortense, vous qu'elle aime, ce mariage ne vous fait-il pas trembler? moi qui ne suis pas son amant, il m'effraie.

LE CHEVALIER, *avec un effroi hypocrite.*

C'est une chose affreuse, il n'y a point d'exemple de cela.

LE MARQUIS.

Je ne m'en soucie guère : elle sera ma femme; mais en revanche, je serai son mari, c'est ce qui me console, et ce sont plus ses affaires que les miennes. Aujourd'hui le contrat, demain la noce, et ce soir confinée dans son appartement, pas plus de façon. Je suis piqué, je ne donnerois pas cela de plus.

LA COMTESSE.

Pour moi, je serois d'avis qu'on les empêchât absolument de s'engager. Hortense peut-elle se sacrifier à un aussi vil intérêt. Vous qui êtes né généreux, Chevalier, et qui avez du pouvoir sur elle, retenez-la; faites-lui, par pitié, entendre raison, si ce n'est par amour. Je suis sûre qu'elle ne marchande si vilainement qu'à cause de vous.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il n'y a plus de risque à tenir bon. (*Haut.*) Que voulez-vous que j'y fasse, Comtesse? Je n'y vois point de remède.

LA COMTESSE.

Comment! que dites-vous? il faut que j'aie mal entendu, car je vous estime.

LE CHEVALIER.

Je dis que je ne puis rien là-dedans, et que

c'est précisément ma tendresse qui me défend de la résoudre à ce que vous souhaitez.

LA COMTESSE.

Et par quel trait d'esprit me prouverez-vous la justesse de ce petit raisonnement-là?

LE CHEVALIER.

Je veux qu'elle soit heureuse. Si je l'épouse, elle ne le seroit pas assez avec la fortune que j'ai; la douceur de notre union s'altéreroit; je la verrois se repentir de m'avoir épousé, de n'avoir pas épousé Monsieur; et c'est à quoi je ne m'exposerai point.

LA COMTESSE.

On ne peut vous répondre qu'en haussant les épaules. Est-ce vous qui me parlez, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Vous avez donc l'ame mercenaire aussi, mon petit cousin? je ne m'étonne plus de l'inclination que vous avez l'un pour l'autre. Oui, vous êtes digne d'elle, vos cœurs sont parfaitement bien assortis. Ah! l'horrible façon d'aimer!

LE CHEVALIER.

Madame, la vraie tendresse ne raisonne pas autrement que la mienne.

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur, ne prononcez pas seulement le mot de tendresse, vous le profanez.

LE CHEVALIER.

Mais...

LA COMTESSE.

Vous me scandalisez, vous dis-je. Vous êtes mon parent, malheureusement, mais je ne m'en vanterai point. Ah! ciel! moi qui vous estimois! Quelle avariçe sordide! Quel cœur sans sentiment! et de pareilles gens disent qu'ils aiment! Ah! le vilain amour! Vous pouvez vous retirer, je n'ai plus rien à vous dire.

LE MARQUIS, *brusquement.*

Ni moi plus rien à entendre. Monsieur, vous avez encore trois heures à entretenir Hortense; après quoi j'espère qu'on ne vous verra plus.

LE CHEVALIER.

Monsieur, le contrat signé, je pars. Pour vous, Comtesse, quand vous y penserez bien sérieusement, vous excuserez votre parent, et vous lui rendrez plus de justice.

LA COMTESSE.

Ah! non, voilà qui est fini, je ne saurois le mépriser davantage.

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Eh bien! suis-je assez à plaindre?

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur, délivrez-vous d'elle, et donnez-lui les deux cent mille francs.

LE MARQUIS.

Deux cent mille francs plutôt que de l'épouser!

Non, parbleu, je n'irai pas m'incommoder jusque-là; je ne pourrois pas les trouver sans me déranger.

LA COMTESSE, *négligemment.*

Ne vous ai-je pas dit que j'ai justement la moitié de cette somme-là toute prête? A l'égard du reste, on tâchera de vous le faire.

LE MARQUIS.

Eh! quand on emprunte, ne faut-il pas rendre? Si vous aviez voulu de moi, à la bonne heure; mais, dès qu'il n'y a rien à faire, je retiens la demoiselle; elle seroit trop chère à renvoyer.

LA COMTESSE.

Trop chère! Prenez donc garde, vous parlez comme eux. Seriez-vous capable de sentimens si mesquins? Il vaudroit mieux qu'il vous en coûtât tout votre bien, que de la retenir, puisque vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Eh! en aimerois-je une autre davantage? A l'exception de vous, toute femme m'est égale; brune, blonde, petite ou grande, tout cela revient au même, puisque je ne vous ai pas, que je ne puis vous avoir, et qu'il n'y a que vous que j'aimois.

LA COMTESSE.

Voyez donc comment vous ferez: car enfin, est-ce une nécessité que je vous épouse à cause de la situation désagréable où vous êtes? En vérité, cela me paroît bien fort, Marquis.

LE MARQUIS.

Oh! je ne dis pas que ce soit une nécessité; vous

me faites plus ridicule que je ne le suis. Je sais bien que vous n'êtes obligée à rien. Ce n'est pas votre faute si je vous aime, et je ne prétends pas que vous m'aimiez; je ne vous en parle point, non plus.

LA COMTESSE, *impatiente et d'un ton sérieux.*

Vous faites fort bien, Monsieur; votre discrétion est tout à fait raisonnable.

LE MARQUIS.

Tout le mal qu'il y a, c'est que j'épouserai cette fille-ci avec un peu plus de peine que je n'en aurois eu sans vous. Voilà toute l'obligation que je vous ai. Adieu, Comtesse.

LA COMTESSE.

Adieu, Marquis. Eh bien! vous vous en allez donc gaillardement comme cela, sans imaginer d'autre expédient que ce contrat extravagant?

LE MARQUIS.

Eh! quel expédient? Je n'en sais qu'un, qui n'a pas réussi, et je n'en sais plus. Je suis votre très-humble serviteur.

LA COMTESSE.

Bonsoir, Monsieur. Ne perdez point de temps en révérences, la chose presse.

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE.

Qu'on me dise en vertu de quoi cet homme-là s'est mis dans la tête que je ne l'aime point? Je suis quelquefois, par impatience, tentée de lui

dire que je l'aime, pour lui montrer qu'il n'est qu'un idiot. Il faut que je me satisfasse.

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, LÉPINE.

LÉPINE.

Puis-je prendre la licence de m'approcher de madame la Comtesse?

LA COMTESSE.

Qu'as-tu à me dire?

LÉPINE.

De nous rendre réconciliés, monsieur le marquis et moi.

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'avec l'esprit tourné comme il l'a, il est homme à te punir de l'avoir bien servi.

LÉPINE.

J'ai le contentement que vous avez approuvé mon refus de partir. Il vous a semblé que j'étois un serviteur excellent.

LA COMTESSE.

Oui, excellent.

LÉPINE.

C'est cependant mon excellence qui fait aujourd'hui que je chancelle dans mon poste.

LA COMTESSE, *brusquement.*

Cela se peut bien.

LÉPINE.

Madame, enseignez à monsieur le marquis le mérite de mon procédé. Ce notaire me conster-

noit. Dans l'excès de mon zèle, je l'ai fait malade, je l'ai fait mort; je l'aurois enterré, sandis! le tout par affection, et néanmoins on me gronde. (*S'approchant de la comtesse d'un air mystérieux.*) Je sais au demeurant que monsieur le marquis vous aime.

LA COMTESSE, *brusquement.*

Cela se peut bien.

LÉPINE.

Eh oui! Madame, vous êtes le tourment de son cœur; Lisette le sait : nous l'avions même priée de vous en toucher deux mots pour exciter votre compassion; mais elle a craint la diminution de ses petits profits.

LA COMTESSE.

Je n'entends pas ce que cela veut dire.

LÉPINE.

Le voici au net. Elle prétend que votre état de veuve lui rapporte davantage que ne feroit votre état de femme en puissance d'époux, que vous lui êtes plus profitable, autrement dit, plus lucrative.

LA COMTESSE.

Plus lucrative! C'étoit donc là le motif de ses refus? Lisette est une jolie petite personne. L'impertinente! la voici. Va, laisse-nous : je te raccommoderai avec ton maître : dis-lui que je le prie de me venir parler.

SCÈNE

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, LISETTE, LÉPINE.

LÉPINE, *à Lisette.*

MADEMOISELLE, vous allez trouver le temps orageux; mais ce n'est qu'une gentillesse de ma façon pour obtenir votre cœur. (*Il s'en va.*)

SCÈNE XIX.

LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

AH ! c'est donc vous ?

LISETTE.

Oui, Madame. La poste n'étoit point partie. Eh bien ! que vous a dit le marquis ?

LA COMTESSE.

Vous méritez bien que je l'épouse.

LISETTE.

Je ne sais pas en quoi je le mérite ; mais ce qui est de certain, c'est que, toute réflexion faite, je venois pour vous le conseiller. (*A part.*) Il faut céder au torrent.

LA COMTESSE.

Vous me surprenez. Et vos profits, que deviendront-ils ?

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est que mes profits ?

LA COMTESSE.

Oui, vous ne gagneriez plus tant avec moi, si j'avois un mari, avez-vous dit à Lépine? Penseroit-on que je serai peut-être obligée de me remarier, pour échapper à la fourberie et aux services intéressés de mes domestiques?

LISETTE.

Ah! le coquin! il m'a donc tenu parole. Vous ne savez pas qu'il m'aime, Madame; que par là il a intérêt que vous épousiez son maître; et, comme j'ai refusé de vous parler en faveur du marquis, Lépine a cru que je le desservois auprès de vous; il m'a dit que je m'en repentirois : et voilà comme il s'y prend. Mais, en bonne foi, me reconnoissez-vous au discours qu'il me fait tenir? Y a-t-il même du bon sens? M'en aimerez-vous moins quand vous serez mariée? En serez-vous moins bonne, moins généreuse?

LA COMTESSE.

Je ne pense pas.

LISETTE.

Surtout avec le marquis, qui, de son côté, est le meilleur homme du monde. Ainsi, qu'est-ce que j'y perdrois? Au contraire, si j'aime tant mes profits, avec vos bienfaits je pourrai encore espérer les siens.

LA COMTESSE.

Sans difficulté.

LISETTE.

Et enfin, je pense si différemment, que je ve-

nois actuellement, comme je vous l'ai dit, tâcher de vous porter au mariage en question, parce que je le juge nécessaire.

LA COMTESSE.

Voilà qui est bien, je vous crois. Je ne savois pas que Lépine vous aimoit; et cela change tout; c'est un article qui te justifie. N'en parlons plus. Qu'est-ce que tu voulois me dire?

LISETTE.

Que je songeois que le marquis est un homme estimable.

LA COMTESSE.

Sans contredit, je n'ai jamais pensé autrement.

LISETTE.

Un homme en qui vous aurez l'agrément d'avoir un ami sûr sans avoir de maître.

LA COMTESSE.

Cela est encore vrai; ce n'est pas là ce que je dispute.

LISETTE.

Vos affaires vous fatiguent.

LA COMTESSE.

Plus que je ne puis dire : je les entends mal, et je suis une paresseuse.

LISETTE.

Vous en avez des instans de mauvaise humeur qui nuisent à votre santé.

LA COMTESSE.

Je n'ai connu mes migraines que depuis mon veuvage.

LISETTE.

Procureurs, avocats, fermiers; le marquis vous délivreroit de tous ces gens-là. Savez-vous bien que c'est peut-être le seul homme qui vous convienne?

LA COMTESSE.

Il faut donc que j'y rêve.

LISETTE.

Vous ne vous sentez pas de l'éloignement pour lui?

LA COMTESSE.

Non, aucun. Je ne dis pas que je l'aime de ce qu'on appelle passion; mais je n'ai rien dans le cœur qui lui soit contraire.

LISETTE.

Eh! n'est-ce pas assez, vraiment? De la passion! Si, pour vous marier, vous attendez qu'il vous en vienne, vous resterez toujours veuve; et à proprement parler, ce n'est pas lui que je vous propose d'épouser, c'est son caractère.

LA COMTESSE.

Qui est admirable, j'en conviens. On peut dire assurément que tu parles bien pour lui. Tu me disposes on ne peut pas mieux; mais il n'aura pas l'esprit d'en profiter, mon enfant.

LISETTE.

D'où vient donc? Ne vous a-t-il pas parlé de son amour?

LA COMTESSE.

Oui, il m'a dit qu'il m'aimoit, et mon premier mouvement a été d'en paroître étonnée : c'étoit bien le moins. Sais-tu ce qui est arrivé? qu'il a pris mon étonnement pour de la colère. Il a commencé par établir que je ne pouvois pas le souffrir; en un mot, je le déteste, je suis furieuse contre son amour : voilà d'où il part; moyennant quoi, je ne saurois le désabuser sans lui dire : Monsieur, vous ne savez ce que vous dites; et ce seroit me jeter à sa tête : aussi n'en ferai-je rien.

LISETTE.

Oh! c'est une autre affaire : vous avez raison; ce n'est pas ce que je vous conseille non plus, et il n'y a qu'à le laisser là.

LA COMTESSE.

Bon! tu veux que je l'épouse, tu veux que je le laisse là; tu te promènes d'une extrémité à l'autre. Eh! peut-être n'a-t-il pas tant de tort, et que c'est ma faute. Je lui réponds quelquefois avec aigreur.

LISETTE.

J'y pensois; c'est ce que j'allois vous dire. Voulez-vous que j'en parle à Lépine, et que je lui insinue de l'encourager?

LA COMTESSE.

Non, je te le défends, Lisette, à moins que je n'y sois pour rien.

LISETTE.

Apparemment, ce n'est pas vous qui vous en avisez, c'est moi.

LA COMTESSE.

En ce cas, je n'y prends point de part. Si je l'épouse, c'est à toi à qui il en aura obligation : et je prétends qu'il le sache, afin qu'il t'en récompense.

LISETTE.

Voyez comme votre mariage diminuera mes profits ! Je vous quitte pour chercher Lépine; mais ce n'est pas la peine : voilà le marquis, et je vous laisse.

SCÈNE XX.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Voici cette lettre que je viens de faire pour le notaire; mais je ne sais pas si elle partira : je ne suis pas d'accord avec moi-même. On dit que vous souhaitez me parler, Comtesse.

LA COMTESSE.

Oui; c'est en faveur de Lépine. Il n'a voulu que vous rendre service : il craint que vous ne le congédiiez, et vous m'obligerez de le garder ; c'est une grâce que vous ne me refuserez pas, puisque vous dites que vous m'aimez.

LE MARQUIS.

Vraiment, oui, je vous aime, et ne vous aimerai encore que trop long-temps.

LA COMTESSE.

Je ne vous en empêche pas.

LE MARQUIS.

Parbleu! je vous en défierois, puisque je ne saurois m'en empêcher moi-même.

LA COMTESSE, *riant.*

Ah! ah! ah! ce ton brusque me fait rire.

LE MARQUIS.

Oh! oui, la chose est fort plaisante!

LA COMTESSE.

Plus que vous ne pensez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je pense que je voudrois ne vous avoir jamais vue.

LA COMTESSE.

Votre inclination s'explique avec des grâces infinies.

LE MARQUIS.

Bon! des grâces! A quoi me serviroient-elles? N'a-t-il pas plu à votre cœur de me trouver haïssable?

LA COMTESSE.

Que vous êtes impatientant avec votre haine! Eh! quelles preuves avez-vous de la mienne? Vous n'en avez que de ma patience à écouter la bizarrerie des discours que vous me tenez toujours. Vous ai-je jamais dit un mot de ce que vous m'avez fait dire, ni que vous me fâchiez, ni que je vous haïs, ni que je vous raille? Toutes visions que vous prenez, je ne sais comment, dans votre tête, et que vous vous figurez venir de moi: vi-

sions que vous grossissez, que vous multipliez à chaque fois que vous me répondez, ou que vous croyez me répondre; car vous êtes d'une maladresse! Ce n'est non plus à moi à qui vous répondez, qu'à celui qui ne vous parla jamais; et cependant, Monsieur se plaint.

LE MARQUIS.

C'est que monsieur est un extravagant.

LA COMTESSE.

C'est du moins le plus insupportable homme que je connoisse. Oui, vous pouvez être persuadé qu'il n'y a rien de si original que vos conversations avec moi, de si incroyable.

LE MARQUIS.

Comme votre aversion m'accommode!

LA COMTESSE.

Vous allez voir. Tenez, vous dites que vous m'aimez, n'est-ce pas? et je vous crois. Mais voyons, que souhaiteriez-vous que je vous répondisse?

LE MARQUIS.

Ce que je souhaiterois? Voilà qui est bien difficile à deviner! Parbleu! vous le savez de reste.

LA COMTESSE.

Eh bien! ne l'ai-je pas dit? Est-ce là me répondre? Allez, Monsieur, je ne vous aimerai jamais, non, jamais.

LE MARQUIS.

Tant pis, Madame, tant pis. Je vous prie de trouver bon que j'en sois fâché....

LA COMTESSE.

Apprenez donc, lorsqu'on dit aux gens qu'on les aime, qu'il faut du moins leur demander ce qu'ils en pensent.

LE MARQUIS.

Quelle chicane vous me faites!

LA COMTESSE.

Je n'y saurois tenir. Adieu.

LE MARQUIS.

Eh bien! Madame, je vous aime; qu'en pensez-vous? et, encore une fois, qu'en pensez-vous?

LA COMTESSE.

Ah! ce que j'en pense? que je le veux bien, Monsieur; et, encore une fois, que je le veux bien; car, si je ne m'y prenois pas de cette façon, nous ne finirions jamais.

LE MARQUIS.

Ah! vous le voulez bien! Ah! je respire! Comtesse, donnez-moi votre main, que je la baise.

SCÈNE XXI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, HORTENSE, LE CHEVALIER, LISETTE, LÉPINE.

HORTENSE.

VOTRE billet est-il prêt, Marquis? Mais vous baisez la main de la Comtesse, ce me semble?

LE MARQUIS.

Oui, c'est pour la remercier du peu de regret que j'ai aux deux cent mille francs que je vous donne.

HORTENSE.

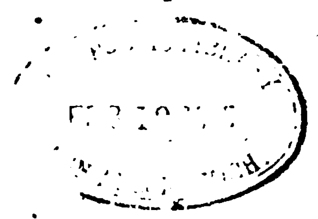
Et moi, sans compliment, je vous remercie de vouloir bien les perdre.

LE CHEVALIER.

Nous voilà donc contens. Que je vous embrasse, Marquis. (*A la comtesse.*) Comtesse, voilà le dénouement que nous attendions.

LA COMTESSE, *en s'en allant.*

Eh bien! vous n'attendrez plus.



FIN DU LEGS.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du tome quarante-deuxième.